ARMÉES ET BATAILLES 2

AUSTERLITZ 1805

LE CHEF-D'ŒUVRE DE NAPOLÉON

Ian Castle • Illustrations : Christa Hook



GRANDES BATAILLES • 2



ARMÉES ET BATAILLES • GRANDES BATAILLES

AUSTERLITZ 1805

LE DESTIN DES EMPIRES

Ian Castle • Illustrations : Christa Hook





Directeur de la publication :
JUAN MARIA MARTÍNEZ
Coordination éditoriale :
JUAN RAMÓN AZAOLA,
JEAN-FRANÇOIS BUENO
Supervision et adaptation de la version française :
MAX MANDRIN, PHILIPPE FAVERJON
Traduction :
ANTOINE BOURGUILLEAU
CHISTOPHE REVERCHON
Assistants d'édition :
IGNACIO MARTÍNEZ,
MARIE-NOËLLE FILIPIC
Coordination de production :
ROLANDO DIAS
Conception et maquette :
DIGRAF
Photocomposition :
FCM
Imprimé par :
INTIGRAF
Auteur : IAN CASTLE
Illustrations : CHRISTA HOOK

Première édition : 2002 pour Campaign Series 101, *Austerlitz 1805. The Fate of Empires*, Osprey Publishing, Elms Court, Chapel Way, Botley, Oxford OX 2 9LP, UK

Réédition: Ediciones Del Prado SA, Cea Bermúdez, 39-5, 28003 Madrid, Spain, en collaboration avec Osprey Publishing, 2004

www.ospreypublishing.com

ISBN : pour l'œuvre complète : 2-84349-178-9

Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de journaux de vous réserver vos exemplaires de la collection **Armées et batailles.** En achetant chaque semaine votre numéro chez le même marchand de journaux, vous serez assuré d'être immédiatement servi, en nous facilitant la précision de la distribution.

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date de parution du dernier fascicule de la collection.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS :
Informations produit/ Abonnés : 08 25 15 01 04
Informations Diffuseurs : 05 61 72 76 37 et 05 61 72 76 17

L'éditeur se réserve le droit de modifier la structure des composants de la collection, leur ordre de parution, le nombre de numéros ainsi que le prix de vente si les circonstances techniques ou commerciales venaient à l'exiger. Quoi qu'il en soit, les composants affectés par ces changements seraient remplacés par d'autres, de qualité et d'intérêt similaires. Ces éléments peuvent différer sensiblement de ceux que reproduit le support promotionnel dans le cas des circonstances précédemment évoquées.

PLAN DE L'ŒUVRE
Armées et batailles se compose de 100 numéros hebdomadaires qui proposent en alternance :

- Grandes batailles, qui présente les grands conflits de l'histoire dans des ouvrages abondamment illustrés.
- Grandes armées, qui propose un panorama des corps d'élite les plus célèbres d'hier et d'aujourd'hui.

À mes maîtres en allemand

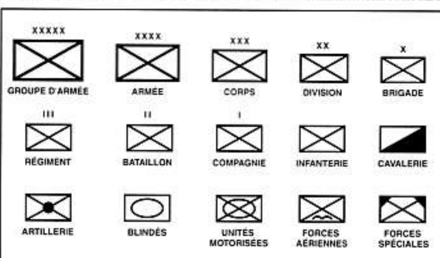
Remerciements

L'auteur voudrait ici exprimer toute sa gratitude aux personnes qui l'ont aidé dans l'écriture de cet ouvrage et plus particulièrement à Colin Ablett, qui m'a ouvert les portes de son imposante bibliothèque et Martin Worel qui m'a accompagné lors de mes deux voyages sur le champ de bataille et qui m'a aidé pour l'hébergement à Vienne. Mes remerciements aussi à Yves Martin pour ses conseils concernant les illustrations et Alfred Umhey pour nous permettre de les utiliser, et également à Philip Haythornthwaite qui m'a autorisé à reproduire certains documents de sa collection personnelle. Je voudrais également associer Christa Hook qui a fait des miracles pour transformer mon manuscrit en un véritable livre. Enfin, je remercierais Romain & Margot Baulesch pour leur aide dans la collecte des illustrations et Stuart Reid, pour avoir drivé tout cela. Les illustrations qui ne sont pas créditées précisément appartiennent à la collection de l'auteur.

Note de l'auteur

Il n'était pas dans l'intention de l'auteur de décrire en détail l'organisation régimentaire et les uniformes des armées autrichiennes et russes et françaises en vigueur en 1805. Pour des informations plus précises sur ces points, le lecteur se reportera aux autres ouvrages parus dans les différentes collections d'Osprey, en particulier, la série Men-at-Arms.

COMMENT INTERPRETER LES SYMBOLES MILITAIRES



VENTES/DIFFUSION
Le prix de vente d'un numéro est de 4,95 €. À titre exceptionnel, le prix du numéro 1 est de 3,95 €.

En France :
MLP
Z.I. de Chesnes, 55 bd de la Noirée
38070 Saint Quantin Fallavier
Tél. 04 74 82 14 14
Fax: 04 74 94 41 91

DISTRI-MEDIAS
11 bis, avenue de Larrieu BP 1121
31036 Toulouse Cedex 1
Tél. : 05 61 72 76 17
Fax : 05 61 72 76 28

En Belgique :
AMP
1, rue de la Petite Île
1070 Bruxelles
Tél. : (02) 525 14 11
Fax : (02) 520 12 29

En Suisse :
Naville Presse
38, avenue Vibert
1227 Carouge
Tél. : (022) 308 04 44
Fax : (022) 308 04 29

Vente au numéro :
Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal de 4, 95 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier numéro et 1, 40 € pour les suivants). Indiquez vos nom, prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque à l'ordre de DelPrado éditeurs correspondant à votre commande et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous. (Vente réservée à la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles.)

Abonnements / Vente par correspondance :
Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit nous téléphoner soit nous écrire (en utilisant le bulletin d'abonnement ci-joint) à l'adresse indiquée pour votre pays :

En France :
DISTRI ABONNEMENTS
11 bis, avenue de Larrieu BP 1121
31036 Toulouse Cedex 1
Tél. : 08 25 15 01 04
Fax. : 05 61 72 76 50

En Belgique :
PARTNER PRESS
Rue Ch. Parentestraat, 11
B- 1070 Bruxelles
Tél. : (02) 556 41 40
Fax. : (02) 556 41 46

En Suisse :
DYNAPRESSE Marketing
38, avenue Vibert
CH- 1227 Carouge
Tél. : (022) 308 08 70
Fax. : (022) 308 08 59

ARMÉES ET BATAILLES • GRANDES BATAILLES

AUSTERLITZ 1805

LE DESTIN DES EMPIRES

Ian Castle • Illustrations : Christa Hook





SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

J'ai écrit *Austerlitz – Battle of the Three Emperors* il y a onze ans ; l'un des premiers titres publiés par Osprey dans sa série sur les campagnes. En tant que consultant scientifique de la série, je suis ravi de son succès. Depuis 1990, elle s'est étoffée et compte à présent plus d'une centaine de titres, écrits par de nombreux historiens militaires, sur tous les sujets. Ces dernières années, de nouvelles recherches ont pu être effectuées et de nouveaux auteurs sont apparus. En se penchant sur les batailles anciennes avec des yeux neufs, ils améliorent la compréhension de ces engagements. Ian Castle est l'un d'eux. J'ai eu la chance d'effectuer avec lui un voyage à Vienne et en Tchécoslovaquie en août 1989 avec des membres de la *Napoleonic Association*, et ce voyage comprenait la visite des champs de bataille d'Aspern-Essling et d'Austerlitz. Depuis, Ian a écrit deux volumes dans cette série, l'un consacré à Eckmühl, l'autre à Aspern-Essling. Ils nous permettent de mieux appréhender la vision autrichienne de ces campagnes, une vision que les lecteurs français ou anglais connaissent mal. Je suis certain que nos lecteurs apprécieront cet *Austerlitz 1805 – Le destin des Empires*. Comme l'a un jour écrit l'historien néerlandais Pieter Geyl : « L'histoire n'est qu'une dispute interminable. »

David G. Chandler

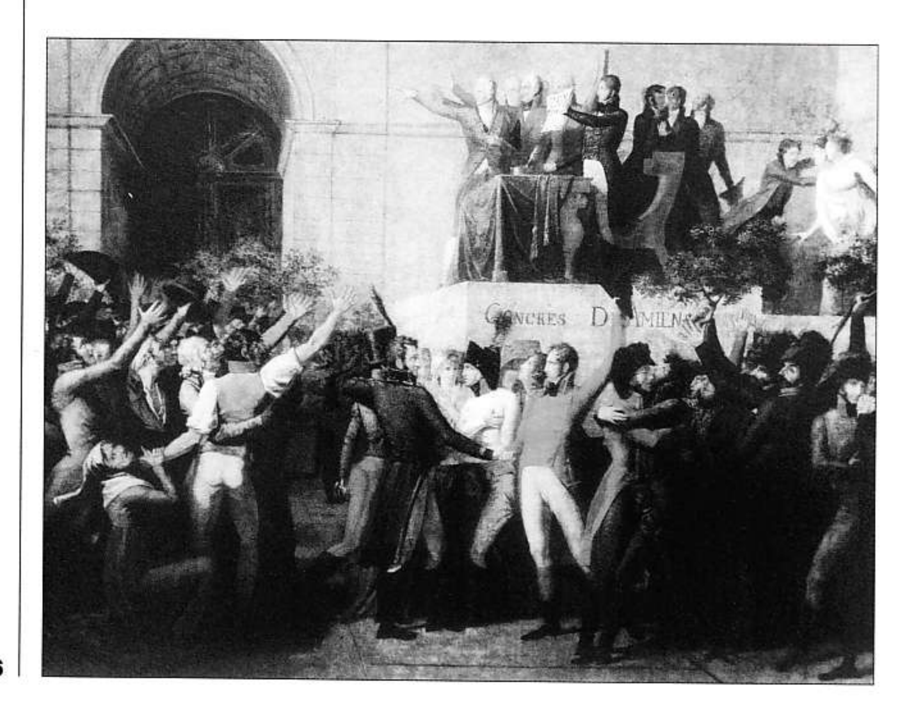
David G. Chandler, septembre 2001

VERS LA GUERRE

Le 9 novembre 1805, le lord-maire de Londres proclama William Pitt, Premier ministre britannique et ennemi juré de la France napoléonienne, « sauveur de l'Europe ». C'est ainsi que l'on fêta en Grande-Bretagne la nouvelle récente de la destruction par Nelson de la flotte franco-espagnole à Trafalgar. En réponse, Pitt déclara avec réalisme : « L'Europe ne sera pas sauvée par un seul homme. L'Angleterre s'est sauvée elle-même par ses efforts et pourra, je l'espère, sauver l'Europe par son exemple. » Presque trois mois plus tard, William Pitt était mort et les armées de l'Autriche et de la Russie, deux des plus grandes puissances européennes, étaient défaites. Un seul homme se dressait sur le continent : Napoléon Bonaparte, empereur des Français et roi d'Italie.

Le chemin qui mena la guerre jusqu'à cette portion de campagne gelée de Moravie, le 2 décembre 1805, commença par la mort de la seconde coalition. Cette large alliance comprenant la Grande-Bretagne, l'Autriche, la Russie, Naples et la Turquie fut dissoute après la signature de la paix d'Amiens en 1802 ; mais ceux qui pensaient qu'une longue période de paix suivrait allaient en être pour leurs frais.

Après le coup d'État du 18 brumaire (novembre 1799), Bonaparte devint Premier consul, en 1802, il se fit nommer consul à vie. En Europe, les monarques de l'Ancièn Régime regardaient avec suspicion ce militaire-homme d'État tenter de restaurer l'ordre en France.



La paix d'Amiens, signée le 25 mars 1802, fut accueillie avec joie à Londres et à Paris. Un an plus tard, les deux pays étaient à nouveau en guerre (Musée Frédéric Masson - Collection Alfred et Roland Umhey).

Car la paix fut inévitablement courte. Quatorze mois après la signature de la paix d'Amiens entre la Grande-Bretagne et la France, avec des relations déjà considérablement détériorées, la France déclara un embargo sur les marchandises britanniques dans les ports français, ce à quoi la Grande-Bretagne répliqua en déclarant la guerre. Agitant les preuves des ambitions territoriales de Bonaparte – démontrées par son annexion du Piémont et par la présence française au Hanovre, en Hollande et en Suisse –, la Grande-Bretagne tenta de soulever l'Europe contre la France. En réponse, Bonaparte décida de concentrer ses troupes le long de la Manche, afir de mettre un terme à ce qu'il considérait comme la duplicité constante des Britanniques. La Grande-Bretagne rappela ses milices et renforça sa marine.

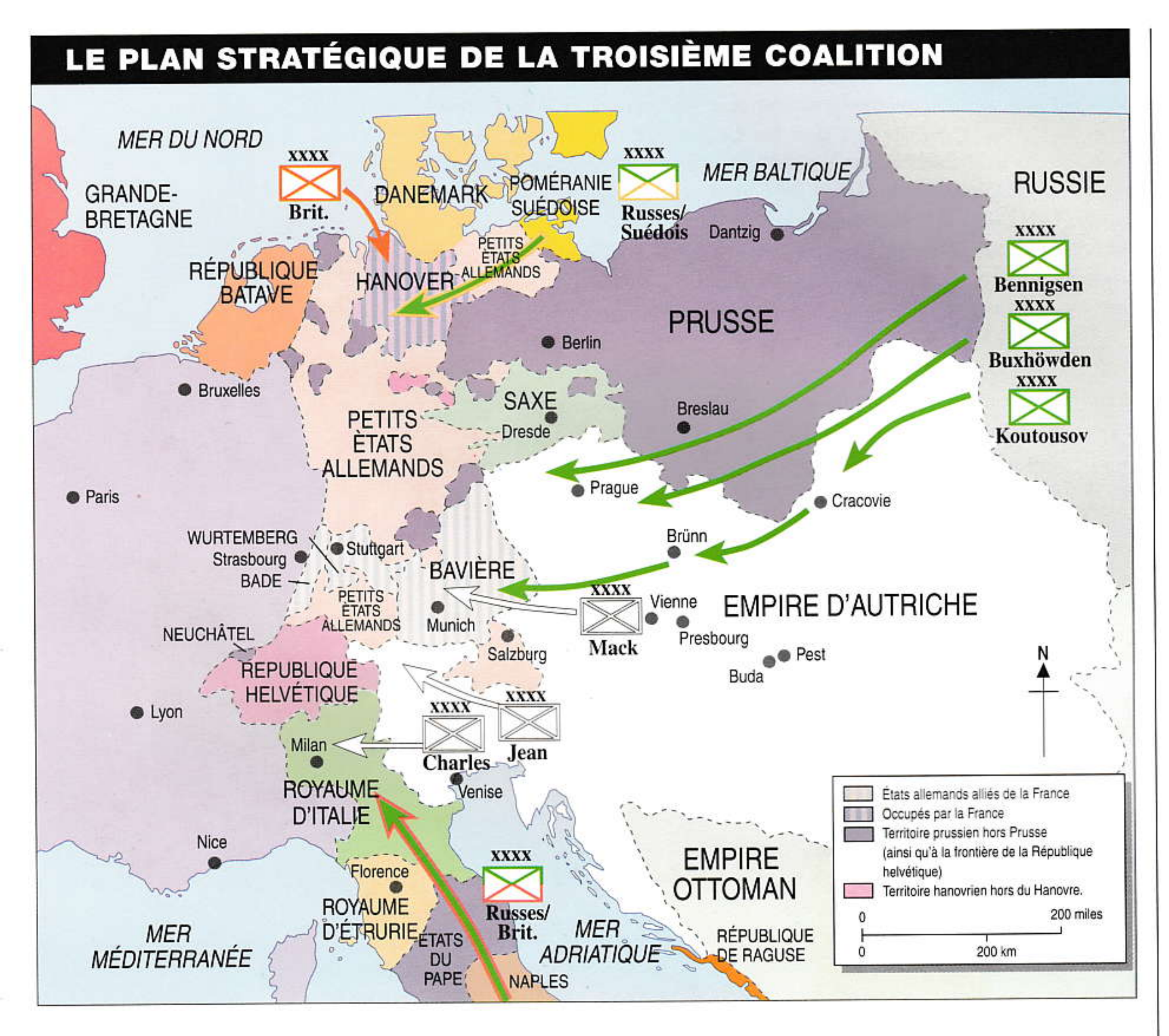
Il manquait toutefois une dernière étincelle pour ranimer le feu de la guerre en Europe. De nombreux royalistes opposés au régime de Bonaparte conspiraient, avec un soutien financier britannique, en vue de rétablir sur le trône la dynastie des Bourbons. Des bruits sur les activités d'un de ces royalistes, le duc d'Enghien, étaient arrivés jusqu'aux oreilles de Bonaparte et, décidé à mettre un coup d'arrêt aux complots contre lui et sa famille, il ordonna l'arrestation du duc. Le fait que ce dernier résidait dans le territoire neutre du duché de Bade sembla accessoire. Enlevé et détenu au château de Vincennes, le duc d' Enghien fut accusé de trahison, jugé sommairement, déclaré coupable et exécuté. Les grandes dynasties régnantes d'Europe en furent révoltées.

La situation en Europe allant en s'aggravant, l'opinion publique britannique réclama le retour de William Pitt au poste de Premier ministre. Pitt, grand adversaire de l'expansion française, avait démissionné en 1801. La guerre semblant inévitable, il retrouva sa charge en mai 1804, quelques semaines après l'affaire du duc d'Enghien. L'homme qui avait tant œuvré pour mettre en place les deux premières coalitions dirigées contre la France décida d'en créer une troisième. En novembre 1804, la Russie et l'Autriche donnèrent leur accord à un traité préliminaire, indiquant leur détermination à travailler ensemble et à établir des plans de guerre communs. La proclamation, quelques mois plus tôt, en mai 1804, de Napoléon comme empereur des Français avait contribué à accélérer leur volonté d'établir une alliance. Lors de son couronnement, le 2 décembre 1804, devenu empereur Napoléon Ier, Bonaparte plaça lui-même la couronne sur sa tête, dans un déluge de pompes et de cérémonies. Cinq mois plus tard, il ajouta à ses titres celui de roi d'Italie – une mesure qui ne pouvait que lui aliéner un peu plus l'Autriche.

LES DIFFÉRENTS PLANS

Tandis que les états-majors russes et autrichiens discutaient des plans de guerre, le tsar Alexandre de Russie entama des négociations avec la Grande-Bretagne. En avril 1805, les deux gouvernements parvinrent à un accord et signèrent un traité. Les subsides britanniques à la Russie et à l'Autriche prévus par cet accord furent versés sans qu'aucun représentant autrichien ne fût présent. Ceci ajouta au flot de protestations de ceux, dont le ministre de la guerre, l'archiduc Charles, était le chef de file, qui doutaient des promesses russes et pensaient que l'armée n'était pas prête pour une nouvelle guerre. L'Autriche tergiversa et ce n'est qu'en août 1805 que la troisième coalition fut réellement organisée, avec la Grande-Bretagne, la Russie et l'Autriche, ainsi que la Suède et Naples, unis contre la France. Les efforts des coalisés pour faire basculer la Prusse dans l'alliance échouèrent, la France tentant également de s'assurer de son soutien. Le roi Frédéric-Guillaume III se fit tout d'abord l'avocat d'une politique de neutralité, mais lorsqu'il pencha enfin pour les coalisés, il était trop tard.

On s'attela immédiatement à définir la stratégie de la campagne. Établi par la Russie, le plan prévoyait un mouvement d'une ampleur jamais égalée, sur toute la largeur de l'Europe, vers la France et ses récentes acquisitions territoriales. Des côtes de la Baltique au nord, jusqu'au sud de l'Italie, plusieurs armées multinationales, rassemblant près d'un demi-million d'hommes, allaient se mettre en marche et balayer les Français. Une force unie russo-suédoise, soutenue par la Grande-Bretagne, devait occuper le Hanovre et menacer la Hollande. Trois armées russes devaient opérer en Europe centrale. Celle située plus au nord, commandée par Bennigsen, devait faire mouvement depuis la Russie vers la Bohême, en gardant un œil sur les Prussiens, tout en couvrant le flanc droit de la principale armée russe, menée par Koutouzov. Ce dernier devait passer d'Autriche en Bavière où il rejoindrait l'armée nominalement commandée par l'archiduc Ferdinand, mais dirigée de fait par le feld-maréchal (FML) Mack. Derrière Koutouzov se trouvait une troisième armée russe, menée par Buxhöwden, et pouvant soutenir Koutouzov ou Bennigsen si besoin était. Au sud de cette grande concentration en Bavière, une armée autrichienne, commandée par l'archiduc Jean, défendrait le Tyrol, permettant de maintenir les communications avec l'Italie du Nord. C'est là que les principales forces autrichiennes allaient se rassembler, sous le commandement de l'archiduc Charles, avec pour ordre de chasser les Français de Lombardie. Puis, en coopération avec les forces austro-russes en Bavière, elles rejoindraient le mouvement vers la France. Plus au sud, une force difficile à estimer de Russes, Napolitains et Britanniques devait marcher vers le centre de l'Italie. On espérait que si le plan fonctionnait bien, la Bavière, ainsi que d'autres États allemands, sentant le vent tourner, rejoindraient



LE PLAN STRATÉGIQUE DE LA TROISIÈME COALITION

les coalisés, fournissant ainsi de nouvelles troupes. Sur le papier, le plan semblait impressionnant. Mais coordonner une opération aussi massive allait au-delà des capacités des coalisés. La déclaration de neutralité de la Prusse et l'alliance secrète de la Bavière avec la France allaient priver les coalisés de nombreuses troupes sur lesquelles ils comptaient. De plus, des disputes au sein des plus hautes autorités militaires autrichiennes, à propos de l'état de préparation de l'armée et de la stratégie à employer, ajoutées à des réformes de dernière minute au sein de l'armée, ne laissaient rien augurer de bon pour la suite de la campagne.

Un plan d'une telle ampleur ne pouvait pas demeurer longtemps inconnu des espions de Napoléon. Le gros des forces françaises stationnait sur la Manche, en vue d'une invasion de l'Angleterre. Ce projet avait été sans cesse repoussé par l'incapacité de la marine française à se rendre maîtresse de la Manche assez longtemps pour permettre à Napoléon de faire traverser son armée. À présent, une grande menace se profilait à l'est. Le jour même où Koutouzov entamait ses mouvements vers l'ouest depuis la frontière entre la Russie et la Galicie, Napoléon ordonna à ses premières formations de quitter leurs cantonnements et de

marcher vers le Rhin. Loin devant Koutouzov, l'armée autrichienne dirigée par Ferdinand et Mack avait franchi, sans le moindre soutien, l'Inn et la frontière austro-bavaroise le 8 septembre, et marchait sur Ulm. Les Autrichiens espéraient que les Bavarois les rejoindraient et furent quelque peu chagrinés de les voir se replier, respectant l'accord secret signé avec Napoléon. Tout était prêt pour une des plus grandes manœuvres de l'ère napoléonienne : l'encerclement d'Ulm. Les plans de la coalition allaient être anéantis et ses armées allaient devoir battre en retraite.

CHRONOLOGIE

1802

25 mars 1802 Paix d'Amiens
1er août 1802 Napoléon est proclamé Premier consul à vie
2 août 1802 La France annexe l'île d'Elbe
2 septembre 1802 La France annexe le Piémont
15 octobre 1802 La France envahit la Suisse

1803

5 mai 1803 La France établit un embargo sur les navires britanniques dans ses ports
18 mai 1803 La Grande-Bretagne déclare la guerre à la France
1er juin 1803 La France occupe le Hanovre
15 juin 1803 L'armée française rejoint des camps situés le long de la Manche

1804

14 mars 1804 Enlèvement du duc d'Enghien
21 mars 1804 Exécution du duc d'Enghien
18 mai 1804 Napoléon est proclamé empereur
6 novembre 1804 L'Autriche et la Russie signent un traité préliminaire
2 décembre 1804 Couronnement de Napoléon à Paris

1805

11 avril 1805 Alliance signée entre la Grande-Bretagne et la Russie
26 mai 1805 Napoléon se sacre roi d'Italie
4 juin 1805 La France annexe Gênes
9 août 1805 L'Autriche rejoint la Russie et la Grande-Bretagne au sein de la troisième coalition
25 août 1805 Napoléon ordonne à ses armées stationnées sur les côtes de rejoindre le Rhin
25 août 1805 Koutouzov entame sa marche pour rejoindre les Autrichiens
5 septembre 1805 L'armée autrichienne quitte Wels
8 septembre 1805 Les Autrichiens entrent en Bavière
25 septembre 1805 L'armée française franchit le Rhin
7 octobre 1805 Les premières unités françaises rejoignent le Danube à Donauwörth
8 octobre 1805 Bataille de Wertingen
11 octobre 1805 Bataille de Haslach
14 octobre 1805 Bataille d'Elchingen
20 octobre 1805 Mack capitule à Ulm avec son armée
21 octobre 1805 La flotte franco-espagnole est battue par Nelson à Trafalgar
26 octobre 1805 L'armée française entame sa poursuite de Koutouzov
28-31 octobre 1805 Bataille de Caldiero en Italie du Nord
30 octobre 1805 Action d'arrière-garde des coalisés à Ried

31 octobre 1805 Action d'arrière-garde des coalisés à Lambach
4 novembre 1805 Action d'arrière-garde autrichienne à Steyr
5 novembre 1805 Action d'arrière-garde coalisée à Amstetten
8 novembre 1805 Les Autrichiens sont battus à Mariazell
9 novembre 1805 Koutouzov repasse sur la rive gauche du Danube
11 novembre 1805 Bataille de Dürnstein
12 novembre 1805 Les troupes françaises entrent à Vienne
13 novembre 1805 Les Français capturent des ponts sur le Danube
16 novembre 1805 Bataille d'Hollabrünn/Schöngrabern
18-22 novembre 1805 Les coalisés se rassemblent autour Olmütz
20 novembre 1805 Napoléon fait cesser la poursuite à Brünn
20 novembre 1805 Combat de cavalerie à Raussnitz
24 novembre 1805 Les coalisés décident de livrer bataille
25 novembre 1805 La Garde impériale russe rejoint l'armée à Olmütz
27 novembre 1805 Les coalisés commencent leurs mouvements
28 novembre 1805 Les coalisés prennent Wischau et marchent sur Raussnitz
28 novembre 1805 Napoléon ordonne à l'armée française de se concentrer à l'est de Brünn
30 novembre-1er décembre 1805 Les coalisés occupent les hauteurs du Pratzen
2 décembre 1805 Bataille d'Austerlitz

LES GÉNÉRAUX DES DEUX ARMÉES RIVALES

Napoléon Ier

L'Europe connaissait le nom du général Bonaparte depuis 1796. C'est à cette époque qu'il prit la tête de l'armée d'Italie, sous-payée, mal approvisionnée et démoralisée. Bonaparte arriva telle une tornade, réorganisa l'armée avec l'aide de son chef d'état-major, Louis Berthier, redonna confiance à ses hommes et les mena contre les Piémontais et les Autrichiens. Balayant les premiers, il repoussa les seconds jusqu'à Mantoue. Ayant empêché les Autrichiens de secourir la ville, il les mit en déroute à Rivoli. Bonaparte les poursuivit et, sans attendre les instructions du Directoire, les força à accepter ses conditions de paix en avril 1797. À la suite du traité de Campo Formio, les territoires conquis par Bonaparte en Lombardie formèrent la nouvelle république Cisalpine. Avant même sa signature, il avait organisé son gouvernement et proclamé sa constitution, un succès digne d'éloge pour un simple officier.

Bonaparte fut accueilli à Paris en héros national. Ses hommes le considéraient comme un chef brillant et, peut-être davantage, comme un homme qui savait les payer et les emmener vers la victoire. Bonaparte comprit la valeur politique de sa gloire militaire et eut l'opportunité de développer ses théories militaires sur le terrain. Mais le Directoire comprit également que cet homme, adulé par les foules, pouvait, à l'avenir, représenter un grand danger.

En décembre 1804, Bonaparte, Premier consul, devint Napoléon, empereur des Français. Cinq mois plus tard, à la consternation des dynasties régnantes d'Europe, il s'arrogea la couronne d'Italie.



Récompensé par l'obtention du commandement de l'armée d'Angleterre, Bonaparte réalisa bientôt que la conquête prévue de l'Angleterre était irréalisable tant que la *Royal Navy* dominait la Manche. Il proposa alors une attaque contre l'Égypte, qui nuirait au commerce britannique avec l'Inde et le Proche-Orient, et déboucherait sur la création d'un nouvel empire oriental français. Le Directoire accueillit avec enthousiasme cette idée, ne fût-ce que pour éloigner Bonaparte de Paris. La campagne d'Égypte débuta en mai 1798, et les Français y connurent des fortunes diverses. Bonaparte apprit en Égypte la nouvelle des défaites infligées à la France par la seconde coalition et l'affaiblissement du Directoire. Il abandonna son armée en Égypte et rentra en France. À son retour à Paris, en octobre 1799, il n'avait rien perdu de sa popularité. En novembre 1799, le coup d'État du 18 brumaire fit de lui un des trois consuls en charge du gouvernement, mais il devint rapidement Premier consul et, *de facto*, le dirigeant de la France. En position de force, Napoléon mena à nouveau l'armée contre les Autrichiens et les battit de justesse à Marengo, en mai 1800. Une nouvelle victoire française à Hohenlinden déboucha sur la signature de la paix d'Amiens en 1802.

Bonaparte espérait que la période de paix suivant Amiens lui permettrait de stabiliser la France. Il commença à mettre en place un vaste programme de réformes cultu-

relles, sociales, civiles et religieuses, mais sa haine de la Grande-Bretagne (qui la lui rendait bien) ne diminua pas. Les relations diplomatiques entre les deux pays menaçant d'être rompues, Napoléon créa la Grande Armée, qu'il cantonna le long de la Manche afin de préparer une invasion de l'Angleterre. Mais cette armée, bien entraînée et motivée, n'allait pas passer la Manche et s'emparer de Londres : elle allait au contraire traverser l'Europe pour affronter les armées de la Russie et de l'Autriche. Cette fois-ci, les Français ne seraient pas menés au combat par le Premier consul, mais par Napoléon I[er], empereur des Français.

Le tsar (empereur) Alexandre I[er]

Alexandre vit le jour en 1777, fils du futur tsar Paul I[er], fanatique et obsessionnel, et petit-fils de Catherine II la Grande. Catherine, qui ne faisait que modérément confiance à son fils Paul, exerça une grande influence sur l'éducation d'Alexandre, espérant qu'il lui succéderait. Mais à la suite du décès de Catherine en 1796, Paul devint tsar, malgré une grande opposition au sein de la cour de Russie. Cinq ans plus tard, en 1801, une révolution de palais suivie de l'assassinat de Paul installa Alexandre sur le trône. Le nouveau tsar prenait la tête de la maison des Romanov à l'âge de 23 ans.



Le tsar Alexandre I[er] monta sur le trône 1801, déterminé à faire de la Russie l'arbitre de l'Europe. Pour s'opposer à l'expansion française, la Russie s'unit à l'Autriche et à la Grande-Bretagne et travailla activement à l'élaboration de la troisième coalition.

Alexandre fit preuve d'indéniables qualités de chef d'État et s'engagea dans une série de réformes, qui vit la création de huit nouveaux ministères, permettant une meilleure organisation du gouvernement. Mettant l'éducation en avant et tentant d'améliorer la condition des serfs russes, il ne parvint pas à abolir cette institution. Alexandre avait du charme, de la grâce et parlait un très bon français. Même Napoléon en fut impressionné. Il décrivit Alexandre comme « jeune, amical et de très belle apparence ; et bien plus intelligent qu'on ne le suppose généralement. » D'autres considéraient pourtant Alexandre comme un instable.

Alexandre commença par regarder l'ascension de Bonaparte d'un assez bon œil et pensa que son succès permettrait à la France de récupérer un peu de sa stabilité perdue pendant la Révolution, mais il changea bientôt d'avis. Ayant grandi dans l'influence de Catherine, sa détermination à faire de la Russie l'arbitre de l'Europe ne cessa de grandir, jusqu'à ce qu'il se voie comme le seul homme capable de ramener la paix.

Alexandre était vaniteux et influençable, et à la cour il s'entoura d'un cercle de jeunes aides de camp, sûrs d'eux-mêmes, agressifs et arrogants, écartant les officiers plus aguerris, plus prudents et plus mûrs. Son entourage jouait de sa vanité et l'encourageait dans ses excès de confiance. Dans le domaine militaire, il était aussi naïf qu'inexpérimenté, mais il se laissa bientôt convaincre par l'influence de ces flatteurs qu'il était de son devoir de mener son armée afin de défendre l'Europe de l'agression française.

Le Premier consul Napoléon Bonaparte fit de nombreuses propositions à Alexandre afin de s'assurer du soutien russe contre la Grande-Bretagne, mais il ne parvint pas à ses fins. Les activités françaises en Allemagne, en Italie et en Méditerranée ne pouvaient que provoquer la colère de l'Autriche et de la Russie. Avec l'affaire du duc d'Enghien, Alexandre estima que Napoléon était allé trop loin. Il était temps de l'anéantir et de restaurer les Bourbons sur leur trône. En s'alliant avec la Grande-Bretagne et l'Autriche, Alexandre semait les graines de la troisième coalition et rêvait d'accomplir son destin, celui du porteur de paix dans une Europe ravagée par les conflits. Bien qu'il n'ait jamais assisté au moindre engagement, il allait assurer le commandement suprême des forces coalisées lors de la décisive bataille d'Austerlitz.

François I[er] d'Autriche

François naquit en 1768 à Florence, un an avant Napoléon Bonaparte. Son père, l'archiduc Léopold, devint empereur sous le nom de Léopold II en 1790. François reçut

une instruction militaire de base, puis, en 1786, son oncle, l'empereur Joseph II, l'envoya en tournée d'inspection dans les royaumes de Bohême et de Hongrie, possessions des Habsbourg. Deux ans plus tard, il visitait le front ottoman et, en 1789, assista à la prise de Belgrade. Joseph mourut en 1790, laissant le trône au père de François, Léopold II. Mais le règne de ce dernier fut bref et, en 1792, François prit la tête de la maison de Habsbourg, sous le nom de François II, empereur du Saint Empire romain germanique, roi de Bohême et de Hongrie. L'Autriche se retrouva presque aussitôt en guerre avec la France, et François devra attendre vingt-trois ans pour que son empire retrouve enfin la paix.

François était un souverain absolutiste et croyait fermement qu'il était de son devoir de maintenir la dynastie des Habsbourg parmi les grandes puissances européennes. Loin d'être un grand homme d'État, il n'en était pas moins populaire. Son application et son sens du devoir et de la justice lui avaient valu les louanges de Joseph II, mais on le critiquait aussi pour son caractère obstiné et son manque d'imagination.

Les guerres contre les Français qui suivirent furent désastreuses pour l'Autriche. Contrainte d'accepter des conditions de paix très dures en 1797 et en 1801, l'Autriche fut amputée de larges portions de son territoire et nourrit, en conséquence, une grande soif de revanche ; la seule question qui demeurait posée était de savoir quand. En attendant, François utilisa le couronnement de Napoléon pour tenter de renforcer sa propre position. Le pouvoir et la gloire du Saint Empire romain germanique, depuis longtemps ternis, diminuèrent encore au fur et à mesure des incursions et de la pression croissante de la France sur la frontière rhénane. François en profita pour consolider son pouvoir en Autriche, en Bohême, en Hongrie et en Italie du Nord, renonçant, en août 1804, à son titre de François II du Saint Empire romain germanique pour se rebaptiser François Ier, empereur d'Autriche.

La guerre de la troisième coalition approchant, François se retrouva dans une situation inconfortable. Lors d'une rencontre des états-majors russes et autrichiens, les Russes stipulèrent que leur principale armée, commandée par Koutouzov, n'était subordonnée qu'à l'empereur François et à l'archiduc Charles, ministre de la Guerre en titre. Koutouzov ne pourrait recevoir le moindre ordre d'un autre général autrichien. Charles commandant les forces en Italie du Nord, François devait donc, nécessairement, accompagner la principale armée en campagne.



L'empereur François Ier succéda à son père sur le trône des Habsbourg en 1792 et fut presque immédiatement mêlé aux guerres contre la France. François n'était pas un chef de guerre, mais les termes de l'alliance avec la Russie l'obligèrent à prendre part à la campagne de 1805.

Les factions au sein du haut commandement autrichien

Alors que la Russie commençait á faire pression pour obtenir une reprise rapide de la guerre avec la France, deux factions apparurent en Autriche. L'une, menée par les ministres des Affaires étrangères du gouvernement, les comtes Cobenzl et Colloredo, pensait que seule une alliance avec la Russie protégerait l'Autriche des ambitions françaises. L'autre faction, opposée à la première et menée par l'archiduc Charles, ministre de la Guerre, refusait la guerre, pensant que l'armée n'était pas convenablement préparée pour une reprise des hostilités. De plus, Charles estimait qu'une période de paix permettrait une reprise de l'économie et de la prospérité, l'Autriche se refaisant ainsi une santé avant de repartir en guerre.

Charles, considéré comme le plus capable des généraux autrichiens, était en position de force, mais la rivalité des ministres travailla contre lui et ceux-ci s'assurèrent le soutien de François. Le parti de la guerre tira de sa disgrâce le feld-maréchal (FML) Mack, qui avait commandé l'armée napolitaine durant la campagne de 1799 et obtenu des résultats désastreux. Arraché à sa semi-retraite, il fut présenté comme l'expert qui pourrait prendre la tête de l'armée et la mettre très rapidement sur le pied de guerre. Mack déclara à François II tout ce que celui-ci avait exactement envie d'entendre. Il annonça qu'il pourrait très rapidement mobiliser l'armée tout en introduisant des

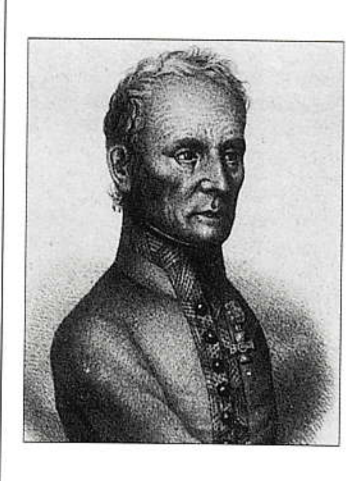
réformes tactiques et logistiques qui la placeraient sur un pied d'égalité avec les Français. Lorsque François II compara ces vues à celles constamment pessimistes (quoique réalistes) de Charles sur l'état de l'armée, il se convainquit que Mack était l'homme à même de renverser la tendance. Il autorisa alors des changements qui affaiblirent les soutiens de Charles, tout en élevant Mack au poste de chef du grand état-major. Charles continua de proclamer son opinion sur l'état d'impréparation de l'armée, proposant de faire du nord de l'Italie le théâtre principal des opérations, et de retenir les forces destinées au mouvement en Bavière en attendant l'arrivée des Russes. Mack voyait au contraire l'offensive en Bavière comme l'axe principal de son plan d'attaque. François II examina les deux plans et Mack parvint à le persuader que Koutouzov le rejoindrait en Bavière cinq jours avant que Napoléon n'y arrive. Convaincu, François II autorisa le mouvement de Mack vers la capitale de la Bavière, Munich, et jusqu'au le Lech, au-delà. Pour rassurer les Russes sur le statut du commandant de cette force, François nomma son beau-frère, l'archiduc Ferdinand d'Este, commandant en titre de cette armée en son absence. Mais Ferdinand découvrit rapidement que Mack disposait de la plus complète autorité pour outrepasser ses ordres. Malgré cette rivalité et une certaine confusion, l'Autriche entra donc en guerre, sous la direction de Mack. Son bienfaiteur, le comte Cobenzl, exprima sa satisfaction devant les progrès de Mack, en écrivant « … quelle différence peut faire un seul homme lorsqu'il est capable et connaît son métier. » Pourtant, à l'heure où les trois armées s'affronteraient à Austerlitz, « l'infortuné Mack » aurait déjà rejoint les oubliettes de l'histoire.



L'archiduc Charles s'opposa à la guerre en 1805 et fut impliqué dans une querelle de pouvoir avec le FML Mack. Charles dirigea finalement l'armée d'Italie du Nord, battant les Français à Caldiero, avant de devoir retraiter, en raison des évènements de Bavière (Heeresgeschichtliches Museum, Vienne)

Mikhaïl Illarionovitch Koutouzov

Né en 1745, Koutouzov fut, dès le berceau, destiné à une carrière militaire. Son père, un ancien officier du génie, veilla à ce que son fils rejoigne l'école d'application de l'artillerie et du génie à l'âge de 12 ans. Le jeune Koutouzov s'y distingua et en sortit avec une réputation d'élève diligent et doué. Il participa aux combats contre les Polonais en 1764 et contre les Turcs en 1768, où sa bravoure sous le feu lui valut une réputation de courage. Particulièrement doué, il excellait aussi bien à l'état-major que sur le terrain. Quatre ans plus tard, en Crimée, il fut grièvement blessé à la tête, une balle pénétrant « entre l'œil et la tempe d'un côté de son visage et ressortant au même endroit de l'autre ». Il se remit miraculeusement et, à la suite de son retour au service, il servit, toujours en Crimée, sous les ordres du grand général russe Alexandre Souvorov, qui influença durablement sa pensée militaire. La guerre contre les Turcs reprit en 1787, et au siège Ochakov, Koutouzov, à la tête d'un corps de chasseurs, fut à nouveau grièvement blessé. La blessure, bien que presque située au même endroit que la première, et considérée alors comme fatale, ne le tua pas, mais lui fit perdre un œil. Koutouzov poursuivit sa carrière jusqu'au grade de major général. En dépit de son handicap physique, il continua à faire preuve de bravoure comme personne.



Mack était en disgrâce depuis 1799, mais grâce à de puissants soutiens, il convainquit François II qu'il était à lui seul capable de réformer et de mobiliser l'armée pour reprendre les hostilités contre la France. (Heeresgeschichtliches Museum)

En 1793, le talentueux Koutouzov fut envoyé à Constantinople comme ambassadeur extraordinaire en Turquie, une mission dont il s'acquitta avec brio. Un an plus tard, il rentra à Saint-Pétersbourg où il fut promu lieutenant général et commandant de l'armée de Finlande. Ceci s'ajoutait à sa nomination au poste de directeur du corps des cadets, qui faisait de lui le responsable de la formation des futurs officiers. Mais la Russie eut à nouveau besoin de ses talents de diplomate, et lorsque le tsar Paul Ier arriva sur le trône, il fut envoyé à Berlin, où il parvint à renforcer les liens entre la Russie et la Prusse. Après l'assassinat de Paul Ier, Alexandre nomma Koutouzov gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg et inspecteur de l'infanterie en Finlande. En 1801, il fut relevé de ses fonctions et se retira dans son domaine en Ukraine.

La formation de la troisième coalition et l'imminence de la guerre aboutirent à son rappel. Alors âgé de 60 ans, il avait perdu beaucoup de son éclat d'antan et de son

allant. Corpulent, aimant la vie (surtout l'alcool et les femmes), il se montrait toutefois rusé, astucieux, diplomate et opiniâtre. Bien qu'Alexandre ne l'appréciât pas, sa réputation et ses succès le désignaient pour le poste de commandant en chef. Il répondit présent, désapprouva la stratégie des coalisés, mais, obéissant aux ordres, entama le mouvement vers l'ouest. Lors de la confrontation finale, à Austerlitz, la présence à ses côtés du tsar Alexandre ébranla sérieusement sa position de général en chef.

La différence entre les structures de commandement des coalisés et celles des Français saute aux yeux. Napoléon exerçait les pleins pouvoirs sur toutes les questions, civiles et militaires. L'indéfectible loyauté des officiers et des hommes, associée à une confiance inébranlable dans ses capacités de général en chef, lui permettaient de s'assurer que ses ordres ètaient exécutés sans récriminations, et de réagir plus vite en cas de développement imprévu. Pour les Russes et les Autrichiens, la situation était bien plus complexe. Leurs dissensions internes, les intrigues, la méfiance, un plan trop ambitieux et une structure de commandement trop floue les désavantageaient dès le début de la campagne.



Mikhaïl Koutouzov débuta très jeune sa brillante carrière militaire, tout en développant de grands talents de diplomate. En 1805, il quitta sa retraite pour diriger l'armée russe. (Collection Alfred et Roland Umhey)

LES DIFFÉRENTES ARMÉES

L'ARMÉE FRANÇAISE

L'armée française qui débuta la campagne de 1805 était la plus expérimentée de toutes les armées de la période révolutionnaire et impériale. L'inévitable détérioration des relations entre la France et la Grande-Bretagne après la paix d'Amiens aboutit au rassemblement des unités françaises afin de préparer une invasion de l'Angleterre. Durant l'été 1803, Napoléon donna l'ordre d'établir de vastes camps le long des côtes de la Manche ainsi qu'à Bayonne et même sur les côtes du duché de Hanovre nouvellement conquis. Ces camps furent occupés de manière permanente par l'armée durant deux ans. Les soldats français avaient été façonnés par les guerres révolutionnaires, mais Napoléon avait l'intention de les remodeler et de les utiliser différemment. Les vainqueurs d'Arcole, Rivoli, Marengo et Hohenlinden retournèrent à l'école. Chaque jour, des compagnies d'infanterie s'exerçaient aux plus pointilleuses manœuvres de bataillon, multipliant les séances d'entraînement au tir et les manœuvres de brigades. Un entraînement divisionnaire dans des conditions de bataille complétait l'instruction, et le processus se répétait indéfiniment. La cavalerie s'entraînait de la même manière. Cet entraînement répété ainsi que la répartition des régiments installés dans ces camps au sein de brigades et divisions permanentes, puis de corps d'armée, contribuèrent à développer un grand « esprit de corps » au sein de ces unités.



Fantassin léger français de 1805. Ces hommes avaient gagné les camps situés le long de la Manche en 1805. Ils en sortirent au début de l'automne 1805 et se montrèrent comme la meilleure armée française de la période. (*Le Bivouac*, Rousselot – Collection Alfred et Roland Umhey)

Napoléon créa le *corps d'armée* pour en faire la formation militaire standard de ses armées. Bien que l'idée ne soit pas neuve, il la porta à un tel point de perfection que l'Autriche, la Prusse et la Russie finirent par en adopter le principe. Un corps était une force interarmes, une armée miniature, capable de combattre seule en attendant des renforts et, pour cette raison, pouvait se disperser pour marcher et se concentrer rapidement pour la bataille, avançant plus rapidement, sur un front plus large et subvenant plus facilement à ses besoins logistiques.

Les effectifs d'un corps pouvaient largement varier en fonction des besoins. Sur les sept corps qui marchèrent sur le Rhin, fin septembre 1805, le plus faible était le 7e corps d'Augereau, qui comptait un peu moins de 14 000 hommes et 24 canons, tandis que le plus gros, le 4e corps de Soult, rassemblait 36 000 hommes et 36 canons. Chaque corps comprenait deux divisions d'infanterie ou plus, une division de cavalerie légère (parfois seulement une brigade) et de l'artillerie, ainsi que du personnel d'accom pagnement. Napoléon créa également une réserve de cavalerie. Cette concentration massive de divisions de cavalerie lourde, commandée par le maréchal Murat, regroupait deux divisions de cavalerie lourde, carabiniers et cuirassiers, ainsi que quatre autres divisions de cavalerie et une division de dragons à pied, le tout soutenu par de l'artillerie. Cette division à pied

illustre clairement le manque de montures au début de la campagne de 1805. Parallèlement à l'établissement de cette réserve de cavalerie, Napoléon organisa une réserve d'artillerie.

En juillet 1804, Napoléon réorganisa sa Garde consulaire en corps à part entière et la rebaptisa Garde impériale. Commandée par le maréchal Bessières, elle alignait six bataillons d'infanterie, 10 escadrons et demi de cavalerie et 24 canons, soit environ 7 000 hommes.

L'organisation des bataillons d'infanterie de ligne et légère était identique, chacun comptant neuf compagnies ; huit de fusiliers et une de grenadiers dans les bataillons de ligne, sept de chasseurs, une de carabiniers et une de voltigeurs dans ceux de l'infanterie légère. Trois semaines après le début de la marche vers le Rhin, Napoléon ordonna une dernière réorganisation : chaque bataillon de ligne devait transformer une de ses compagnies de fusiliers en une de voltigeurs. La difficulté à mettre en œuvre une telle réforme en campagne signifie que les corps n'avaient pas tous pu la mettre en pratique avant Austerlitz. Les effectifs théoriques des bataillons de ligne et d'infanterie légère étaient de 1 070 hommes, mais il était impossible de maintenir ces effectifs durant les campagnes. À l'issue de la marche depuis la Manche jusqu'en Moravie, en passant par Vienne, l'effectif moyen des bataillons du 4e corps de Soult s'élevait à 730 hommes.

Car après deux années d'entraînement intensif, la nouvelle était tombée : l'Angleterre n'était plus l'objectif. Tournant le dos à la Manche, la Grande Armée se mit en marche vers l'est ; sept corps, la réserve de cavalerie, celle d'artillerie et la Garde impériale, soit près de 180 000 hommes, entamèrent un voyage qui allait se solder par l'une des plus éclatantes victoires de la France napoléonienne.



En 1805, le manque de montures était tel dans l'armée française qu'au début des hostilités une division de dragons à pied fut créée, sous les ordres du général Baraguey d'Hilliers. (Collection Alfred et Roland Umhey)

L'ARMÉE AUTRICHIENNE

La réputation de l'archiduc Charles était sortie intacte de la campagne de 1800, et il semblait donc être l'homme idéal pour mener à bien d'inévitables réformes militaires. À la tête du nouveau ministère de la Guerre, Charles commença par s'intéresser à l'administration de l'armée, qui pliait sous le poids de sa propre bureaucratie. Ayant traité ces questions, il autorisa l'amélioration de la formation des élèves officiers et tenta de rendre le service militaire plus attractif pour les conscrits. Afin d'éviter à un grand nombre de recrues potentielles de « disparaître », il transforma le système de conscription à vie par une période d'enrôlement plus limitée : dix années pour l'infanterie, 12 pour la cavalerie et 14 pour l'artillerie et les autres services techniques.

Les finances autrichiennes étaient alors au plus mal, ce qui gênait l'entraînement de l'armée. Les régiments étaient éparpillés, un bon nombre stationnant dans les forteresses des régions orientales de l'empire, où leur entretien était moins coûteux. Des économies budgétaires furent générées par l'introduction quasi universelle du congé sans solde, permettant aux jeunes recrues de recevoir leur formation militaire, puis d'être renvoyées dans leurs foyers sans être payées avant d'être rappelées. Or, avec près de 40 pour 100 des effectifs d'une unité ainsi dispersés, une mobilisation rapide était inenvisageable. Malgré cela, le soldat autrichien se comportait bien durant les périodes d'instruction périodiques, mais on



Infanterie d'un régiment « allemand », telle qu'elle apparaissait en 1805. Après les réformes introduites par l'archiduc Charles, le service militaire devint plus attractif pour ceux qui étaient soumis à la conscription.

ne peut en dire autant de leurs officiers. Certains observateurs qualifièrent ces exercices de complètement dépassés, et l'archiduc Charles fut critiqué parce qu'il gaspillait beaucoup trop de temps et d'argent à des tâches administratives au lieu de préparer l'armée à la guerre.

L'introduction d'autres plans d'économies entraîna la disparition de sept régiments de cavalerie et l'apparition d'un régiment de chasseurs du Tyrol à trois bataillons, en lieu et place des 15 bataillons d'infanterie légère qui venaient d'être créés.

L'avènement d'une nouvelle coalition et la guerre qui se préparait changèrent la donne. Lorsque des pourparlers débutèrent avec les Russes, Charles avertit l'empereur que si la guerre se déclenchait, l'Autriche risquait de faire face seule à la France avant que son allié « indigne de confiance » n'arrive, un fait qui pouvait avoir de sérieuses conséquences pour une économie déjà au bord de la rupture. C'est alors que le feld-maréchal Mack eut une influence décisive sur les préparatifs de guerre. En tant que chef du grand quartier général, Mack était en position de force et, durant le printemps et l'été 1805, il se mit à introduire une série de réformes au sein de l'armée, qui augmenta encore la confusion générale, puisque qu'elle fut décidée à la veille de la guerre. Il réduisit les effectifs des escadrons de cavalerie lourde et légère et recommanda, pour l'infanterie, que la troisième ligne des régiments serve à étendre les lignes ou à tirailler le long du front. Sa décision, en juin 1805, de changer l'or-

En 1805, l'artillerie autrichienne souffrit grandement d'une organisation inadéquate. Il était souvent nécessaire, en raison du manque de personnel, d'incorporer des fantassins inexpérimentés, tandis que le train des équipages n'était pas fixé de manière permanente.



ganisation des régiments d'infanterie fut sans doute la plus néfaste. Un régiment d'infanterie comptait alors trois bataillons à six compagnies de fusiliers chacun, ainsi qu'un bataillon de dépôt à quatre compagnies et une « division » de grenadiers de deux compagnies, pour un total de 24 compagnies. Les compagnies de grenadiers étaient détachées des régiments et versées dans des bataillons de grenadiers (réunis). Mack réorganisa ses régiments en quatre bataillons plus un de dépôt à quatre compagnies chacun, et un bataillon de grenadiers à quatre compagnies. Au lieu d'opérer indépendamment de leur régiment, ces bataillons de grenadiers regroupaient les deux anciennes compagnies de grenadiers à deux autres compagnies issues de l'ancien premier bataillon du régiment.

Mack fut à l'origine d'autres changements. Il pensait que le succès des armées françaises était intimement lié à leur mobilité, tandis que les longues colonnes de ravitaillement des Autrichiens ralentissaient leur armée. Mack décréta d'un trait de plume que les Autrichiens vivraient dorénavant sur le pays qu'ils traversaient, comme les Français. Incapable d'opérer de la sorte, l'armée souffrit grandement du manque de nourriture durant toute la campagne.

Charles protesta, arguant du fait que la veille d'une guerre était le pire moment pour effectuer des changements aussi radicaux. Mais il ne parvint pas à les empêcher, et cet échange de compagnies au sein des bataillons fit dire à un officier exaspéré qui menait ses troupes ás la guerre, que « les soldats ne connaissaient plus leurs officiers et leurs officiers ne connaissaient plus leurs soldats ».

L'ARMÉE RUSSE

Comme les armées françaises et autrichiennes, l'armée russe sortait d'une période de réformes. Lorsque Paul Ier devint tsar en 1796, il remodela son armée sur le modèle de celle de son idole, le roi de Prusse Frédéric II le

Grand. Mais le règne de Paul fut bref, le tsar ayant été assassiné avec la bénédiction de Londres. Son fils et successeur, Alexandre, se lança immédiatement dans la modernisation de l'armée.

La Russie levait ses armées par conscription en puisant dans son vaste réservoir humain. La structure quasi médiévale de la société russe, où les paysans réduits au servage étaient liés aux nobles et aux propriétaires fonciers, procurait à l'armée une source presque inépuisable de soldats. Les lois de conscription autorisaient les substitutions, permettant aux propriétaires fonciers peu scrupuleux de remplacer un homme désigné par un de leurs serfs. Cela avait pour conséquence de n'envoyer à l'armée que les sujets les plus paresseux, les plus faibles ou les plus déloyaux. Le service durant 25 ans, les familles des recrues s'attendaient rarement à les voir revenir vivantes.



Avec Alexandre, l'armée russe traversa une période de réorganisation, mais une fois recrutés, les conscrits devaient toujours effectuer 25 années de service. Les uniformes changèrent et les bicornes disparurent au profit des shakos. (Collection Alfred et Roland Umhey)

L'obéissance aveugle que les serfs avaient apprise au cours de leur vie en faisait de parfaits éléments pour servir dans l'armée russe. L'exercice, strict et formel, imposé au soldat russe (dont l'apprentissage du pas de l'oie), s'accompagnait généralement de châtiments corporels extrêmement violents, ce qui faisait du soldat russe un individu à même d'obéir aux ordres sans broncher et en toutes circonstances. L'accent était mis sur l'utilisation de la baïonnette, une arme qui semblait idéalement adaptée au soldat russe, la pratique du tir étant reléguée au second plan. Le mousquet russe était considéré par beaucoup comme peu fiable, en raison de la très mauvaise qualité de la poudre produite en Russie. Le fantassin russe était résolu, digne de confiance, brave jusqu'à l'obstination mais mal commandé. Les officiers de l'infanterie de ligne russe étaient à cette époque considérés comme les plus mauvais d'Europe ; mal formés et sans éducation, ils ne savaient pas faire manœuvrer leurs hommes.

Alexandre réintroduisit les noms de régiments liés à leur région d'origine, les regroupant, de manière purement administrative, en « inspections » provinciales. Comme dans l'armée autrichienne, le régiment demeurait la formation permanente la plus élevée, ce qui limitait la possibilité pour les officiers d'acquérir une expérience des formations plus importantes. La réunion en brigade ou en division était effectuée de manière ad hoc et pouvait changer durant la campagne. Alexandre modifia également la composition des régiments, de manière à ce que chaque régiment de grenadiers, de mousquetaires et de chasseurs soit constitué de trois bataillons.



Officiers russes en uniforme d'hiver. Les officiers russes étaient tenus en piètre estime par les contemporains, qui les jugeaient mal entraînés et sans instruction. (Philip Haythornthwaite)

L'uniforme des mousquetaires russes en 1805 est sujet à débats. La coiffure des fantassins avait évolué depuis 1803, le vieux bicorne étant abandonné. Les shakos, introduits en août 1803, avaient été remplacés, en février 1805, par une seconde version. Mais cela ne signifie pas pour autant que son adoption fut instantanée, et il est possible que bicornes et shakos aient été portés par les mousquetaires à Austerlitz. On considère toutefois que dragons et cuirassiers, autorisés à passer du bicorne au casque en 1803, l'avaient fait avant le début de la campagne.

La cavalerie recrutait de la même façon que l'infanterie, en incorporant les serfs ayant quelques notions d'équitation. En 1803, les exigences

Les chevaliers gardes, le plus prestigieux régiment de l'armée russe, faisaient partie de la Garde impériale. Cette unité recrutait parmi les plus hautes sphères de la société. (2 décembre 1805, Jack Girbal – Collection Alfred et Roland Umhey)



d'économie poussèrent Alexandre à convertir sept coûteux régiments de cuirassiers en dragons. Les cosaques, cavaliers irréguliers, soutenaient la cavalerie de ligne.

L'artillerie avait entamé une série de réformes en 1801. À l'instar du système Gribeauval français, le poids des tubes et des attelages fut allégé, mais les nouveaux canons n'étaient pas aussi performants que les canons français.

L'armée de Koutouzov, forte de 46 000 hommes, se lança le 25 août 1805 dans une longue et exténuante marche vers l'ouest. Pour que tout se déroule bien, elle devait s'appuyer sur l'armée autrichienne, qui devait lui fournir tout ce dont elle avait besoin. Pour s'assurer que les Russes ne traîneraient pas, les Autrichiens durent leur fournir des officiers d'état-major, dont le manque faisait cruellement défaut à l'armée russe. Les problèmes d'approvisionnement, de matériel et de commandement contribuèrent à la rapide détérioration de l'armée de Koutouzov. Trois mois après avoir entamé sa marche vers la Bavière, elle devait battre en retraite vers la Moravie. Ayant déjà parcouru près de 1 400 km et livré une série de combats d'arrière-garde, elle ne comptait plus que la moitié de ses effectifs d'origine.

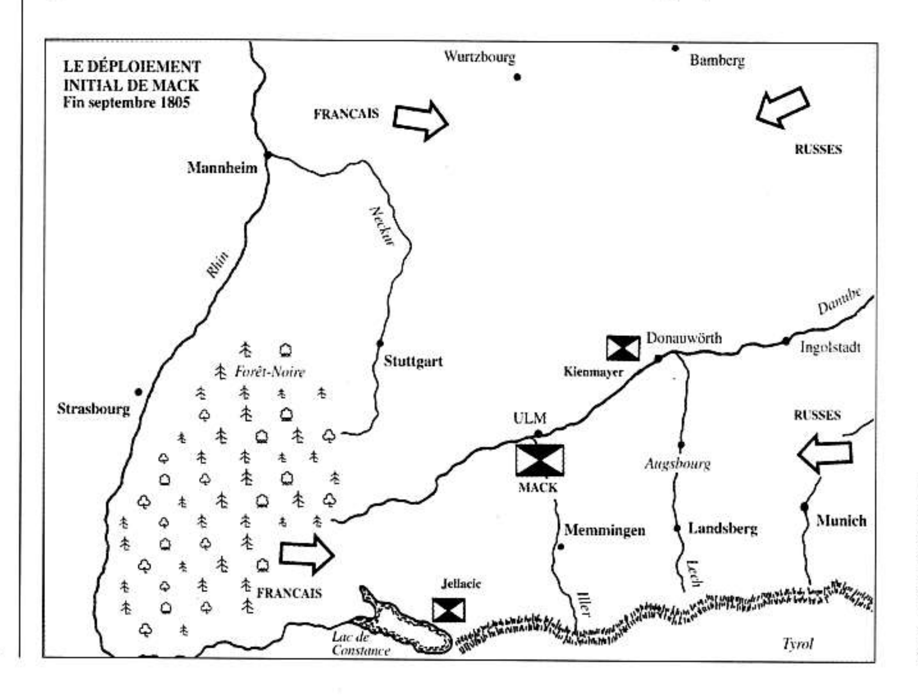
L'OUVERTURE DE LA CAMPAGNE

LES MOUVEMENTS SUR LE DANUBE

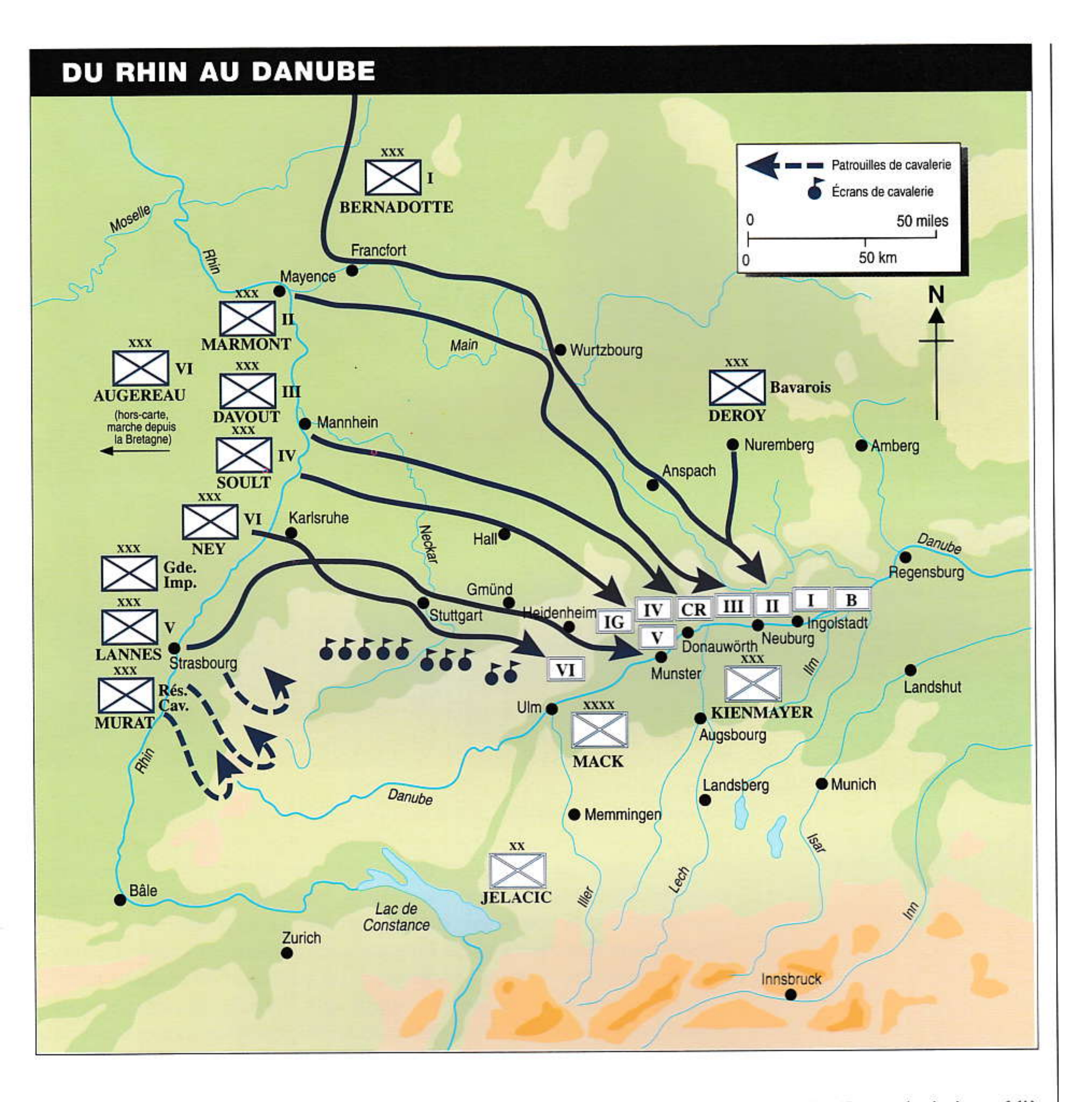
Ayant décidé de détourner son armée de l'Angleterre pour affronter l'Autriche et la Russie, Napoléon ne perdit pas de temps pour envoyer des ordres en vue d'une concentration de son armée sur le Rhin. Le 26 août 1805, le 1er corps de Bernadotte quitta le Hanovre pour Francfort, tandis que le 2e corps de Marmont quittait la Hollande pour Mayence. Le reste de l'armée quitta ses cantonnements côtiers et fit mouvement vers des positions entre Mayence et Strasbourg. À ce stade, Napoléon ne savait rien du plan de campagne des coalisés, mais il espérait les intercepter quelque part entre la Lech et l'Inn, en Bavière.

À 1 200 kilomètres plus à l'est, Koutouzov avait quitté le territoire russe le 25 août et son armée cheminait lentement à travers la Galicie autrichienne vers la frontière de Moravie, qu'elle atteignit le 22 septembre. À cette date, il était encore à plus de 400 km de son premier objectif, Braunau, sur l'Inn. Pendant ce temps, la Grande Armée se concentrait déjà le long du Rhin et commençait à le franchir le 25 septembre.

L'armée autrichienne de Mack s'était elle aussi mise en route. Son avant-garde avait quitté Wels le 5 septembre et franchi l'Inn pour entrer en Bavière trois jours plus tard. Ayant espéré que les 22 000 hommes de l'armée bavaroise le rejoindraient, Mack dut être consterné de réaliser que la Bavière était alliée à la France. Il entendait s'appuyer sur la Lech



Mack pensait que les Français délivreraient deux attaques principales et plaça le gros de son armée derrière l'Iller pour les intercepter, pensant que les Russes seraient en position de s'opposer à tout mouvement français vers le nord.



en attendant les Russes, mais en apprenant que les Français étaient déjà sur le Rhin, il poursuivit son mouvement. Il se choisit une position plus à l'ouest, sur l'Iller, entre Ulm et Memmingen, d'où il pouvait s'opposer à toute tentative des Français de sortir de la Forêt-Noire. L'archiduc Ferdinand, commandant en titre de l'armée, s'opposa à ce déploiement avancé, mais Mack passa outre. L'empereur François, rejoignant l'armée, approuva les dispositions de Mack et repartit aussitôt. Les relations entre Mack et l'archiduc Ferdinand en arrivèrent un point tel qu'ils ne se parlèrent presque plus, préférant communiquer par écrit.

Mack pensait que les Français faisaient mouvement en deux colonnes. Il en attendait une sur l'Iller et l'autre plus au nord, vers Wurtzbourg, où il espérait rejoindre les Russes. Pour parer à la menace française, son plan était simple. Son corps principal stationnant sur l'Iller et ses flancs





EN HAUT : **Le maréchal Bernadotte, marchant depuis le Hanovre, mena son 1er corps et le 2e de Marmont, à travers le territoire prussien neutre d'Anspach. Ce mouvement prit Mack totalement par surprise, la Prusse lui ayant assuré qu'elle s'opposerait à un tel mouvement.**

CI-CONTRE : **L'armée française marche vers le Danube. Le climat d'octobre 1805 fut détestable et les hommes en souffrirent ; ils infligèrent en retour beaucoup d'épreuves aux villages bavarois traversés. (Girbal - Collection Alfred et Roland Umhey)**

appuyés au sud sur le lac de Constance, couvrant le Tyrol (FML Jelacic) et au nord sur le Danube (FML Kienmayer), il se sentait en sécurité. La déclaration de la Prusse, indiquant qu'elle défendrait sa neutralité, éloignait toute menace sur ses arrières, territoire d'Anspach inclus, et contribuait à son sentiment de sécurité. Ses arrières assurés, il pouvait pivoter pour faire face à toute menace sur son front sans voir sa ligne de retraite menacée, et retenir les Français en attendant les renforts russes.

Le 17 septembre, Napoléon apprit que l'armée autrichienne avait poussé jusqu'à Ulm et l'Iller. Son plan initial consistait à concentrer son armée sur le Danube, entre Ulm et Donauwörth, mais ainsi informé, il ordonna une concentration un peu plus à l'est, entre Günzburg et Ingolstadt. La grande manœuvre des Français ne se déroula pas aussi facilement que certains récits de la campagne peuvent le laisser croire. La cavalerie de Murat, franchissant le Rhin à Strasbourg, devait avancer à travers la Forêt-Noire et engager les avant-postes autrichiens, afin de masquer les mouvements de l'armée, mais surtout faire des prisonniers pour s'assurer des intentions autrichiennes. Sur ce dernier point, elle échoua. Certaines frictions existaient entre les généraux de corps d'armée et Berthier, chef d'état-major, qui envoya parfois des ordres contradictoires. Les soldats souffrirent aussi grandement du climat. Si les deux adversaires s'attendaient à un climat automnal plutôt clément, ils furent déçus. Le mois d'octobre fut marqué par des pluies incessantes, du vent et de la neige. Les routes se désagrégèrent au fur et à mesure qu'elles étaient empruntées par ces masses de soldats, et la nourriture était rare.



Napoléon à Augsbourg, sur la Lech, avec les hommes du 2e corps (Marmont). Ayant passé le Danube, Napoléon fixa son quartier général dans la ville, tandis que Bernadotte entrait dans Munich et que Soult occupait Landsberg. (Musée national du château de Versailles - Collection Alfred et Roland Umhey)

Les Bavarois, nouvellement alliés à la France, souffrirent du passage de cette armée en maraude, dont les soldats gelés, fatigués et affamés se servaient sur le pays.

Bien qu'il ne le sache pas encore, Mack était dans une situation fâcheuse. Fin septembre, la cavalerie de réserve de Murat, Lannes (5e Corps) et la Garde impériale avaient franchi le Rhin à Strasbourg. 50 km en aval, le 6e corps de Ney l'avait également franchi, tandis que, sur le cours inférieur du fleuve, le 4e corps de Soult et le 3e de Davout débutaient leur mouvement vers le sud-est. Plus au nord, le 1er corps de Bernadotte franchissait le Main à Francfort, suivi de près par le 2e de Marmont, qui passait le Rhin à Mayence. Ces deux corps faisaient marche sur Würzburg. Bernadotte, commandant cette force ainsi que les Bavarois, recevait déjà des ordres pour marcher sur Anspach, défiant ainsi les Prussiens à qui appartenait ce territoire. Malgré les assurances donnés aux coalisés, la Prusse n'entrava en rien ce mouvement.

Le 4 octobre, Mack reçut des informations qui le persuadèrent que le mouvement français en Forêt-Noire était une feinte et que le gros des Français marchait vers le nord du Danube. Pour parer à cette menace, il ordonna une concentration de son armée le long du Danube, d'Ulm à Donauwörth. Le 5 octobre, il apprit que des troupes françaises s'approchaient en passant par Anspach. Napoléon venait d'apprendre que Mack concentrait ses troupes sur Ulm. Le 7 octobre, Soult et Murat commencèrent à franchir le Danube à Donauwörth. Kienmayer, en charge du flanc droit autrichien, se replia vers le sud pour assurer les communications avec Ulm.

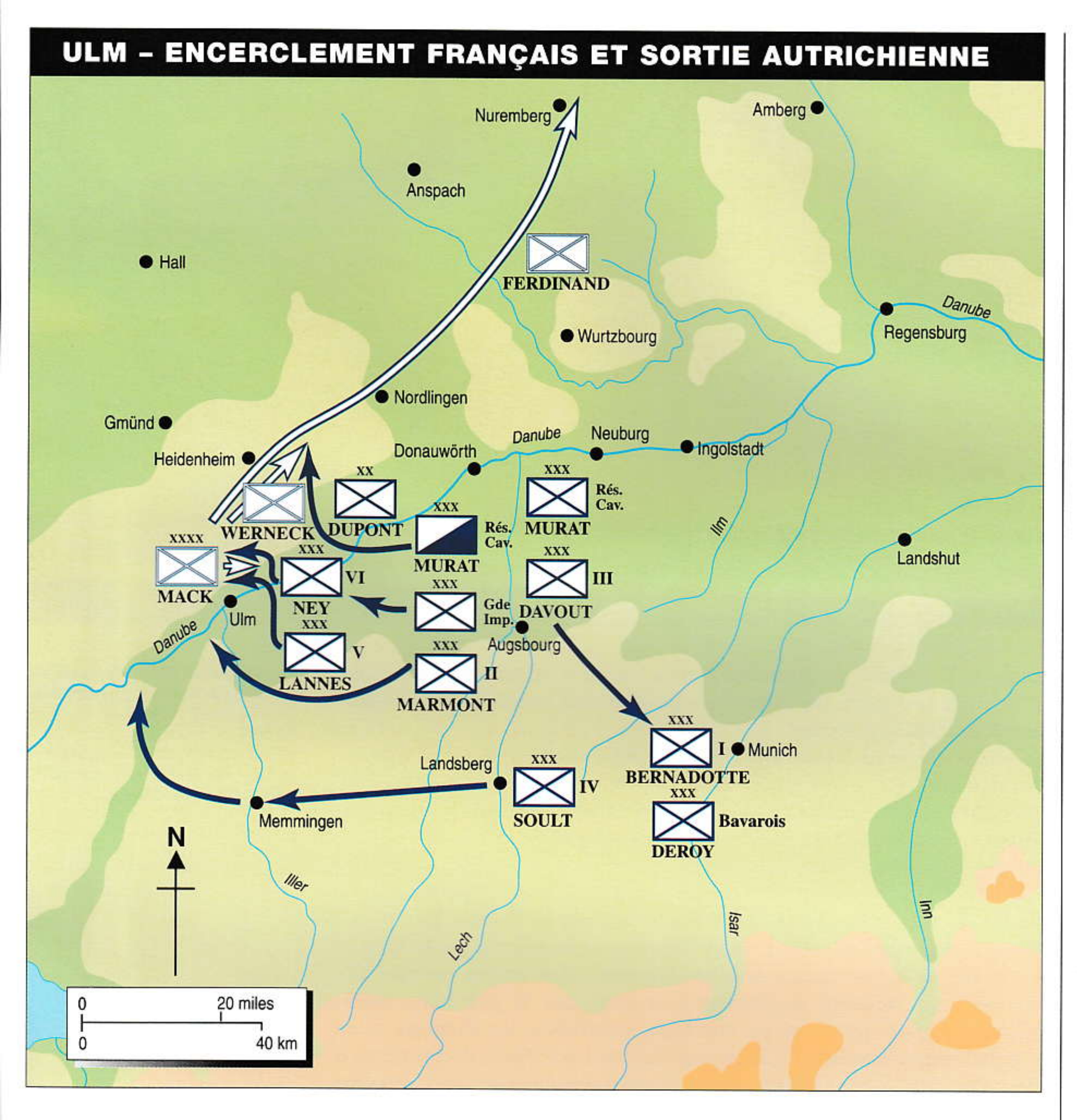


Le maréchal Ney conduit ses hommes sur le pont d'Elchingen, le 14 octobre. Cette attaque opportune empêcha la sortie de la garnison d'Ulm, malgré nombre de charges brillantes de la cavalerie autrichienne. (Stadarchiv Ulm – Collection Alfred et Roland Umhey)

Mack réfléchit mais ne pensa pas qu'il lui fallait agir. Il entendait conserver sa position à l'ouest de la Lech pour attendre les Russes. Il estimait que tout repli vers l'est signifiait la perte du Tyrol au bénéfice des Français et qu'une retraite à travers le Tyrol laisserait Koutouzov seul face au gros des troupes françaises.

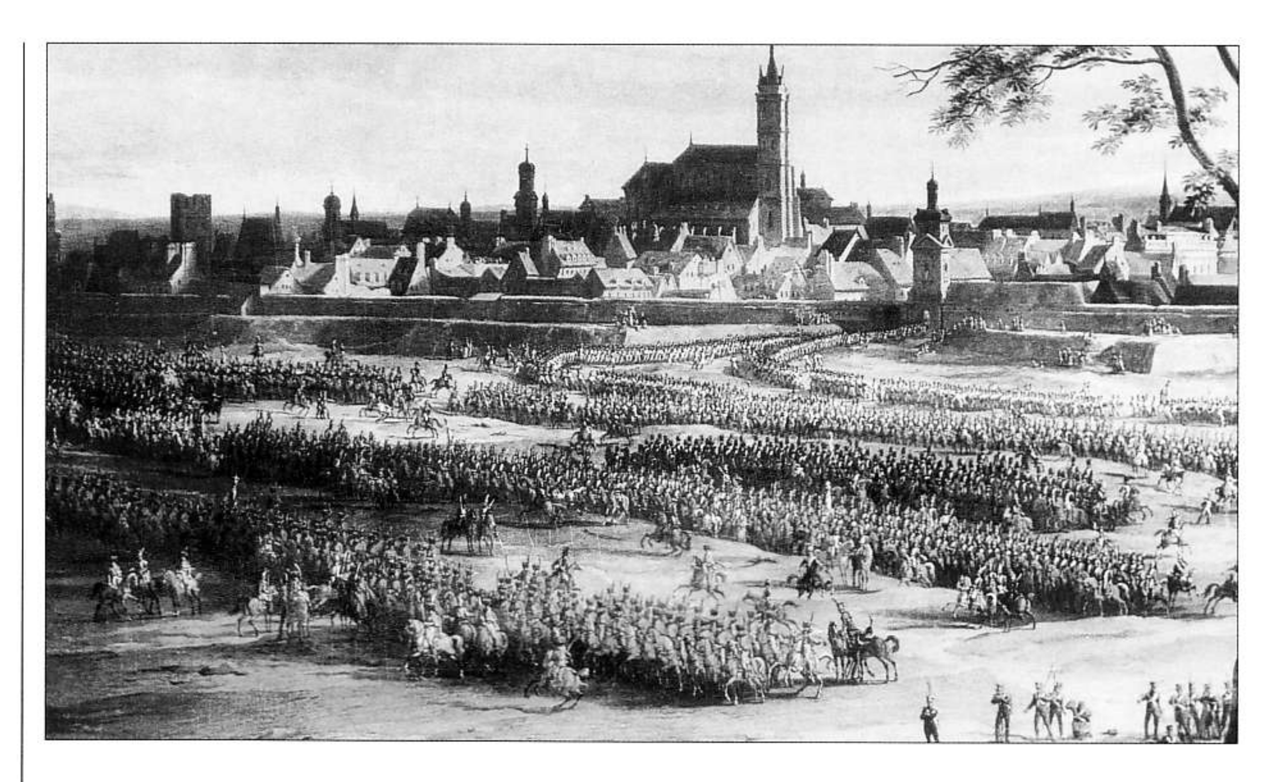
NAPOLÉON TRAVERSE LE DANUBE

Le 8 octobre, Lannes, Davout, Marmont et Bernadotte commencèrent à franchir le Danube, tandis que l'infanterie de Lannes et la cavalerie de Murat se joignaient pour écraser une avant-garde autrichienne marchant vers la Lech, à Wertingen. Cette bataille livra à Napoléon les prisonniers dont il avait besoin. Il était à présent certain que Mack occupait toujours Ulm et se faisait une idée assez précise des effectifs de l'Autriche. Napoléon envisagea les itinéraires de retraite dont disposait Mack, à l'est via Augsbourg ou au sud vers le Tyrol. Il ordonna donc l'occupation d'Augsbourg, de Landsberg et de Memmingen. Ces dispositions laissaient une ouverture pour Mack. Avec la quasi-intégralité de l'armée française au sud du Danube, se préparant à un mouvement autrichien au sud ou à l'est, seules deux divisions demeuraient au nord du fleuve et l'une d'entre elles s'apprêtait à le franchir pour passer au sud. Mack ne connaissait pas l'état de faiblesse des Français, mais il entendait attaquer leurs lignes de communication. Le 11 octobre, l'armée autrichienne, à l'exception d'une brigade qui demeura dans Ulm, passa au nord du Danube et tomba sur la division esseulée du général Dupont (6e corps) à Haslach. Malgré un rapport de force écrasant en faveur des Autrichiens, ce n'est qu'au bout



d'un combat long et furieux que leurs efforts désordonnés forcèrent Dupont à battre en retraite. Les Autrichiens regagnèrent Ulm, et les plans complexes de Mack visant à profiter des faiblesses françaises furent violemment rejetés par certains de ses généraux, ce qui repoussa leur application jusqu'au 13 octobre. Ce jour-là, Mack planifia une sortie, qui fut perturbée par son insistance à réorganiser la composition des colonnes. Deux colonnes, totalisant sans doute 35 000 hommes, devaient marcher au nord du Danube jusqu'à Elchingen et y ouvrir une brèche pour les deux autres colonnes qui suivaient. Repoussant Dupont, elles feraient route vers la Bohême et se joindraient aux Russes.

La nouvelle des combats d'Haslach alerta Napoléon sur l'état de confusion qui régnait au sein du 6e corps et sur la position isolée de



La capitulation d'Ulm. Encerclé par les Français et sans nouvelles des Russes, Mack capitula le 20 octobre. Quelque 25 000 Autrichiens marchèrent vers la captivité. (Versailles – Collection Alfred et Roland Umhey)

Dupont. Il ordonna en réponse à Ney de s'assurer du passage du Danube à Elchingen au matin du 14 octobre. La seule voie restant pour échapper au piège allait se refermer.

Ayant commencé son mouvement vers Elchingen, Mack fut inquiété par une information qui venait de lui parvenir : il trouva en effet étrange d'apprendre que des troupes françaises faisaient mouvement vers Ulm et l'Iller, au sud du Danube. Si Napoléon désirait attaquer Ulm, située sur la rive nord, pourquoi attaquer au sud ? Au matin du 13 octobre, il reçut un rapport officieux faisant état du débarquement de troupes britanniques à Boulogne et de déclenchement d'une révolution en France. Tout était à présent clair dans son esprit : Napoléon battait en retraite sur le Rhin et le faisait sur la rive la plus sûre du Danube ! Les ordres envoyés aux colonnes qui devaient accompagner la sortie sur la rive nord furent annulés ; elles devraient au contraire poursuivre les Français « en retraite » sur la rive sud. Ce n'est que plus tard que Mack découvrit qu'il avait été dupé par le fameux espion Charles Schulmeister. La confusion ne s'arrêta pas là. Au matin du 14 octobre, une des colonnes de Mack, interceptée par les Français à Elchingen, regagna Ulm, tandis que la seconde, sous les ordres de Werneck, et accompagnée de la réserve d'artillerie, continuait de progresser sans soutien, ne sachant rien de ces évènements.

LA CAPITULATION D'ULM

À Ulm régnaient la tristesse et le découragement. Le mythe des Français battant en retraite avait fait long feu et les possibilités de sortie semblaient peu probables. Mack se disputa avec ses subordonnés et sa mésentente avec l'archiduc Ferdinand s'amplifia. Il demeurait certain qu'en

défendant la ville, il pourrait retenir le gros des Français en attendant que les Russes arrivent. Pour Ferdinand, c'en était trop. Il ne supportait pas l'idée d'être capturé par les Français. Se querellant une dernière fois avec Mack et soutenu par Schwarzenberg, il rassembla 12 escadrons de cavalerie et quitta Ulm dans la nuit, espérant rejoindre les 20 000 hommes de la colonne Werneck.

Le 15 octobre, les Français achevèrent d'encercler Ulm et commencèrent à bombarder ses murs, exigeant la reddition de la ville. Mack rejeta l'offre, car il disposait d'environ 23 000 hommes et restait déterminé à retenir les Français. Mais l'horloge tournait et les premières unités de Koutouzov venaient d'arriver en piteux état à Braunau, sur la frontière bavaroise, à près de 250 km de là. Il leur faudrait encore deux semaines pour atteindre Ulm, date à laquelle tout serait terminé.

Mack reçut une seconde offre de capitulation le 17 octobre. De plus en plus déprimé, il accepta de constituer son armée prisonnière le 25 octobre si aucune intervention russe n'avait lieu d'ici là. Le moral des assiégés était au plus bas. Le climat contribuait à l'assombrir encore, comme les incursions limitées de troupes françaises dans les murs de la ville convenues par l'accord. Le 19 octobre, Napoléon rencontra Mack et l'informa de la reddition de la colonne Werneck. Avec une garantie signée par Berthier que les Russes ne pourraient arriver dans les temps à Ulm, Mack signa l'acte de capitulation. Le lendemain soir, une armée autrichienne forte de 51 bataillons, 18 escadrons un quart et 67 canons se rendit. Le même jour, le 20 octobre, la flotte britannique de l'amiral Nelson détruisait la flotte franco-espagnole à Trafalgar.

Il ne restait plus des 72 000 Autrichiens qui avaient franchi la frontière bavaroise que la colonne de Kienmayer et les cavaliers que Ferdinand était parvenu à soustraire d'Ulm, renforcés par les cavaliers de la colonne de Werneck qui avaient évité la capture. Ils rejoignirent Koutouzov à Braunau. La colonne de Jelacic ne parvint pas à s'échapper dans le Tyrol et se rendit au 7e corps d'Augereau, qui arrivait de sa longue marche depuis la Bretagne. Koutouzov fut informé de la capitulation d'Ulm par Mack lui-même qui, libéré sur parole, traversa Braunau pour se rendre à Vienne et y être traduit en cour martiale.

Dans le nord de l'Italie, l'archiduc Charles avait entrepris sa mission avec peu d'enthousiasme. Il était convaincu que Mack conduirait son armée au désastre. Il demeura donc sur la défensive, avec l'accord de Vienne, et decidà de ne marcher sur la Lombardie que lorsque les affaires de Bavière seraient clarifiées. Le 17 octobre, Masséna, commandant des forces françaises, se mit en marche, poussant Charles à battre en retraite jusqu'à la position préparée de Caldiero. C'est là que, le 24 octobre, il apprit la capitulation de Mack et décida de s'opposer à l'armée de Masséna, de la vaincre, afin de pouvoir battre en retraite sur Vienne. La bataille dura trois jours et, fin octobre, Masséna rebroussa chemin, ce qui permit à Charles de se replier. Le plan stratégique des coalisés était anéanti.

LA RETRAITE DES COALISÉS

À Braunau, Koutouzov envisagea quelles étaient ses options. Il choisit la simplicité ; il n'avait aucune intention de risquer son armée, très affaiblie,



Le 13 novembre, le maréchal Murat captura un pont vital sur le Danube à Vienne, en recourant à un mélange de bluff et de fanfaronnade. Il marcha ensuite vers le nord et rattrapa les Russes en retraite. Mais il fut à son tour dupé, qui permit au gros des Russes de s'échapper. (Philip Haythornthwaite)

de 27 000 hommes contre une armée française victorieuse. Sa colonne étant enfin rassemblée, il était temps pour lui de se retourner et de repartir par où il était venu. Aussi, le 25 octobre, il se dirigea vers Wels, poursuivi par les Français. Napoléon devait planifier son mouvement méticuleusement. En poussant le long de la vallée du Danube jusqu'à Vienne, il étirait ses lignes de communication au moment même où la Prusse semblait vouloir sortir de sa léthargie après la violation de son territoire à Anspach. Napoléon opta pour un mouvement audacieux et décida de rejoindre rapidement Koutouzov pour pouvoir l'écraser avant qu'il ne reçoive des renforts. Koutouzov retraita fort bien, livrant des combats d'arrière-garde à Ried, Lambach et Amstetten. L'empereur d'Autriche, de plus en plus inquiet, enjoignit Koutouzov de défendre Vienne en s'arrêtant à Sankt Pölten. Mais Koutouzov n'avait aucune intention de risquer son armée pour défendre la capitale autrichienne et repassa au nord du Danube à Krems, dernier pont avant Vienne, en le brûlant derrière lui. À l'abri de ses poursuivants, Koutouzov inversa alors les rôles en attaquant le 8e corps français, nouvellement créé. Commandé par Mortier, il avait franchi la rive gauche du Danube à Linz et se trouvait isolé du reste de l'armée. La bataille qui s'ensuivit le 11 novembre à Dürnstein vit les hommes de Mortier parvenir à se sortir du piège russe, à l'issue de féroces combats. Koutouzov entendait rester à Krems pour y attendre Buxhöwden, mais le jour suivant, Murat entra dans Vienne et le 13 novembre, grâce à un splendide coup de bluff (et peut-être à des complicités), il captura les principaux ponts sur le Danube. À nouveau menacé, Koutouzov dut reprendre sa retraite.

Dès que les ponts de Vienne furent aux mains des Français, Napoléon ordonna une poursuite rapide de Koutouzov, espérant l'intercepter à Znaïm, sur la route de Brünn. Murat entra en contact avec des flancs-gardes russes à Schöngrabern, mais, tentant de les retenir en entamant des négociations, il fut à son tour dupè par Koutouzov. Ce malicieux général envoya deux aides de camp discuter des termes d'un armistice. Donnant dans le panneau, Murat adressa les détails des propositions d'armistice à Napoléon pour qu'il les entérine, tandis que le gros des Russes continuait sa retraite, couvert par ses flancs-gardes. Napoléon, furieux, ordonna à Murat de reprendre immédiatement la poursuite. La flanc-garde russe, commandée par Bagration, se battit avec opiniâtreté contre un adversaire supérieur en nombre et, malgré de lourdes pertes, parvint à rejoindre Koutouzov deux jours plus tard. La poursuite de Koutouzov par Napoléon avait échoué. Du 17 au 25 novembre, les coalisés concentrèrent leurs forces autour d'Olmütz en Moravie. Buxhöwden, la Garde impériale russe et le prince autrichien Johann von Liechtenstein rejoignirent Koutouzov. Liechtenstein commandait à présent les forces de Kienmayer ainsi que d'autres troupes ayant stationné dans les environs de Vienne. Au milieu de ce rassemblement multinational de soldats épuisés et couverts de boue se tenaient leurs altesses impériales, le tsar et l'empereur, souverains de Russie et d'Autriche. Pour Alexandre et son entourage, l'armée française, dispersée et au bout de ses lignes de communication, semblait une proie facile.

LA MARCHE VERS AUSTERLITZ



Napoléon cessa sa poursuite des Russes à Brünn, le 20 novembre. Le maréchal Soult poussa son 4e corps en direction d'Austerlitz, où il allait jouer, le 2 décembre, un rôle central. (Philip Haythornthwaite)



Le prince Dolgorouki, un de ces aides de camp jeunes et arrogants, qui influençaient grandement la pensée du tsar. (Hulton Getty)

LES AIGLES SE RASSEMBLENT

Napoléon fit cesser la poursuite des Russes à Brünn, le 20 novembre. Ce répit était vital pour son armée affamée et épuisée, et laissait le temps aux soldats de se reposer et aux traînards de rejoindre leurs unités. Seules quatre formations se tenaient à proximité : la Garde impériale et le 5e corps de Lannes étaient devant la ville, tandis que la réserve de cavalerie et le corps de Soult stationnaient à l'est de celle-ci. Bernadotte, avec le 1er corps et une division de Bavarois, se trouvait à 80 km au nord-ouest de Brünn, guettant le moindre mouvement de l'archiduc Ferdinand depuis Prague. Le 2e corps de Marmont, en Styrie, à quelque 130 km au sud-est de Vienne, pouvait faire barrage à l'archiduc Charles si ce dernier tentait de marcher sur la capitale. À l'est de Vienne, Davout tenait le 3e corps prêt à contrer tout mouvement hostile depuis la Hongrie, tandis que le 8e corps de Mortier, malmesé, stationnait dans la ville. Après Ulm, le maréchal Ney avait marché sur le Tyrol avait et le VIIe corps d'Augereau, installé de nombreuses garnisons le long de la ligne de communication. La faiblesse apparente des Français autour de Brünn était trompeuse. Avec des marches forcées, Napoléon était persuadé de pouvoir être rapidement rejoint par Davout et Bernadotte. Comme les Russes, Napoléon cherchait la bataille, le plus vite possible, d'autant que les nouvelles de la mobilisation prussienne venaient de lui parvenir. Ses faiblesses supposées allaient jouer en sa faveur.

Le 20 novembre, les cavaleries russe et française s'affrontèrent non loin de Brünn, à Raussnitz. Les Français repoussèrent les Russes, mais les répercussions de ce combat allaient être importantes : deux aides de camp d'Alexandre, le prince Dolgorouki (particulièrement vantard et arrogant) et Wintzingerode, en furent enchantés, convainquan le tsar qu'avec à sa tête Sa Majesté Impériale l'armée russe pourrait défaire Napoléon dans un plus vaste affrontement. C'était précisément ce qu'Alexandre voulait entendre.

Le jour suivant, le corps de Soult poussa au-delà de la bourgade d'Austerlitz, tandis qu'une avant-garde de cavalerie occupait Wischau, à mi-chemin entre Brünn et les coalisés. Napoléon chevaucha jusqu'à ces avant-postes et observa attentivement le terrain. En rentrant de Wischau, il s'arrêta le long de la route, près d'un petit monticule, entre les villages de Bellowitz et la maison de poste de Porositz. Se tournant vers le sud, il scruta le terrain avec attention. Il lui sembla clair que cet endroit était, de tous ceux qu'il avait vus, le plus adapté pour combattre l'armée coalisée. À six kilomètres à l'ouest d'Austerlitz, un plateau, surplombant le village de Pratzen, dominait les environs. À l'ouest de ce plateau, la pente descendait doucement jusqu'à la vallée formée par le Goldbach, le long duquel se nichait une série de petits villages. Retournant à Brünn, Murat

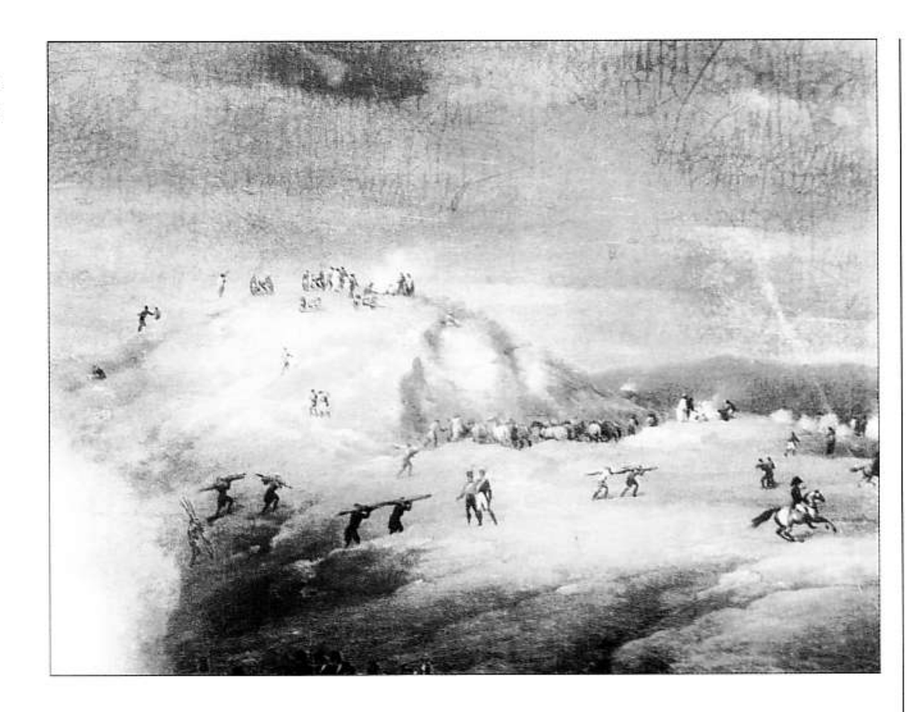
et Lannes reçurent l'ordre de préparer leurs troupes à un redéploiement vers l'est.

Le 24 novembre, Alexandre convoqua un conseil de guerre à Olmütz. Les coalisés disposaient d'un certain nombre d'options. Ils pouvaient demeurer sur place et attendre l'armée de l'archiduc Charles, qui retraitait depuis l'Italie via la Hongrie et avait déjà rejoint l'armée du Tyrol de l'archiduc Jean. Ils pouvaient également faire mouvement en Hongrie pour aller à la rencontre de Charles ou continuer de retraiter vers l'est, entraînant les Français derrière eux. La dernière option consistait à avancer et à combattre Napoléon. Les rapports concernant l'état de l'approvisionnement dans la région étaient effrayants. Si l'armée restait sur place, elle allait mourir de faim. Koutouzov proposa un repli vers l'est pour se réapprovisionner ; les poursuivants français traverseraient ainsi des régions dévastées. Un certain nombre d'officiers soutenaient le général en chef, mais ce dernier ne commandait plus l'armée. Alexandre présent, Koutouzov n'était plus que le commandant en titre. Le cercle d'officiers belliqueux qui entourait le tsar désirait que l'armée attaque, que Napoléon soit vaincu et que cette gloire rejaillisse sur la Russie. Du côté russe, plus personne ne se souciait de ce que pensaient les Autrichiens. Depuis la capitulation d'Ulm, les frictions allaient grandissant entre les deux alliés. Les Russes ne tenaient pas l'armée de leurs alliés en haute estime et leurs récriminations continuelles contre les exactions russes à l'encontre des populations les irritaient. Un seul Autrichien conservait l'estime du tsar, le major général Weyrother, le chef d'état-major remplaçant de Koutouzov. Après la mort du FML Schmidt à Dürnstein, Koutouzov avait nommé Weyrother à sa place. Ce dernier a été décrit comme un homme d'un grand courage, mais manquant d'assurance pour faire entendre son opinion ou ses objections. Il soutint pourtant de tout son poids un mouvement vers Brünn. Alexandre écouta les objections, mais désirait ardemment combattre Napoléon. Koutouzov se montra incapable de s'opposer aux souhaits du tsar et fit machine arrière. L'empereur François, démoralisé, ayant dû fuir sa propre capitale, refusa de s'en mêler. Alexandre et ses conseillers établirent leur stratégie en conciliabule le lendemain, 25 novembre, avec l'intention de mettre l'armée coalisée en mouvement. Le plan avait pour objectif de tourner l'aile droite des Français à Brünn, de menacer leurs communications avec Vienne et de les repousser à travers un terrain accidenté jusqu'à Krems, sur le Danube. Mais, en raison des délais administratifs, ce n'est que le 27 novembre que les 73 000 coalisés lancèrent leur offensive. Le lendemain, Napoléon fut mis au courant du mouvement couvert par l'avant-garde de Bagration. Il avait délibérément choisi de laisser les coalisés tranquilles, afin de créer une impression de faiblesse qui les pousserait à envisager une bataille. Cette nouvelle était celle qu'il attendait.

LE MOUVEMENT DES COALISÉS

Au matin du 28 novembre, les Russes poussèrent jusqu'au village de Wischau, tenu par une brigade de la cavalerie de Murat. Le village fut capturé et cette nouvelle poussa Napoléon à envoyer un de ses meilleurs aides de camp, le général Savary, au quartier général des coalisés, afin de collecter des renseignements sous couvert de tractations de paix. Savary

L'armée française commence à renforcer les défenses de la colline que laquelle Napoléon Ier ancra son aile droite à Austerlitz. Cette éminence, appelée le Santon par les Français, fut renforcée par des pièces autrichiennes capturées. (Versailles – Collection Alfred et Roland Umhey)



rapporta le manque d'unité qui régnait parmi les officiers et que l'entourage du tsar, très influent, le poussait à la bataille. Napoléon décida de renvoyer Savary avec une demande d'entrevue au tsar, afin d'entretenir l'idée qu'il n'était pas en mesure de combattre. Puis, regagnant l'armée, il commença à donner des ordres en rafales. Le lendemain, 29 novembre, Soult (4e corps), à l'est d'Austerlitz et Murat (réserve de cavalerie), à l'ouest de Raussnitz, devaient abandonner leurs positions et se replier vers l'ouest, sur les lieux qu'il avait lui-même repéré derrière le Goldbach, laissant au passage le plateau de Pratzen abandonné. Le 5e corps de Lannes et la Garde impériale reçurent également l'ordre de se replier derrière le Goldbach. Bernadotte, à quelque 80 km, près de la frontière de Bohême, devait se mettre en marche immédiatement avec le 1er corps, les Bavarois restant pour surveiller l'archiduc Ferdinand. Le 2e corps de Davout, réparti entre Vienne et Presbourg (Bratislava), reçut l'ordre de débuter sa longue marche vers le nord. Napoléon disposerait ainsi d'une armée de 74 500 hommes.

Tandis que les Français rejoignaient leurs nouvelles positions, les coalisés passèrent le 29 novembre à redéployer leur armée, qui se concentrait alors contre la gauche française. Ce mouvement ne fut achevé que le lendemain. Savary regagna les lignes françaises, sans le tsar, mais avec le prince Dolgorouki. Ce prince russe et d'autres officiers influents interprétèrent le repli français apparent comme un aveu de faiblesse. L'aide de camp du tsar, plein de morgue, bombarda Napoléon d'exigences. Le dernier l'écouta avec une colère de plus en plus grande, avant de l'éconduire, une fois assuré que ce dernier avait vu ce qu'il désirait lui faire voir. Dolgorouki confirma en rentrant que les Français retraitaient et que seules des patrouilles de cavalerie demeuraient sur le plateau de Pratzen.

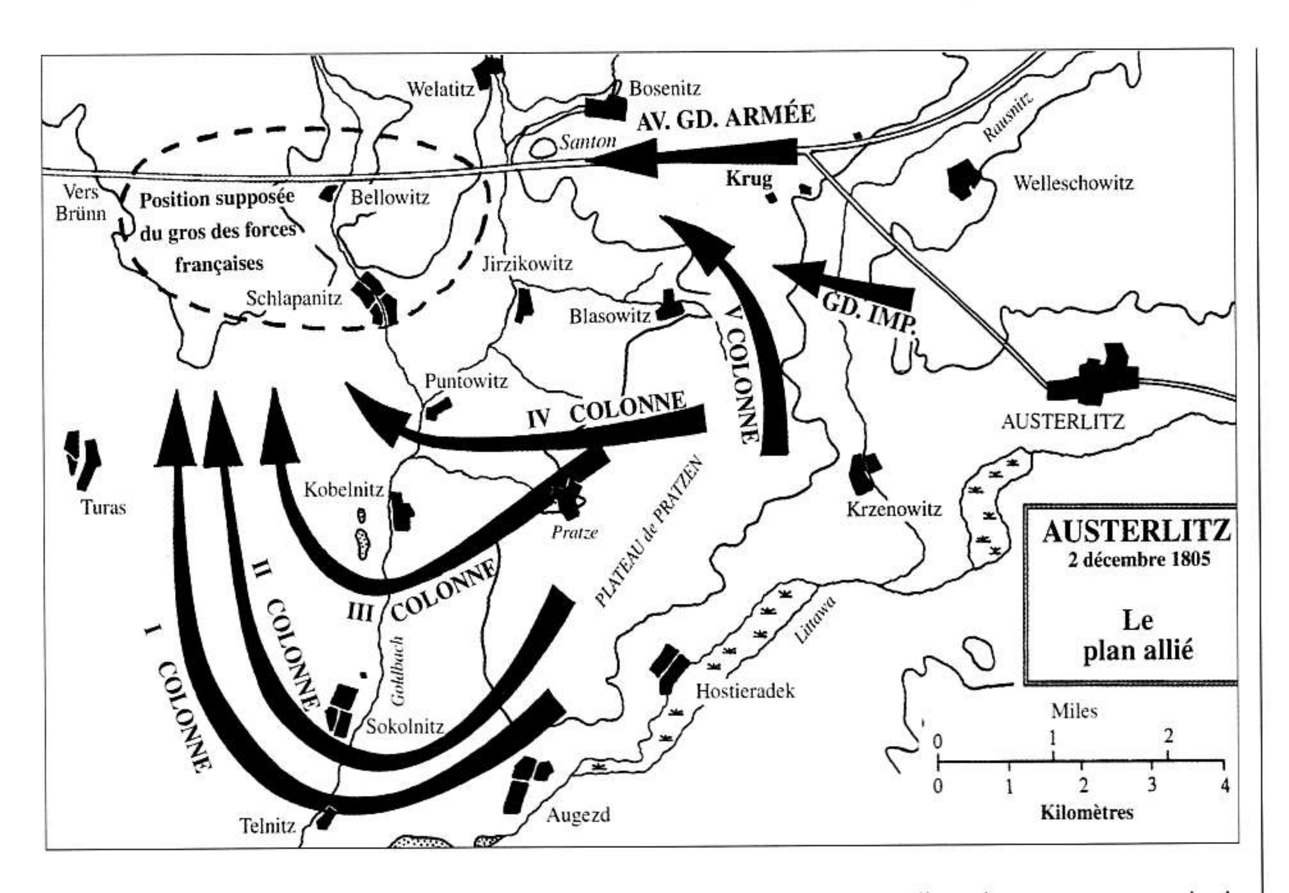
Le 30 novembre au soir, les généraux de corps d'armée accompagnèrent Napoléon sur ce qui allait être le champ de bataille. Partant de l'extrémité nord, à la gauche des Français, ils examinèrent l'éminence sur


Le lieutenant général Doctorov, âgé de 49 ans, commandant la Ire colonne à Austerlitz. Avec son avant-garde, commandée par Kienmayer, il formait l'aile gauche de l'armée.

la route Brünn-Olmütz près de laquelle Napoléon s'était arrêté le 21 novembre. Appelé le Santon par ses défenseurs, des efforts pour faciliter sa défense furent entrepris avec succès, un certain nombre de pièces d'artillerie autrichiennes capturées ajoutant à leur puissance de feu. Napoléon et son entourage se rendirent ensuite sur le plateau de Pratzen et observèrent, vers l'est, l'armée austro-russe qui se mettait en position. Napoléon confia alors son plan de bataille à une audience attentive, expliquant qu'en abandonnant le plateau il espérait pousser les coalisés à la bataille. Plus tard dans la soirée, Napoléon apprit que Bernadotte et le 1er corps étaient à Brünn, et Davout lui-même arriva, en avance sur ses hommes, qui souffraient grandement de leur marche forcée. Davout informa Napoléon que seuls les éléments de tête du 3e corps, la division d'infanterie de Friant et la division de dragons de Bourcier, arriveraient à temps pour la bataille.

LES ARMÉES SE PRÉPARENT À LA BATAILLE

Le 1er décembre, l'armée coalisée, déjà désorganisée par son redéploiement au sud, reçut de nouveaux numéros de colonnes. En partant d'Olmütz, l'armée avait marché avec une avant-garde et cinq colonnes, numérotées de un à cinq, de gauche à droite. Les colonnes étaient à présent numérotées de droite à gauche. La confusion au sein de l'état-major, tentant de donner des ordres pour un mouvement sur le Pratzen,



Le plan allié se fondait sur la faiblesse de l'aile droite française et était conçu pour permettre à quatre colonnes de la rabattre sur son centre où, avec le poids du reste de l'armée, les Français seraient chassés.

PAGE PRÈCÈDENTE **Le plan de Napoléon consistait à convaincre les coalisés de la faiblesse de son aile droite. Une fois ces derniers engagés, il prévoyait que l'arrivée de Davout renforcerait cette droite, tandis que Soult lancerait le 4e corps sur le centre affaibli des coalisés.**

devait être grande. Malgré ces désagréments, l'armée austro-russe atteignit ses positions dans la soirée du 1er décembre. À gauche se trouvait le lieutenant général Doctorov, commandant la Ier colonne, qui campa sur le plateau, au-dessus du village de Klein Hostieradek, avec un bataillon de chasseurs stationnés en avant, dans le village d'Augezd, sur le flanc sud du plateau. L'avant-garde de la Ier colonne (Kienmayer), bivouaqua à l'ouest d'Augezd. À droite de la Ier colonne, le lieutenant-général Langeron formait la IIe colonne. Le lieutenantgénéral Prebyshevsky avait marché vers Pratzen et arrêté sa IIIe colonne sur le plateau le surplombant et à droite du village. Ces trois colonnes, majoritairement russes, étaient placées sous les ordres du lieutenantgénéral Buxhöwden. La IVe colonne, formée de troupes russes et autrichiennes, sous les ordres du lieutenantgénéral Miloradovitch et du Feldzeugmeister Kolowrat, prit position sur le plateau, derrière la IIIe colonne. La principale force de cavalerie, la Ve colonne, commandée par le feldmarschalleutnant Johann Liechtenstein, suivait les IIIe et IVe colonnes et devait bivouaquer au pied du plateau. L'avant-garde de Bagration était installée au nord, le long de la route Brünn-Olmütz, et s'avançait vers le plateau. Le grand-duc Constantin tenait en réserve la Garde impériale russe, à mi-chemin entre Austerlitz et le QG des coalisés à Krzenowitz. La gauche protégée par une série d'étangs peu profonds et recouverts de glace à côté des villages de Satschan et Menitz, le centre installé sur le plateau et la droite refusée, la position était défensivement forte. Mais hélas, les soldats de l'armée coalisée n'aillaient pas livrer une bataille défensive.

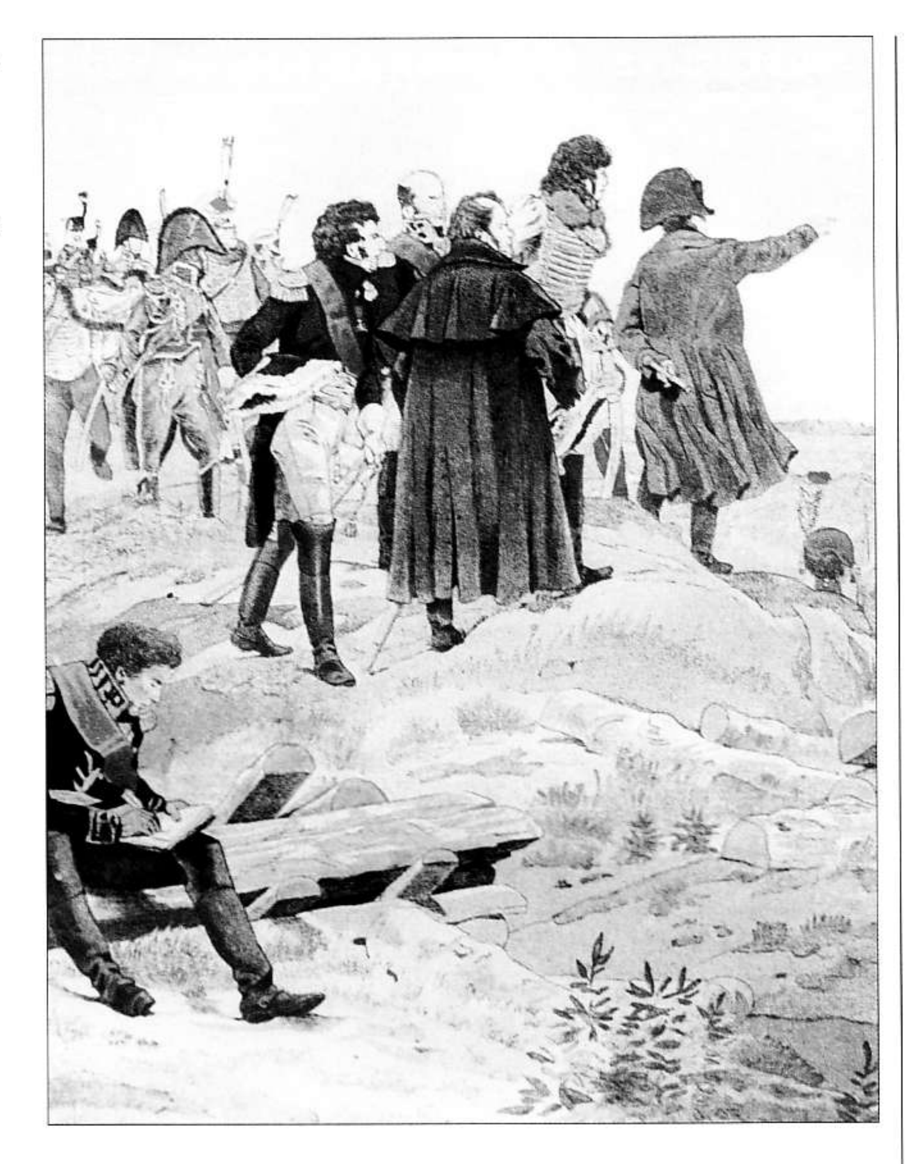
Avec la poussée de l'armée austro-russe, les avant-postes de cavalerie française avaient dû rejoindre leurs corps. Napoléon avait concentré son



Les généraux coalisés discutent du plan de Weyrother au quartier général de Krzenowitz, dans la nuit du 1er au 2 décembre. Les officiers présents accueillirent le plan avec scepticisme. (Collection Alfred et Roland Umhey)

armée sur sa gauche, présentant une aile droite affaiblie aux coalisés. Il espérait les y attirer puis, avec Davout arrivant du sud en force, faire donner sa gauche sur la droite et les arrières des coalisés. Il était pourtant devenu clair que Davout ne pourrait faire peser le 3e corps de tout son poids. On apprit également que les coalisés semblaient avoir massé leurs forces plus au sud qu'il ne l'avait anticipé. Pour y faire face, Napoléon ordonna à Davout de marcher vers Turas, à l'ouest du Goldbach, pour s'opposer à toute attaque coalisée qui pourrait pousser jusque-là. Le 4e corps de Soult devait effectuer le mouvement décisif, une attaque oblique sur le plateau de Pratzen, tandis que les coalisées feraient mouvement vers la droite, et enfoncer un coin entre les deux ailes de leur armée. La cavalerie de Murat devait opérer entre Soult et le 5e corps de Lannes. Derrière ce dernier se tenait la division de grenadiers d'Oudinot et le 1er corps de Bernadotte. En réserve, la Garde impériale se trouvait non loin du quartier général de Napoléon, sur le Zuran. Une fois ses dispositions prises, le bruit de tirs éloignés en provenance du sud inquiéta Napoléon. Envoyant son état-major s'informer de ce qui se passait, il sut, vers minuit, que les Autrichiens avaient attaqué le village de Telnitz et repoussé ses défenseurs. Napoléon décida de s'en assurer par lui-même et manqua d'être capturé par un parti de cosaques qui le poursuivit, avec son entourage, jusqu'au Goldbach. Napoléon rentra à son quartier général en traversant les bivouacs de son armée. Alors qu'il franchissait les

Au matin du 2 décembre, Napoléon donna ses dernières instructions aux généraux de corps depuis son quartier général du Zouran. Le maréchal Soult resta avec Napoléon, la prévision du développement de son attaque étant primordiale. (Collection Alfred et Roland Umhey)

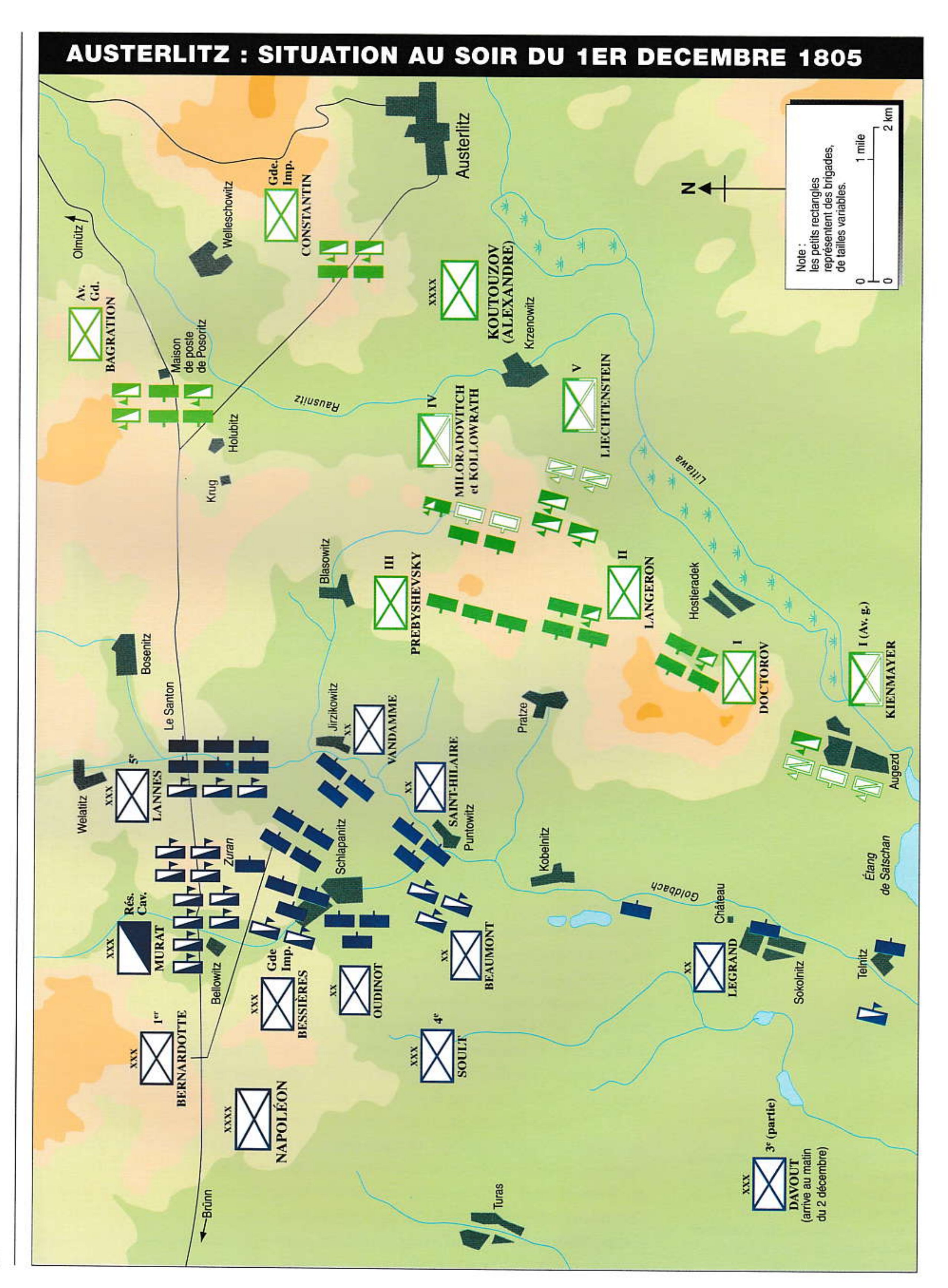


lignes de soldats, ces derniers allumèrent spontanément des torches sur son passage, convainquant les coalisés que les Français s'apprêtaient à lancer une attaque de nuit. La perte de Telnitz poussa Napoléon à revoir une dernière fois son plan. Bien qu'un régiment de la division Legrand, du 4e corps, ait repris Telnitz, Napoléon redéploya les autres régiments de la division le long du Goldbach, afin de défendre les villages de Sokolnitz et Kobelnitz. Cela privait Lannes de tout soutien, Bernadotte gagnant la droite pour soutenir le fer de lance du 4e corps, et se plaçant derrière Vandamme, tandis que la réserve de grenadiers rejoignait la Garde impériale. Telles étaient les dispositions avant que la bataille ne s'engage.

Durant la journée du 1er décembre, Weyrother avait travaillé à son plan de bataille. Les coalisés manquaient d'informations sur le dispositif français, mais le mouvement sur la route Brünn-Olmütz, le renforcement du Santon et le manque de troupes le long du Goldbach, dans la zone Telnitz-Sokolnitz-Kobelnitz, suggéraient une concentration sur la gauche. Ces positions donnèrent naissance à un plan qui nécessitait un vaste mouvement tournant, parfaitement coordonné, du centre des coalisés, qui

PAGE PRÉCÈDENTE **La veille de la bataille, Napoléon s'octroya un peu de repos après l'envoi des ordres. Lors d'une reconnaissance nocturne, il manqua d'être capturé par des cosaques. (Collection Alfred et Roland Umhey)**

AUSTERLITZ : SITUATION AU SOIR DU 1ER DECEMBRE 1805



permettrait de repousser l'aile droite française, supposée plus faible, sur son centre et sa gauche. Puis, grâce au poids de l'avant-garde et de la cavalerie de la Ve colonne, soutenues par la Garde impériale russe, les Français devraient se replier vers le nord, et être coupés de leurs lignes de communication. Vers minuit, le 1er décembre, les commandants des colonnes coalisées se rassemblèrent au quartier général de Krzenowitz, où Weyrother assigna à chaque officier son rôle dans la bataille qui se préparait. Il semble que ces derniers n'aient montré que peu d'enthousiasme. Selon Langeron, commandant la IIe colonne, Koutouzov était « à demi endormi sur sa chaise quand ils arrivèrent chez lui, et dormait tout à fait quand ils s'en allèrent. Buxhöwden [à la tête des trois premières colonnes] se tenait debout. Il écouta ce que l'on disait, mais cela sembla lui entrer par une oreille et sortir par l'autre. Miloradovitch [co commandant la IVe colonne] ne prononça pas un mot. Prebyshevsky [IIIe colonne] demeura en retrait et seul Doctorov [I^{e} colonne] examina la carte avec soin. » Ni Alexandre ni François n'étaient présents. Le mouvement de l'aile gauche de Buxhöwden, censé débuter vers 7 heures du matin, devait être précédé par une avant-garde de la Ire colonne, commandée par Kienmayer, qui devrait reprendre Telnitz. Ce plan démontre à l'évidence que la hiérarchie russe croyait les Français affaiblis et soucieux d'éviter la bataille. Comme on ne s'attendait pas à une grande résistance sur le Goldbach, Weyrother ne jugea pas nécessaire de doter son aile gauche d'une réserve. N'envisageant pas la moindre contre-attaque française, le plan prévoyait que toutes les unités devraient abandonner la sécurité du plateau de Pratzen pour s'assurer que les Français ne s'échapperaient pas. La seule réserve, constituée par l'imposante Garde impériale russe, se tenait vers le centre, mais trop loin pour intervenir ailleurs sur le champ de bataille. Les officiers d'état-major passèrent le reste de la nuit à distribuer, tant bien que mal, des ordres écrits.

La nuit du 1er au 2, il gela. Les soldats de l'armée austro-russe se blottirent autour de leurs maigres feux de camp et furent tirés de leur sommeil avant l'aube pour gagner leurs positions. Un brouillard froid et épais s'élevait du sol, ce qui ajouta encore à la confusion, au fur et à mesure que les brigades s'ébranlaient pour prendre leur place au sein des colonnes. Derrière le Goldbach, les Français avaient eux aussi souffert de la nuit, alimentant leurs feux avec tout ce qu'ils pouvaient arracher aux villages environnants. Napoléon convoqua ses généraux de corps d'armée pour leur donner ses dernières instructions. L'armée était prête, mais elle devait attendre ; attendre que les coalisés entament leur mouvement. Les généraux rejoignirent leurs hommes, à l'exception de Soult, qui resta avec Napoléon. Le déclenchement à l'heure dite de l'attaque de Soult était crucial pour le plan français. Davout reçut de nouveaux ordres ; il devait à présent soutenir Legrand. Alors que cet entretien se déroulait, la bataille commença.

LES ORDRES DE BATAILLE

LA GRANDE ARMÉE AUSTERLITZ, 2 DÉCEMBRE 1805

Commandant en chef : **l'empereur Napoléon**
Chef d'état-major : **maréchal Berthier**
Effectifs complets de l'armée, incluant l'état-major : 74 500 hommes
Environ 605 membres de l'état-major, 58 135 fantassins, 11 540 cavaliers, 4 220 artilleurs et train, 157 canons.

GARDE IMPÉRIALE : MARÉCHAL BESSIÈRES
Effectifs : infanterie, 3 885 ; cavalerie, 1 130 ; artillerie et train 660 ; pièces, 24.

Infanterie de la Garde impériale
Grenadiers à pied (2 bat.)
Chasseurs à pied (2 bat.)

Garde royale italienne
Grenadiers à pied (1 bat.)
Chasseurs à pied (1 bat.)

Cavalerie de la Garde impériale
Grenadiers à cheval (4 esc.)
Chasseurs à cheval (4 esc.)
Mamelouks (1/2 esc.)

RÉSERVE DE GRENADIERS GÉNÉRAUX DE DIVISION OUDINOT ET DUROC
Effectifs approx. : infanterie, 4 650 ; artillerie et train, 340 ; pièces, 8.
Brigade :
1er régiment de grenadiers (2 bat.) - (3 cies de gren. et 3 cies de fus. des 13e et 58e de ligne)
2e régiment de grenadiers (2 bat.) - (3 cies de gren. et 3 cies de fus. des 9e et 81e de ligne)
Brigade :
3e régiment de grenadiers (2 bat.) - (3 cies de carab. et 3 cies de chass. des 2e et 3e légers)
4e régiment de grenadiers (2 bat.) - (3 cies de carab. et 3 cies de chass. des 28e et 31e légers)
Brigade :
5e régiment de grenadiers (2 bat.) - (3 cies de carab. et 3 cies de chass. des 12e et 15e légers)

Ier CORPS : maréchal Bernadotte
Effectifs approx. : infanterie, 10,990 ; artillerie et train, 420 ; pièces, 22.

1re division : général de division (GD) Rivaud de la Raffinière
Brigade : général de brigade (GB) Dumoulin
8e de ligne (3 bats.)
Brigade : GB Pacthod
45e de ligne (3 bat.)
54e de ligne (3 bat.)

2e division : GD Drouet
Brigade : GB Frère
27e léger (3 bat.)
Brigade : GB Werlé
94e de ligne (3 bat.)
95e de ligne (3 bat.)

3e Corps : maréchal Davout
Effectifs approx : infanterie, 3 200 ; cavalerie, 830 ; artillerie et train, 190 ; pièces, 12.

2e division : GD Friant
Brigade : GB Kister
15e léger (2 bat. moins les voltigeurs)
33e de ligne (2 bat.)
Brigade : GB Lochet
48e de ligne (2 bat.)
111e de ligne (2 bat.)
Brigade : GB Heudelet
15e léger (voltigeurs)
108e de ligne (2 bat.)

4e division de dragons : GD Bourcier – réserve de cavalerie, attachée au 3e corps
Brigade : GB Sahuc
15e dragons (3 esc.)
17e dragons (3 esc.)
Brigade : GB Laplanche
18e dragons (3 esc.)
19e dragons (3 esc.)
Brigade : GB Verdière
25e dragons (3 esc.)
27e dragons (3 esc.)

Attaché séparément au 3e corps et détaché de la 4e division de dragons de la réserve de cavalerie
1er dragons (3 esc.)

4e Corps : maréchal Soult
Effectifs approx : infanterie, 22 700 ; cavalerie, 2 650 ; artillerie et train, 1 320 ; pièces, 38.

1re division : GD Saint-Hilaire
Brigade : GB Morand
10e léger (2 bat.)
Brigade : GB Thiébault
14e de ligne (2 bat.)
35e de ligne (2 bat.)
Brigade : GB Varé
43e de ligne (2 bat.)
55e de ligne (2 bat.)

2e division : GD Vandamme
Brigade : GB Schiner
24e léger (2 bat.)
Brigade : GB Ferrey
4e de ligne (2 bat.)
28e de ligne (2 bat.)
Brigade : GB Candras
46e de ligne (2 bat.)
57e de ligne (2 bat.)

3e division : GD Legrand
Brigade : GB Merle
26e léger (2 bat.)
Tirailleurs du Pô (1 bat.)
Tirailleurs corses (1 bat.)
Brigade : GB Féry
3e de ligne (3 bat.)
Brigade : GB Levasseur
18e de ligne (2 bat.)
75e de ligne (2 bat.)

Brigade de cavalerie légère : GB Margaron
8e hussards (3 esc.)
11e chasseurs à cheval (4 esc.)
26e chasseurs à cheval (3 esc.)

3e division de dragons : GD Beaumont – attachée au 4e corps, issu de la réserve de cavalerie
Brigade : GB Boyé
5e dragons (3 esc.)
8e dragons (3 esc.)
12e dragons (3 esc.)
Brigade : GB Scalfort
9e dragons (3 esc.)
16e dragons (3 esc.)
21e dragons (3 esc.)

5e CORPS : maréchal LANNES
Effectifs approx. : infanterie, 12 800 ; cavalerie, 1 130 : artillerie et train, 500 ; pièces, 23.

3e division : GD Suchet
Brigade : GB Claparède
17e léger (2 bat.)
Brigade : GB Becker
34e de ligne (2 bat.)
40e de ligne (2 bat.)
Brigade : GB Valhubert
64e de ligne (2 bat.)
88e de ligne (2 bat.)

1re division : GD Caffarelli – détachée du 3e Corps
Brigade : GB Eppler
13e léger (2 bat.)
Brigade : GB Demont
17e de ligne (2 bat.)
30e de ligne (2 bat.)
Brigade : GB Debilly
51e de ligne (2 bat.)
61e de ligne (2 bat.)

2e division de dragons : GD Walther – détachée de la réserve de cavalerie et attachée au 5e corps
Brigade : GB Sébastiani
3e dragons (3 esc.)
6e dragons (3 esc.)
Brigade : GB Roget
10e dragons (3 esc.)
11e dragons (3 esc.)
Brigade : GB Boussart
13e dragons (3 esc.)
22e dragons (3 esc.)

RÉSERVE DE CAVALERIE : maréchal MURAT
Effectifs approx. : cavalerie, 5 800 ; artillerie et train, 380 ; pièces, 12.

1re division de cavalerie lourde : GD Nansouty
Brigade : GB Piston
1er carabiniers (3 esc.)
2e carabiniers (3 esc.)
Brigade : GB La Houssaye
2e cuirassiers (3 esc.)
9e cuirassiers (3 esc.)
Brigade : GB Saint-Germain
3e cuirassiers (3 esc.)
12e cuirassiers (3 esc.)

2e division de cavalerie lourde : GD d'Hautpoul
Brigade : GB Noirot
1er cuirassiers (3 esc.)
5e cuirassiers (3 esc.)
Brigade : GB Saint-Sulpice
10e cuirassiers
11e cuirassiers

Brigade de cavalerie légère : GB Milhaud
16e chasseurs à cheval (3 esc.)
22e chasseurs à cheval (3 esc.)

Division de cavalerie légère : GD Kellermann - détachée du 1er Corps
Brigade : GB Van Marisy
2e hussards (3 esc.)
5e hussards (3 esc.)
Brigade : GB Picard
4e hussards (3 esc.)
5e chasseurs à cheval (3 esc.)

Division de cavalerie légère - détachée du 5e corps
Brigade : GB Treillard
9e hussards (3 esc.)
10e hussards (3 esc.)
Brigade : GB Fauconnet
13e chasseurs à cheval (3 esc.)
21e chasseurs à cheval (3 esc.)

PARC D'ARTILLERIE DE L'ARMÉE
Effectifs approx. : artillerie et train, 410 ; pièces, 18.

L'ARMÉE AUSTRO-RUSSE AUSTERLITZ, 2 DÉCEMBRE 1805

Commandant suprême à Austerlitz : le **tsar Alexandre Ier**
Commandant en chef des forces coalisées : **Mikhaïl Koutouzov**
Chef d'état-major : **Generalmajor (GM) Weyrother**
Commandant autrichien : **Feldmarschalleutnant (FML) Prince Liechtenstein**
Observateur : **Empereur François Ier**
Commandant des Ire, IIe et IIIe colonnes : **lieutenant général Buxhöwden**
Effectifs de l'armée austro-russe sans l'état-major : 72 890 hommes
Approx. 50 025 fantassins, 14 265 cavaliers, 7 800 artilleurs et train, 800 pionniers, 318 canons. *Armée autrichienne*, approx. 16 645 hommes : 11 370 fantassins, 3 130 cavaliers, 1 715 artilleurs et train, 430 pionniers, 70 canons. *Armée russe*, approx. 56 245 hommes : 38 655 fantassins, 11 135 cavaliers, 6 085 artilleurs et train, 370 pionniers, 248 canons.
(**N.B.** Dans les formations austro-russes, les unités autrichiennes sont indiquées par un **A**)

AVANT-GARDE DE L'ARMÉE : lieutenant général BAGRATION
Formation russe
Effectifs approx. : Infanterie, 7 740 ; cavalerie, 4 010 ; artillerie et train, 735 ; 30 canons (renforcé par deux batteries autrichiennes à la fin de la bataille – 12 canons, approx. 295 servants).

Brigade :
5e chasseurs (3 bat.)
6e chasseurs (3 bat.)
Brigade : Maj. gèn. Kamenski II
Mousquetaires d'Arkhangelsk (3 bat.)
Brigade : Maj. gèn. Engelhardt
Mousquetaires du Vieil Ingermanland (3 bat.)
Mousquetaires de Pskov (3 bat.)
Brigade : Maj. gèn. Wittgenstein
Hussards de Pavlograd (10 esc.)
Hussards de Marioupol (10 esc.)
Brigade : Maj. gèn. Voropaitzki
Cuirassiers de l'Impératrice (5 esc.)
Dragons de Tver (5 esc.)
Dragons de Saint-Pétersbourg (3 esc.)

Attaché à l'avant-garde de l'armée
Brigade : Maj. gèn. Chlapitz
Cosaques de Khaznenkov (5 esc.)
Cosaques de Kiselev (5 esc.)
Cosaques de Malakoff (5 esc.)

GARDE IMPÉRIALE : grand-duc CONSTANTIN
Formation russe
Effectifs approx. : infanterie, 5 400 ; cavalerie, 2 600 ; artillerie et train, 980 ; pionniers, 100 ; canons, 40.

Infanterie de la Garde : lieutenant général Malioutine
Brigade : Maj. gèn. Depreradovitch I
Régiment Preobrajenski (2 bat.)
Régiment Semenovski (2 bat.)

Régiment Ismaïlov (2 bat.)
Chasseurs de la Garde (1 bat.)
Brigade : Maj. gèn. Lobanov
Grenadiers de la Garde (3 bat.)
Pionniers de la Garde (1 cie)

Cavalerie de la Garde : lieutenant général Kologrivov
Brigade : Maj. gèn. Jankovitch
Hussards de la Garde (5 esc.)
Cosaques de la Garde (2 esc.)
Brigade : Maj. gèn. Depreradovitch II
Chevaliers-Garde (5 esc.)
Garde à cheval (5 esc.)

AVANT-GARDE DE LA Iʳᵉ COLONNE : FML KIENMAYER
Formation austro-russe
Effectifs approx. : infanterie, 2 450 ; cavalerie, 2 340 ; artillerie et train, 295 ; pionniers, 250 : canons, 12.

Brigade : GM Carneville
Régiment des frontières Brod n° 7 (1 bat.) – A
Régiment des frontières Szeckel 1 n° 14 (2 bat.) – A
Régiment des frontières Szeckel 2 n° 15 (2 bat.) – A
Brigade : GM Stutterheim
Chevau-légers O'Reilly n° 3 (8 esc.) – A
Uhlans de Merveldt n° 1 (1/4 esc.) – A
Brigade : GM Nostitz
Hussards de Hessen-Homburg n° 4 (6 esc.)
Uhlans de Schwarzenberg n° 2 (1/2 esc.)
Brigade : GM Moritz Liechtenstein
11ᵉ hussards Szeckel (6 esc.) – A

Attaché à l'avant-garde
Cosaques de Sysoev (5 esc.)
Cosaques de Melentev (5 esc.)

Iʳᵉ COLONNE : lieutenant général DOCTOROV
Formation russe
Effectifs approx. : infanterie, 7 450 ; cavalerie, 210 ; artillerie et train, 1 570 ; pionniers 90, canons, 64.

Brigade : Maj. gèn. Lewis
1ᵉʳ chasseur (1 bat.)
Mousquetaires du Vicil Ingermanland (3 bat.)
Brigade : Maj-Gen Ourassov
Mousquetaires de Iaroslav (2 bat.)
Mousquetaires de Vladimir (3 bat.)
Mousquetaires de Briansk (3 bat.)
Brigade : Maj-Gen Lieders
Grenadiers de Kiev (3 bat.)
Mousquetaires de Moscou (3 bat.)
Mousquetaires de Viatsk (3 bat.)

Attaché à la Iʳᵉ colonne
Cosaques de Denisov (5 esc.)

IIᵉ COLONNE : lieutenant général LANGERON
Formation russe
Effectifs approx. : infanterie, 9 830 ; cavalerie, 360 ; artillerie et train 735 ; pionniers 90 ; canons, 30.

Brigade : Maj. gèn. Olsouvev
8ᵉ chasseurs (2 bat.)
Mousquetaires de Koursk (3 bat.)
Mousquetaires de Perm (3 bat.)
Mousquetaires de Viborg (3 bat.)
Brigade : Maj. gèn. Kamenski
Grenadiers de Phanagorie (3 bat.)
Mousquetaires de Riazan (3 bat.)

Attaché à la IIᵉ colonne
Dragons de Saint-Pétersbourg (2 esc.)
Cosaques d'Isayev (1 esc.)

IIIᵉ COLONNE : lieutenant général PREBYSHEVSKY
Formation russe
Effectifs approx. : infanterie, 5, 360 ; artillerie et train, 735 ; pionniers, 90 ; canons, 30.

Brigade : Maj. gèn. Müller
7ᵉ chasseurs (2 bat.)
Mousquetaires de Galicie (3 bat.)
Brigade : Maj. gèn. Stryk
Mousquetaires de Boutyrsk (3 bat.)
Mousquetaires de Narva (3 bat.)
Brigade : Maj. gèn. Lotchakov
8ᵉ chasseurs (1 bat.)
Mousquetaires d'Azov (3 bat.)
Mousquetaires de Podolsk (3 bat.)

IVᵉ COLONNE : lieutenant général MILODAROVITCH et FELDZEUGMEISTER (FZM) KOLLOWRATH
Formation austro-russe
Effectifs approx. : infanterie, 11 795 (2 875 Russes et 8 920 Autrichiens) ; cavalerie, 125 (Autrichiens) ; artillerie et train, 1 865 ; pionniers, 180 (Autrichiens) ; canons, 76 (40 autrichiens et 36 russes).

Avant-garde : lieutenant-colonel Monakhtine
Dragons de l'archiduc Jean n° 1 (2 esc.) – A
Mousquetaires d'Apchéron (1 bat.)
Mousquetaires de Novgorod (2 bat.)
Brigade Maj. gèn. Berg
Grenadiers de Petite Russie (3 bat.)
Mousquetaires de Novgorod (1 bat.)
Brigade : Maj. gèn. Repninsky
Mousquetaires d'Apchéron (2 bat.)
Mousquetaires de Smolensk (3 bat.)
Brigade : GM Rottermund
Régiment Kaunitz n° 20 (1 bat. de dépôt) – A
Régiment Salzbourg n° 23 (6 bat.) – A
Régiment Auersperg n° 24 (1 bat. de dépôt) – A
Brigade : GM Jurczik
Régiment de l'Empereur n° 1 (1 bat. de dépôt) – A
Régiment Czartoryski n° 9 (1 bat. de dépôt) – A
Régiment Lindenau n° 29 (1 bat.) – A
Régiment Wurtemberg n° 38 (1 bat.) – A
Régiment Kerpen n° 49 (1 bat. de dépôt) – A
Régiment Reuss-Greitz n° 55 (1 bat. de dépôt) – A
Régiment Beaulieu n° 58 (1 bat.) – A
(Note : les deux compagnies de chasseurs de Vienne attachées à cette formation dans les ordres de bataille d'Austerlitz ne participèrent pas à la bataille.)

Vᵉ COLONNE : FML JOHANN LIECHTENSTEIN
Formation austro-russe
Effectifs approx. : cavalerie, 4 620 (1 165 Autrichiens & 3 455 Russes) ; artillerie et train, 590 ; canons, 24 (6 autrichiens et 18 russes)

Cavalerie autrichienne : FML Hohenlohe
Brigade : GM Weber
Cuirassiers de l'Empereur n° 1 (8 esc. ; 2 esc. affectés au QG de l'armée) – A
Brigade : GM Caramelli
Cuirassiers de Nassau n° 5 (6 esc.) – A
Cuirassiers de Lorraine n° 7 (6 esc.) – A

Cavalerie russe : lieutenant général Essen II
Brigade : Maj. gèn. Penitzki
Uhlans du grand-duc Constantin (10 esc.)
Brigade : Gèn. Adj. Ouvarov
Hussards d'Elisabethgrad (10 esc.)
Dragons de Kharkov (5 esc.)
Dragons de Tchernikov (5 esc.)

Attaché à la Vᵉ colonne
Cosaques de Denisov (2 esc. et demi)
Cosaques de Gordeev (5 esc.)
Cosaques d'Isayev (4 esc.)za

LA BATAILLE D'AUSTERLITZ



Le FML Kienmayer ouvrit la bataille en attaquant le village de Telnitz avec l'avant-garde de la Ire colonne. Les Français lui opposèrent une défense tenace, l'empêchant de prendre et de tenir le village. (Heeresgeschichtliches Museum)



La Ire colonne de Doctorov avança en soutien de Kienmayer et en engageant le 7e chasseurs russe, parvint à faire tomber Telnitz aux mains des coalisés.

LES COMBATS AU SUD

Sur la plaine ouverte s'étendant sous le Pratzen, à l'extrémité gauche de l'armée coalisée, le FML Kienmayer avait placé les 5 000 hommes de son avant-garde de la Ire colonne en état d'alerte bien avant 7 heures du matin. Envoyant quelques escadrons du 4e hussards (Hessen-Homburg) éclairer les environs de Telnitz, Kienmayer apprit que les Français y défendaient une petite colline en avant du village. Derrière cette colline, qui descendait jusqu'au village, se trouvaient un réseau de vignes entouré d'un fossé. Le 3e de ligne (division Legrand, 4e corps) se préparait à défendre cette position, soutenu par la brigade de cavalerie du général Margaron. Kienmayer tenta une approche avec le 2e bataillon du 1er frontaliers Szeckel, mais à peine était-il sorti du brouillard que le feu dévastateur des Français leur infligea des pertes sévères. Le 1er bataillon du régiment de frontaliers arriva en soutien, avec deux régiments de cavalerie. Les deux bataillons repoussèrent, en coopérant, les Français jusqu'à Telnitz, mais il était clair qu'il ne serait pas aussi facile de le leur arracher que l'avait imaginé Weyrother. Kienmayer envoya ses trois derniers bataillons, mais Doctorov était toujours absent, alors que le gros de la Ire colonne aurait déjà dû être en position pour le soutenir. Les frontaliers parvinrent à prendre le village, puis furent repoussés. Une heure après le début des combats, Buxhöwden, commandant en chef de l'aile gauche, arriva avec la Ire colonne de Doctorov. Il envoya une brigade : le 7e chasseurs pour soutenir l'attaque et les trois bataillons du Nouvel Ingermanland en réserve. Renforcés, les coalisés attaquèrent à nouveau le village, avec deux régiments de frontaliers et les chasseurs russes. Face à des pertes de plus en plus élevées et à un adversaire renforcé, le 3e de ligne reçut l'ordre d'évacuer Telnitz. Les Français se reformèrent à l'ouest du Goldbach, soutenus par la cavalerie et l'artillerie de Mangeron, positionnées sur des hauteurs, au nord-ouest de Telnitz. Bien que Kienmayer ait reçu l'ordre de traverser le ruisseau, Buxhöwden lui ordonna d'attendre. Le plan voulait que les colonnes avancent à l'unisson et la position de la IIe colonne n'était pas claire. Le calme se fit momentanément.

Plus haut sur le plateau, la confusion régnait. L'heure tardive de la dernière réunion et la nécessité d'établir des cartes rédigées en russe et en allemand eut pour effet que les aides de camp n'avaient pas fini leur distribution à 7 heures, heure à laquelle le mouvement devait débuter. Le brouillard épais et la présence des bivouacs sur le trajet rendaient déjà la tâche complexe, mais certains officiers russes, ayant quitté leurs troupes pour se loger dans de confortables maisons des villages derrière le plateau, achevèrent de la rendre impossible.

Les batailles pour Sokolnitz et Telnitz

La IIe colonne de Langeron finit par sortir du brouillard et descendre du plateau en direction de son objectif initial, le Goldbach, entre Telnitz et Sokolnitz, à droite de la Ire colonne. Pour leur faire face, ne se trouvaient à l'origine que deux bataillons incomplets (les tirailleurs du Pô et les tirailleurs corses), mais le bruit des combats avait alerté le général Legrand, commandant la division située sur le flanc gauche. Il envoya les deux bataillons du 26e léger à Sokolnitz et la brigade Levasseur (18e et 75e de ligne, deux bataillons chacun) pour couvrir la zone allant de Kobelnitz jusqu'à la Faisanderie, un parc entouré de murets, à environ un kilomètre plus au sud. Toutes ses troupes étaient engagées dans la défense du Goldbach. Ses hommes venaient à peine de prendre position lorsque la première brigade de la colonne Langeron, ayant reçu l'ordre de pivoter un peu plus à droite que prévu, se profila en avant de Sokolnitz. Sachant le village occupé par les Français, Langeron ordonna à la brigade de se déployer et d'ouvrir le feu sur les défenseurs, avec son artillerie régimentaire, tandis qu'il attendait le reste de ses troupes. Pendant ce bombardement, la IIIe colonne (Prebyshevsky), retardée par la pellicule de boue qui recouvrait les champs en aval de Pratzen, apparut enfin. Trouvant Langeron bien plus près que prévu, Prebyshevsky forma sa colonne à droite de la IIe, face au château de Sokolnitz, dont le bâtiment et les dépendances étaient entourés de murs, au nord du village. Trois compagnies du 2e bataillon/26e léger défendaient le château, le reste du bataillon se tenant en arrière, sur des hauteurs, soutenu par de l'artillerie.



Un des grands greniers de Sokolnitz, près du château, dont la possession fut âprement disputée toute la journée du 2 décembre.

Déterminé à agir vite, Prebyshevsky ordonna à la brigade Müller de prendre le château. Un bataillon du 7e chasseurs et trois autres des mousquetaires de Galicie avancèrent et repoussèrent facilement les défenseurs, qui se replièrent sur le gros de leur bataillon. Les Russes, désorganisés, se trouvèrent alors à courte portée du tir d'artillerie, qui

Le 2e bataillon du 26e léger charge et reprend le château à la brigade Müller (IIIe colonne). Une vive contre-attaque russe, typique des combats de Sokolnitz, expulsa à son tour le 26e léger. (Collection Alfred et Roland Umhey)



PAGES SUIVANTES
LA BATAILLE DE TELNITZ
Le petit village de Telnitz, sur les rives du Goldbach, allait jouer un grand rôle dans la bataille d'Austerlitz. Une tentative coalisée de s'emparer du village ayant échoué durant la froide nuit précédant la bataille, les Français le tenaient solidement. Tout ce qui pouvait brûler servit à chauffer les soldats durant la nuit. L'attaque sur Telnitz débuta vers 7 heures. Le FML Kienmayer ordonna à son avant-garde de s'emparer du village sous le couvert de l'épais brouillard matinal. Les défenseurs du 3e de ligne résistèrent farouchement depuis un monticule en avant du village, mais les assauts répétés des Autrichiens les forcèrent à se replier au milieu des maisons dévastées. Les assauts suivants les en délogèrent complètement, mais ils se rallièrent, contre-attaquèrent et reprirent le village. Les chasseurs russes de la Ire colonne se joignirent au combat alors que soleil commençait à percer la brume. Malgré leur résistance héroïque, les hommes du 3e de ligne ne purent tenir et évacuèrent Telnitz. (Christa Hooke)

blessa Müller, et une contre-charge du 2e bataillon/26e léger redonna le château aux Français. Les Russes contre-attaquèrent avec les maigres bataillons de la brigade Stryk et repoussèrent le 26e léger.

Sur leur gauche, Langeron avait cessé son bombardement de Sokolnitz et ordonné un assaut d'infanterie. Sa seconde brigade manquant toujours, la tâche échut à la brigade Olsouvev. Neuf de ses 11 bataillons furent engagés, seuls deux bataillons des mousquetaires de Koursk demeurant en réserve. Le 8e chasseurs et le régiment Viborg en tête, Olsouvev engagea le 1er bataillon du 26e léger, et, à l'issue d'un engagement aussi bref que féroce, chassa les Français de la partie sud du village. Les quatre autres bataillons russes s'assurèrent du reste du village et virèrent au nord. Ils soutinrent alors les efforts de la brigade Stryk, et se mirent en bataille, face au 2e bataillon du 26e léger, aux tirailleurs du Pô et aux tirailleurs corses. Face à 10 bataillons, soit 4 000 hommes, les Français reculèrent.

Pendant le combat de Sokolnitz, la bataille de Telnitz reprit. Depuis les premières heures de l'aube, Davout menait les éléments de tête du 3e corps aussi vite que les hommes et les chevaux, exténués, pouvaient aller. Le rythme de la marche depuis Vienne avait été rude, et les traînards étaient nombreux. Davout avançait vers Sokolnitz, mais ayant reçu une demande d'aide de l'aile droite à Telnitz, il y envoya la brigade d'infanterie Heudelet (division Friant) et la division de dragons de Bourcier. Le reste de ses forces poussa vers Sokolnitz. Il était environ 9 heures lorsque la





brigade Heudelet (deux compagnies de voltigeurs du 15e léger et deux bataillons du 108e de ligne) fit halte et se reforma près de Telnitz. Le brouillard couvrait encore la zone lorsque la brigade en émergea et se rua sur le village. Le 7e chasseurs russe reflua en désordre vers un bataillon de frontaliers et ces deux unités s'enfuirent, jetant le régiment Nouvel Ingermanland dans la confusion. Le bruit des tirs et l'apparition soudaine de ces hommes en fuite mirent ce régiment russe en déroute. Les soldats du 108e, fatigués mais triomphants, reprirent alors possession de la colline couverte de cadavres à l'est du village, avant d'être eux aussi pris pour cible. Déployés à droite de la réserve des coalisés se tenaient six escadrons du 4e hussards (Hessen-Homburg). Les tirailleurs français leur avaient déjà infligé quelques pertes dans la matinée. Quand deux escadrons reçurent l'ordre de charger, ce fut avec joie. Le 108e souffrit grandement ; incapables de résister, les survivants s'enfuirent à travers les vignes et le village, puis vers Sokolnitz, au nord. Les voltigeurs empêchèrent la poursuite. Mais l'horreur ne s'arrêta pas là, car en fuyant vers le nord les Français furent accueillis par une grêle de balles. Cette fois, « l'ennemi » n'était autre que le 26e léger qui, repoussé de Sokolnitz par Olsouvev et surpris par ces hommes qui se ruaient vers lui à travers la fumée et le brouillard, avait ouvert le feu sur le 108e. On finit par rétablir l'ordre, mais le 108e n'était plus en état de prendre part à la bataille.

Des combats désespérés à Sokolnitz

Les coalisés reprirent Telnitz et firent franchir le Goldbach à leur cavalerie. Kienmayer était d'avis de poursuivre, mais Buxhöwden s'y refusait tant que les IIe et IIIe colonnes n'auraient pas dépassé Sokolnitz. Alors que le bruit des combats s'éteignait autour de Telnitz, la bataille de Sokolnitz reprit de plus belle, et de manière encore plus acharnée. Quelques bataillons des IIe et IIIe colonnes avaient fini par chasser les Français du village, mais ils s'étaient mélangés à cause du brouillard qui persistait en bas du plateau, et il était temps de les réorganiser. Les Français lancèrent alors une attaque dévastatrice. Après avoir détaché la brigade Heudelet vers Telnitz, Davout et Friant avaient continué à marcher et s'approchaient de Sokolnitz. Informé de la présence des coalisés dans le village et le château, Davout ordonna à Friant de les reprendre. Il était sans doute peu avant 10 heures. La brigade Lochet mena l'attaque, avec le 48e de ligne en tête et le 111e en soutien sur sa gauche. Les Français heurtèrent de plein fouet les bataillons russes qui se réorganisaient. Le 48e repoussa les mousquetaires de Perm et le bataillon de grenadiers des mousquetaires de Koursk, tandis que le 111e heurtait le 8e chasseurs et les mousquetaires de Viborg. Ces hommes refluèrent jusqu'au village, où ils furent ralliés par Langeron qui les ramena au combat. Le 111e fut rapidement chassé du village, mais le 48e, bien que repoussé, s'accrocha à la partie sud de Sokolnitz. Friant engagea alors sa dernière brigade, commandée par le général Kister. Le 15e léger attaqua la partie nord-ouest du village, repoussa le premier écran russe, puis tomba sur le bataillon de grenadiers des mousquetaires de Koursk. Cette fois-ci, les Russes tinrent bon et le combat dégénéra en une suite de corps à corps furieux dans les maisons en ruine du village. Le dernier bataillon de la brigade Kister, le 33e de ligne, se lança sur le château. La brigade russe du général Stryk recula devant cet assaut, se réorganisa et contre-

attaqua. Tout du long de ce champ de bataille, l'agressivité et la détermination française empêchaient les Russes, en nette supériorité numérique, de prendre l'avantage. La ligne des combats ondulait, chaque camp semblant momentanément l'emporter avant de devoir à nouveau reculer. Entre Telnitz et Sokolnitz, près de 13 000 coalisés avaient participé à l'attaque sur le Goldbach ; ils avaient été tenus en respect par 7 000 Français déterminés. Mais ce qui inquiétait le plus les coalisés, c'était de n'avoir aucune nouvelle de leur IVe colonne, qui aurait dû arriver sur Kobelnitz, à droite de la IIIe colonne. C'est que, durant les combats qui faisaient rage sur le Goldbach, la IVe colonne s'était retrouvée impliquée ailleurs dans des évènements qui allaient déterminer le résultat final de la bataille et sceller le destin de l'armée austro-russe.

LES COMBATS AU CENTRE

Le maréchal Soult attaque le plateau de Pratzen

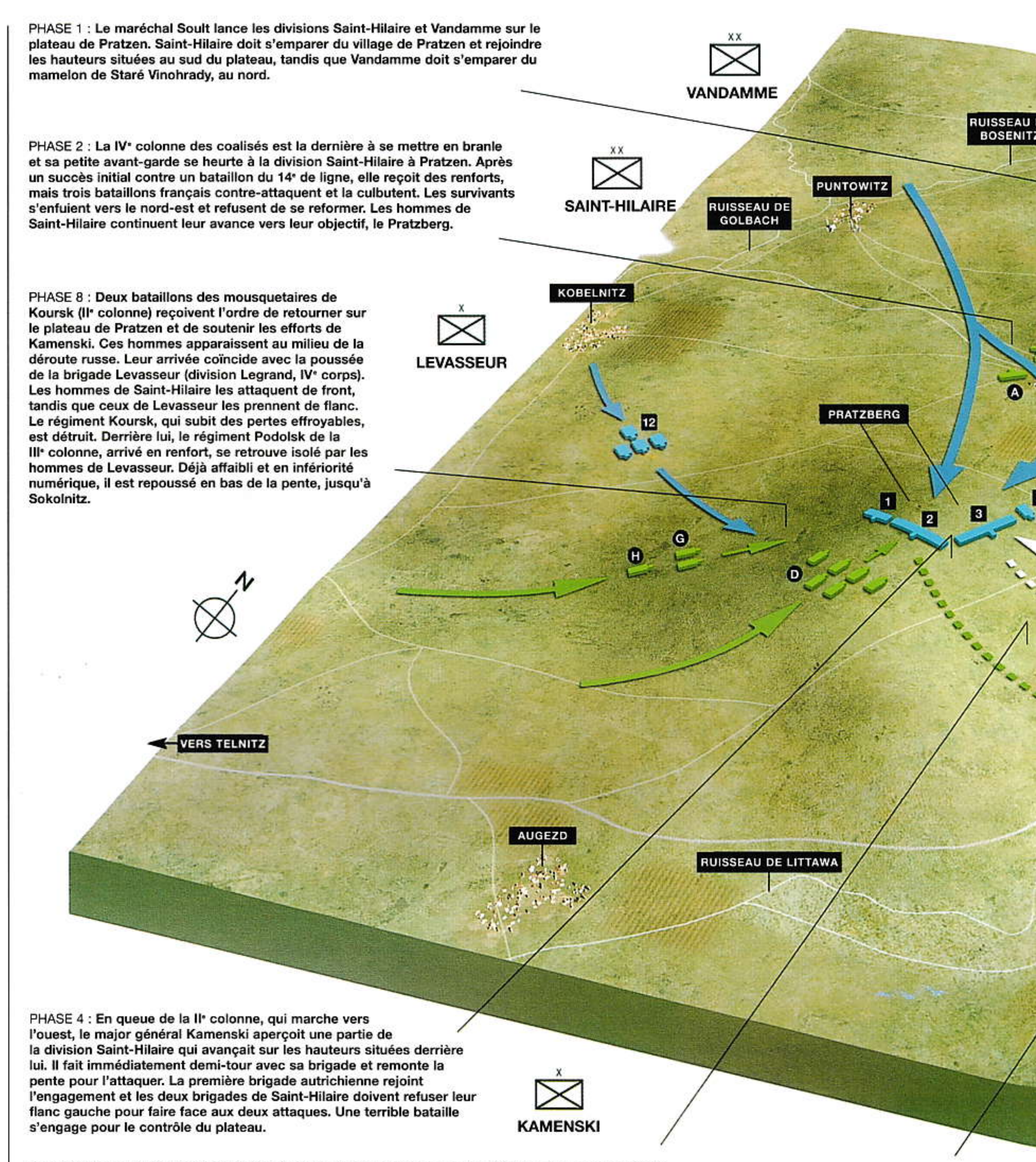
La confusion semble avoir été à l'ordre du jour sur la partie nord du plateau de Pratzen, aux premières heures de l'aube, ce 2 décembre. Il semble que les bivouacs de la colonne de cavalerie de Liechtenstein (Ve colonne) se soient étalés sur une surface plus grande que prévu. Si certains se trouvaient sur le versant est de Pratzen ou au pied, d'autres se trouvaient sur le plateau lui-même. Lorsque l'ordre d'avancer arriva, la Ve colonne marcha vers la plaine située au nord du Pratzen, en direction de Blasowitz. Dans le processus, elle traversa la zone de regroupement de la IIIe colonne et peut-être de la IVe, perturbant leurs préparatifs. C'est pour cette raison que la IIIe colonne se mit en marche plus tard que les deux premières. La IVe colonne devait se mettre en marche une heure après les autres car la distance qu'elle avait à parcourir était moindre. Bien qu'étant la plus importante en nombre (environ 12 000 hommes), la IVe colonne était de médiocre qualité. Elle était composée de troupes russes et autrichiennes, sous les ordres du lieutenant général russe Miloradovitch et du *feldzeugmeister* autrichien Kollowrath. Ses 14 bataillons russes avaient marché jusqu'à Braunau pour en revenir, ce qui avait réduit leurs effectifs moyens au chiffre squelettique de 240 hommes, tandis qu'une large portion des bataillons autrichiens étaient des bataillons de dépôts régimentaires, composés de semi-invalides et de nouvelles recrues à peine formées. Alexandre monta à cheval tandis que la IVe colonne parachevait ses préparatifs et demanda à Koutouzov de la mettre en branle. Bien que la IIIe colonne n'ait pas encore rejoint ses positions, Koutouzov ne sut pas s'opposer au tsar et ordonna à Miloradovitch de faire partir son avant-garde. Il était environ 9 heures lorsque l'officier d'état-major ouvrant la marche sur le plateau vers Pratzen aperçut des mouvements dans la plaine, devant les villages de Puntowitz et Jirzikowitz. Il crut tout d'abord avoir affaire à la queue de la IIIe colonne, puis il comprit son erreur.

Depuis son quartier général sur le Zouran, Napoléon tentait vainement de percer le brouillard depuis l'aube. Il se trouvait à près de cinq kilomètres du village de Pratzen, un peu au nord du mamelon de Staré Vinohrady, mais il ne pouvait rien voir. La brume épaisse descendue pendant la nuit s'était étalée comme un linceul sur la surface du plateau. Puis, vers 8 heures, le soleil se leva, tel un globe étincelant, selon les témoins, et le brouillard commença à se dissiper peu à peu, et le linceul



EN BAS **Le feldzeugmeister Kollowrath-Krakowsky, âgé de 57 ans, cocommandant la IVe colonne à Austerlitz. Ce vétéran des guerres turques menait le gros de l'infanterie autrichienne, soit près de 9 000 hommes. (Heeresgeschichtliches Museum)**

EN HAUT **Le lieutenant général M. A. Miloradovitch, âgé de 34 ans, cocommandant de la IVe colonne. Miloradovitch avait servi en Italie sous les ordres du grand Souvorov et combattu à Dürnstein en novembre, lors de la retraite russe depuis Braunau.**



PHASE 1 : **Le maréchal Soult lance les divisions Saint-Hilaire et Vandamme sur le plateau de Pratzen. Saint-Hilaire doit s'emparer du village de Pratzen et rejoindre les hauteurs situées au sud du plateau, tandis que Vandamme doit s'emparer du mamelon de Staré Vinohrady, au nord.**

PHASE 2 : **La IVe colonne des coalisés est la dernière à se mettre en branle et sa petite avant-garde se heurte à la division Saint-Hilaire à Pratzen. Après un succès initial contre un bataillon du 14e de ligne, elle reçoit des renforts, mais trois bataillons français contre-attaquent et la culbutent. Les survivants s'enfuient vers le nord-est et refusent de se reformer. Les hommes de Saint-Hilaire continuent leur avance vers leur objectif, le Pratzberg.**

PHASE 8 : **Deux bataillons des mousquetaires de Koursk (IIe colonne) reçoivent l'ordre de retourner sur le plateau de Pratzen et de soutenir les efforts de Kamenski. Ces hommes apparaissent au milieu de la déroute russe. Leur arrivée coïncide avec la poussée de la brigade Levasseur (division Legrand, IVe corps). Les hommes de Saint-Hilaire les attaquent de front, tandis que ceux de Levasseur les prennent de flanc. Le régiment Koursk, qui subit des pertes effroyables, est détruit. Derrière lui, le régiment Podolsk de la IIIe colonne, arrivé en renfort, se retrouve isolé par les hommes de Levasseur. Déjà affaibli et en infériorité numérique, il est repoussé en bas de la pente, jusqu'à Sokolnitz.**

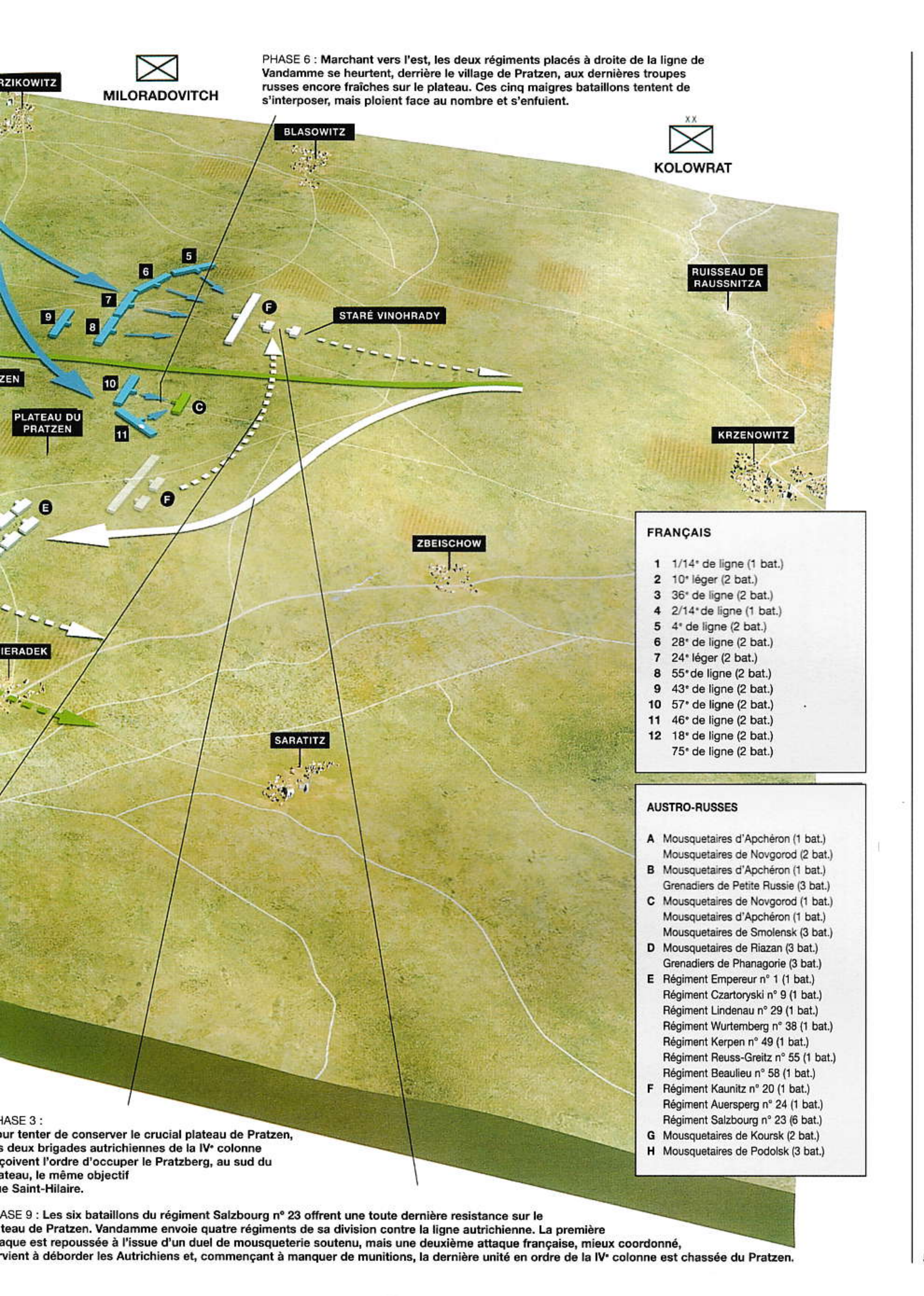
PHASE 4 : **En queue de la IIe colonne, qui marche vers l'ouest, le major général Kamenski aperçoit une partie de la division Saint-Hilaire qui avançait sur les hauteurs situées derrière lui. Il fait immédiatement demi-tour avec sa brigade et remonte la pente pour l'attaquer. La première brigade autrichienne rejoint l'engagement et les deux brigades de Saint-Hilaire doivent refuser leur flanc gauche pour faire face aux deux attaques. Une terrible bataille s'engage pour le contrôle du plateau.**

PHASE 7 : **La lutte pour le contrôle de la partie sud atteint son apogée à l'issue d'un combat d'une rare violence. Des deux côtés, les pertes sont terribles et, bien qu'ayant repoussé les Français, les coalisés sont contre-attaqués et vaincus. Leur effort a été digne d'éloges, les bataillons autrichiens étant majoritairement constitués de jeunes recrues et de troupes de dépôts, mais ces hommes et ceux de Kamenski battent à présent en retraite vers l'est.**

PHASE 5 : **Dans la confusion de la bataille, la brigade du GM Rottermund perd le contact avec celle du GM Jurczik et se dirige vers Staré Vinohrady, sur la partie nord, peu défendue, du plateau de Pratzen. Elle se trouve rapidement sur le chemin de la division Vandamme qui s'en approche.**

L'ASSAUT DE SOULT CONTRE LE CENTRE AUSTRO-RUSSE

2 décembre 1805, 9 h-11 h, vue du sud-est, montrant l'assaut du maréchal Soult sur le centre de l'armée coalisée et la lutte acharnée pour la possession du plateau de Pratzen.


PHASE 6 : Marchant vers l'est, les deux régiments placés à droite de la ligne de Vandamme se heurtent, derrière le village de Pratzen, aux dernières troupes russes encore fraîches sur le plateau. Ces cinq maigres bataillons tentent de s'interposer, mais ploient face au nombre et s'enfuient.
RZIKOWITZ
MILORADOVITCH
BLASOWITZ
XX
KOLOWRAT
RUISSEAU DE RAUSSNITZA
STARÉ VINOHRADY
ZEN
PLATEAU DU PRATZEN
KRZENOWITZ
ZBEISCHOW
IERADEK
SARATITZ
5
6
7
8
9
10
11
C
E
F
F
FRANÇAIS
1 1/14ᵉ de ligne (1 bat.)
2 10ᵉ léger (2 bat.)
3 36ᵉ de ligne (2 bat.)
4 2/14ᵉ de ligne (1 bat.)
5 4ᵉ de ligne (2 bat.)
6 28ᵉ de ligne (2 bat.)
7 24ᵉ léger (2 bat.)
8 55ᵉ de ligne (2 bat.)
9 43ᵉ de ligne (2 bat.)
10 57ᵉ de ligne (2 bat.)
11 46ᵉ de ligne (2 bat.)
12 18ᵉ de ligne (2 bat.)
75ᵉ de ligne (2 bat.)
AUSTRO-RUSSES
A Mousquetaires d'Apchéron (1 bat.)
Mousquetaires de Novgorod (2 bat.)
B Mousquetaires d'Apchéron (1 bat.)
Grenadiers de Petite Russie (3 bat.)
C Mousquetaires de Novgorod (1 bat.)
Mousquetaires d'Apchéron (1 bat.)
Mousquetaires de Smolensk (3 bat.)
D Mousquetaires de Riazan (3 bat.)
Grenadiers de Phanagorie (3 bat.)
E Régiment Empereur n° 1 (1 bat.)
Régiment Czartoryski n° 9 (1 bat.)
Régiment Lindenau n° 29 (1 bat.)
Régiment Wurtemberg n° 38 (1 bat.)
Régiment Kerpen n° 49 (1 bat.)
Régiment Reuss-Greitz n° 55 (1 bat.)
Régiment Beaulieu n° 58 (1 bat.)
F Régiment Kaunitz n° 20 (1 bat.)
Régiment Auersperg n° 24 (1 bat.)
Régiment Salzbourg n° 23 (6 bat.)
G Mousquetaires de Koursk (2 bat.)
H Mousquetaires de Podolsk (3 bat.)
HASE 3 :
ur tenter de conserver le crucial plateau de Pratzen,
s deux brigades autrichiennes de la IVᵉ colonne
çoivent l'ordre d'occuper le Pratzberg, au sud du
ateau, le même objectif
e Saint-Hilaire.
ASE 9 : Les six bataillons du régiment Salzbourg n° 23 offrent une toute dernière resistance sur le
teau de Pratzen. Vandamme envoie quatre régiments de sa division contre la ligne autrichienne. La première
aque est repoussée à l'issue d'un duel de mousqueterie soutenu, mais une deuxième attaque française, mieux coordonné,
rvient à déborder les Autrichiens et, commençant à manquer de munitions, la dernière unité en ordre de la IVᵉ colonne est chassée du Pratzen.

L'infanterie du IVe corps de Soult attend l'ordre d'attaque. Installée dans les dépressions autour des villages de Puntowitz et Jirzikowitz, enveloppée dans la brume matinale, elle était invisible pour les coalisés sur le plateau. (Girbal – Collection Alfred et Roland Umhey)



de brume à s'évaporer. Il était clair pour Napoléon que la gauche coalisée effectuait le mouvement au sud qu'il avait espéré. Il fallait maintenant choisir le bon moment pour attaquer les positions laissées vacantes. Bien que le brouillard se soit dissipé sur le plateau, il demeurait dans les creux autour de Puntowitz et de Jirzikowitz, rendus encore plus opaques par les dernières fumées des bivouacs, et constituait une couverture parfaite pour les deux divisions du IVe corps d'armée de Soult, qui attendait en silence. À gauche se tenaient les brigades de Vandamme, à droite, celles de Saint-Hilaire. À l'heure dite, elles devaient gagner le plateau le plus vite possible, puis pivoter vers le sud ou vers le nord, pour tomber sur les arrières de l'armée austro-russe. Napoléon patientait tandis que l'air s'emplissait du son des échanges de mousqueterie vers le sud et des tirs d'artillerie au nord ; les canons du Ve corps (Lannes) faisaient feu sur le corps de Bagration. La ligne de front tout entière, longue de près de 12 km, retentissait du bruit de la bataille. Il était environ 9 heures lorsqu'il donna l'ordre aux 16 000 hommes de Soult de s'élancer.

Sur le plateau, l'horrible nouvelle de l'attaque française provoqua une rafale de contre-ordres. Les coalisés devaient affronter la vérité qu'ils se masquaient depuis plusieurs jours : les Français n'avaient pas l'intention de battre en retraite, mais bien de livrer bataille. Mais les derniers furent eux aussi surpris. Les ordres transmis à Soult l'informaient que les coalisés avaient abandonné le plateau et marchaient vers le sud. Une petite avant-garde de 650 fantassins russes (ce qui restait de trois bataillons) prit une position défensive autour de Pratzen, soutenue par deux maigres

escadrons du régiment de dragons autrichiens de l'archiduc Jean. Puis, sur la suggestion d'un colonel d'état-major autrichien, le baron Wimpffen, on décida d'occuper et de tenir les hauteurs du Pratzberg, sur la pointe sud du plateau. Avec l'accord d'Alexandre, Koutouzov ordonna au FZM Kollowrath de mettre ses deux brigades en route vers le sud pour s'assurer de cette position, tandis que les brigades russes de Miloradovitch défendraient Pratzen et le Staré Vinohrady, mamelon situé sur la pointe nord du plateau.

Il semble que les brigades de Saint-Hilaire aient progressé plus rapidement que celles de Vandamme. Le général Thiébault avait pour ordre de prendre Pratzen, tâche qu'il avait confiée au 1er bataillon du 14e de ligne. Ne prévoyant guère d'opposition, les 750 hommes du bataillon fondirent sur le village, accompagnés par deux pièces d'artillerie. Leur attaque fut stoppée net par les 250 hommes du régiment de Novgorod, tandis que les grenadiers du régiment d'Apchéron et les trois bataillons du régiment de grenadiers de Petite Russie s'emparaient des canons. Avant que les Russes n'aient le temps de se reformer, la deuxième ligne de la brigade Thiébault se rua sur les Russes désorganisés et en infériorité numérique, et reprit les pièces. Les généraux des deux brigades russes, Berg et Repninsky, furent blessés, et les cinq bataillons russes s'enfuirent à toutes jambes ; seuls les efforts des deux escadrons de dragons autrichiens empêchèrent les Français de les poursuivre. Les soldats russes, qui avaient déjà grandement souffert durant la campagne, ne purent être ralliés, malgré les efforts d'Alexandre et de Koutouzov.

Combats sanglants pour le Pratzberg

Pendant ce temps, le 10e léger, en tête de la division Saint-Hilaire, contournait Pratzen et marchait en direction du Pratzberg. Alors qu'ils commençaient à gravir les pentes à l'ouest du village en vue de leur objectif, le major général Kamenski, commandant la brigade de la IIe colonne que Langeron continuait d'attendre, se retourna et aperçut le mouvement menaçant du 10e léger. Envoyant un rapport à Langeron pour l'en avertir, il fit immédiatement pivoter sa brigade et remonta la pente pour intercepter les Français. La brigade de Kamenski était imposante : le régiment de grenadiers de Phanagorie (3 bataillons) et celui de mousquetaires de Riazan (3 bataillons), soit environ 3 800 hommes, contre les 1 500 qu'alignait le 10e léger.

Face à cette menace, le 10e commença à se replier, afin d'éviter que les Russes n'utilisent leur surnombre pour déborder et tourner l'aile droite française. Alors que les Russes se rapprochaient, Saint-Hilaire se porta en avant avec le 1er bataillon rallié du 14e de ligne et le plaça sur le flanc menacé. Puis Thiébault poussa en avant le reste de sa brigade et le forma à gauche du 10e léger, se préparant à engager les Russes de Kamenski. La brigade Varé attendait Vandamme à Pratzen. Soudain, alors que le gros des forces françaises s'alignait face à Kamenski, une masse de troupes non identifiée, arriva de l'est. Ces hommes portaient des casquess mais leurs manteaux cachaient leurs uniformes. Un officier français cria de ne pas tirer, pensant qu'il s'agissait de Bavarois. Saint-Hilaire et Thiébault se regardèrent, ne sachant quel parti prendre. Ils redéployèrent tout de même leur ligne, faisant pivoter leur gauche sur l'arrière du 10e, pour parer à cette éventuelle menace. La ligne, déjà soutenue par six pièces

d'artillerie fut encore renforcée par six pièces de 12 livres, issues de la réserve du IVe corps. Alors que ces canons commençaient à se déployer, un officier « bavarois » courut en avant de ses troupes pour s'adresser à un officier russe. Il était à présent clair qu'il s'agissait d'Autrichiens. C'était la brigade Jurczik, du corps de Kollowrath, qui avait été envoyée prendre le contrôle du Pratzberg lorsque les Français s'étaient avancés jusqu'à Pratzen. À sa droite, en retrait, se tenait la brigade Rottermund, placée en soutien. Ces deux brigades alignaient 15 bataillons dont sept étaient des bataillons de dépôt. Après que l'attaque initiale française sur Pratzen ait pivoté vers le Pratzberg, Koutouzov s'était rendu à cheval vers le sud et, avec l'aide de Weyrother, il tentait de remonter le moral de ces troupes inexpérimentées.

Les récits des combats sur le plateau évoquent leur confusion, ce qui s'explique par leur étendue, sur près de 5 kilomètres de terrain ondulé, et leur séparation en deux parties distinctes : les combats pour le Pratzberg au sud et pour le Staré Vinohrady au nord. Il semble que les bataillons novices de la brigade Jurczik aient avancé bravement et en ligne vers les positions françaises. Les Français retinrent leur feu, puis déli-



À GAUCHE **Une vue de la bataille pour le plateau de Pratzen depuis le quartier général de Napoléon. Prazten, au centre, est la proie des flammes, tandis que les combats font rage de part et d'autre.**

EN BAS **Le village de Pratzen depuis le Pratzberg. Le 10e léger français traversa ce terrain tandis que le reste de la division Saint-Hilaire tentait d'arracher le village aux hommes de Miloradovitch.**





Les combats furieux pour le Pratzberg. Les Russes de Kamenski et les Autrichiens de Jurczik attaquent la division Saint-Hilaire. (Frantisek Richter – Collection Alfred et Roland Umhey)

vrèrent une véritable grêle de balles et de biscaïens, qui fit des trous dans les lignes qui s'avançaient. Les coalisés reculèrent en désordre, la brigade Jurczik se retirant à gauche vers les Russes. La brigade Rottermund, qui soutenait l'attaque et dont le régiment Salzbourg n° 23 était en tête, se retrouva seule, dans la fumée et le désordre, et se replia vers les positions coalisées de Staré Vinohrady. Cette menace manifestement écartée, Saint-Hilaire forma ses hommes en ligne et se mit à poursuivre la brigade Kaminski en retraite. Mais les Russes, comme les Autrichiens de Jurczik, se reformèrent et se préparèrent à engager de nouveau les Français. Les échanges de tirs s'amplifièrent et les Français, trop avancés, se trouvèrent isolés. Les nombreux officiers de l'état-major coalisé présents réalisèrent que les Français étaient en train de remporter le duel de mousqueterie et se préparèrent à une attaque combinée austro-russe, à la baïonnette. La charge commença, avec, à gauche, les Russes avançant en poussant des hurlements, tandis que les Autrichiens, plus placides, faisaient mouvement à droite. Saint-Hilaire fit pleuvoir un feu continuel sur les coalisés, qui continuaient pourtant leur mouvement, tout en répliquant au feu. Jurczik fut mortellement blessé et Weyrother eut un cheval tué sous lui. Les pertes augmentaient et les Russes tentaient désespérément d'en venir aux mains avec les Français. Les hommes de Saint-Hilaire souffraient également, et la constante pression coalisée les obligeait à se replier peu à peu vers leur artillerie. Pendant ce temps, Langeron avait quitté Sokolnitz pour voir de ses propres yeux ce qui se passait. Atteignant la brigade Kaminski alors qu'elle était engagée par les Français, il prit conscience de



Le champ de bataille entre la faisanderie de Sokolnitz et le Pratzberg. Langeron envoya les mousquetaires de Koursk et de Podolsk rejoindre les combats sur le Pratzberg, mais ils arrivèrent trop tard et affrontèrent seuls les Français victorieux. (Martin Worel)

la gravité de la situation et partit en quête de renforts, qu'il trouva sous la forme de deux bataillons du régiment de Koursk, les deux seuls de sa colonne à n'être pas engagés. Il leur intima l'ordre de remonter immédiatement sur le plateau.

Les hommes de Saint-Hilaire avaient conquis une position qu'ils considéraient comme adaptée pour se défendre des attaques coalisées, malgré l'augmentation sensible du carnage au sein de leurs rangs trop serrés. Les grenadiers de Phanagorie et les mousquetaires de Riazan effectuèrent de nouvelles séries de charges à la baïonnette sur les lignes françaises pour tenter de les détruire, tandis que les bataillons de recrues autrichiennes délivraient sur elles un feu régulier quoique imprécis. Les Français étaient en difficulté, mais il est possible qu'ils aient été renforcés par le 43e de ligne de la brigade Varé. Saint-Hilaire fut blessé par balle, le colonel du 14e de ligne fut tué et le général Thiébault eut deux chevaux tués sous lui. Mais cela faisait près de deux heures que les Français avaient entamé leur mouvement et, des deux côtés, on commençait à manquer de munitions. Saint-Hilaire avait envisagé la retraite, mais après une courte entrevue avec ses subordonnés, il fut décidé que seule une attaque à la baïonnette pourrait permettre d'extirper leurs bataillons de plus en plus menacés par cette situation. Percevant le rythme ralenti des salves coalisées, Saint-Hilaire donna l'ordre de charger à ses deux brigades. La ligne française se mit en marche immédiatement. Les hommes de Kaminski avaient constamment attaqué pendant près de deux heures sans avoir pu briser la ligne française ; très éprouvés par les pertes, ils se retrouvaient presque sans munitions face à une nouvelle attaque. Les deux régiments russes s'enfuirent. Le brave Kaminski fut capturé et fut un des rares à échapper aux baïonnettes. Langeron, qui avait ordonné les attaques, parvint à se dégager et partit à la recherche de Buxhöwden pour lui apprendre la terrible nouvelle. Il déclara plus tard que son supérieur était alors ivre, et qu'il refusa d'admettre le caractère désespéré de la situation.

Bien que les Russes aient subi le gros de la charge, certains bataillons autrichiens parvinrent à résister à cet assaut. Le bataillon de dépôt du régiment Kerpen n° 49 et un bataillon du régiment Beaulieu n° 58 se for-

mèrent en masse et ouvrirent le feu sur les Français, les forçant à suspendre momentanément leur mouvement. Puis le régiment n° 58 fut chargé et mit en fuite. Le bataillon du régiment n° 49 contre-attaqua alors en compagnie du bataillon de dépôt du n° 55 (Reuss-Greitz). Tous deux subirent un feu violent. Leur attaque cessa lorsque le n° 59 se mit à chanceler, malgré l'intervention de son commandant de bataillon, qui empêcha la déroute. Il continua de faire feu, maintenant les Français à distance, mais le n° 55, qui venait de perdre son commandant et un certain nombre d'officiers, se replia. Isolé, le n° 49 n'eut d'autre choix que de le suivre.

Les deux bataillons du régiment de Koursk (Langeron) arrivèrent au moment où les derniers coalisés abandonnaient le Pratzberg. Les hommes de Saint-Hilaire se reformèrent pour parer à cette nouvelle menace, tandis que du soutien arrivait de la brigade Levasseur (division Legrand), qui se tenait en réserve près de Kobelnitz. Voyant le mouvement des mousquetaires de Koursk, Levasseur fit donner ses quatre bataillons (18e et 75e de ligne). Les Russes, environ 1 200, furent tout d'abord heurtés sur leur flanc gauche par près de 3 000 hommes puis, chargés de face par Saint-Hilaire, ils s'effondrèrent. Les survivants coururent se mettre à l'abri. Tandis qu'ils s'enfuyaient, un autre régiment russe arriva, les mousquetaires de Podolsk, de la IIIe colonne, seule unité en ordre sur la pointe sud du Pratzen. Les rigueurs de la campagne avaient réduit les effectifs de leurs trois bataillons à 500 hommes en tout. Levasseur fit pivoter sa brigade pour leur faire face et, comme on comptait alors 6 Français pour un Russe, le résultat était joué d'avance. Les survivants du régiment de Podolsk s'enfuirent et se réfugièrent derrière les murs de la faisanderie de Sokolnitz. Saint-Hilaire et sa brigade, bien qu'épuisés, étaient maîtres du Pratzberg.

Mais tandis que les combats cessaient là, ils atteignaient leur paroxysme sur l'extrémité nord.

Dernière résistance sur le plateau du Pratzen

Après la première attaque de Saint-Hilaire sur le Pratzen, le calme revint momentanément, jusqu'à ce que la division Vandamme relève la brigade Varé. Vandamme contourna Pratzen au nord. À presque deux kilomètres devant lui se trouvait, sur le mamelon de Staré Vinohrady, une solide ligne d'infanterie autrichienne, qui se tenait fermement ancrée sur son passage. Ces hommes de la brigade Rottermund, séparés du reste de leur colonne durant l'attaque sur le Pratzberg, s'étaient repliés et reformés sur les hauteurs situées au nord du plateau, couverts par les hommes de Miloradovitch. Mais avec l'assaut victorieux de Saint-Hilaire sur le Pratzberg, les effectifs russes avaient très largement fondu.

Les seules unités dont Miloradovitch disposait encore étaient les trois bataillons du régiment de mousquetaires de Smolensk, le bataillon de grenadiers des mousquetaires de Novgorod et un bataillon de mousquetaires du régiment d'Apchéron, soit environ 1 000 hommes, soutenus par un seul bataillon d'artillerie, le reste s'étant enfui. Ces hommes furent les premiers à subir la charge de Vandamme.

Vandamme poussa sa division en avant, avec les brigades en ligne, celle de Schiner (24e léger, deux bataillons) à gauche, Ferey au centre (4e et 28e de ligne, deux bataillons chacur) et Candras (46e et 57e de ligne, deux





EN HAUT **La partie du champ de bataille où s'avancèrent les hommes de Vandamme. Le mamelon à l'arrière – plan à gauche est le Staré Vinohrady et celui à droite, le Pratzberg. De la possession de ces deux positions dépendait le sort de la bataille.**

CI-DESSUS **Le général de division Vandamme mena ses hommes vers Staré Vinohrady, au nord du plateau en passant à gauche de Pratzen. Ce qui restait des troupes de Miloradovitch lui barrait la route.**

bataillons chacun) à droite. Alors qu'elle contournait Pratzen, la brigade Candras trouva les hommes de Miloradovitch en travers du chemin. Vandamme fit faire halte à sa division, puis avança la brigade Candras, soit près de 3 000 hommes, vers cette ligne russe dégarnie. Alors que la brigade s'approchait de la ligne russe, le 57ᵉ s'arrêta et un certain nombre de pièces d'artillerie ouvrirent le feu. Pendant ce bombardement, le 46ᵉ effectua un mouvement tournant vers la droite pour déborder les Russes, inférieurs en nombre. Une fois en position, les deux régiments se rapprochèrent à portée de mousquet et commencèrent un feu dévastateur. Les Russes reculèrent un peu, tirèrent quelques coups de canon, mais la pression étant devenue trop grande, ils s'enfuirent. Comme sur le Pratzberg, les Français tuèrent un grand nombre de Russes à la baïonnette plutôt que de les faire des prisonniers.

Vandamme ordonna ensuite au 24ᵉ léger de se déployer en tirailleur et de s'avancer à travers les vignes couvrant le Staré Vinohrady pour en déloger les Autrichiens. Cette formation était la dernière à disposition des coalisés sur le plateau. Les six bataillons du régiment Salzbourg n° 23, seul régiment autrichien présent à Austerlitz avec plus d'un bataillon, formaient la première ligne. Bien que les faits soient peu clairs, il semble que le régiment Auersperg n° 24 ait formé une deuxième ligne en soutien. Le n° 23 comptait près de 3 000 hommes et commença par résister avec aplomb, délivrant des salves régulières sur des Français insaisissables et qui tentaient de s'infiltrer sur le front et les flancs. Malgré la cible représentée par le régiment Salzbourg, commandé par le colonel Stendahl, le 24ᵉ ne réussit pas à l'ébranler. Ne parvenant pas à ses fins, Vandamme rappela le 24ᵉ. Les Français se regroupèrent et Vandamme ordonna une attaque concertée sur ces Autrichiens tenaces. Cette fois-ci, il attaqua avec huit bataillons au lieu de deux, soit près de 6 000 hommes. Formant ses bataillons en une seule ligne, Vandamme leur ordonna d'avancer. Sur la gauche de la ligne se tenait le 4ᵉ de ligne, au centre le 28ᵉ de ligne et le 24ᵉ léger, tandis qu'à droite on appela le 55ᵉ de ligne de la brigade Varé en renfort. Avançant lentement à travers les vignes, subissant de lourdes pertes face à l'artillerie, cette force arriva enfin sur une position permettant à ses bataillons de flanc de déborder la ligne autrichienne. Une fois à portée de mousquet, le régiment Salzbourg délivra des salves meurtrières sur les lignes françaises qui l'encerclaient. Vandamme fit cesser le mouvement et procéda à un échange de tirs, mais avec ses mousquets,





CI-DESSUS **Le mamelon de Staré Vinohrady où se tenaient les six bataillons du régiment Salzbourg n° 23. Les hommes de Vandamme attaquèrent la ligne autrichienne depuis la partie gauche de ce cliché. (Martin Worel)**

À GAUCHE **Napoléon, observant les combats sur le Pratzen depuis sa position sur le Zuran, attend des nouvelles de Soult avant de lancer en avant le 1er corps de Bernadotte. Une fois que le plateau sembla conquis, Napoléon se rendit à Staré Vinohrady. (Collection Alfred et Roland Umhey)**

près de deux fois plus nombreux que ceux de Stendahl et des Autrichiens à court de munitions, le n° 23 cessa toute résistance et sa ligne s'effondra. Le bataillon en colonnes du n° 24 Auersperg couvrit leur retraite, empêchant Vandamme de les poursuivre énergiquement. Il était près de 11 heures et à l'issue d'une série de combats qui durèrent deux heures du nord au sud du plateau du Pratzen, ce dernier était aux mains des Français. Napoléon, toujours sur le Zuran, fut informé du succès de Soult et se prépara à transférer son quartier général à Staré Vinohrady. Avant cela, il ordonna à Bernadotte de déplacer le 1er corps vers l'est, la division Drouet gagnant le plateau, la division Rivaud avançant sur sa gauche et se trouvant presque aussitôt impliquée dans les combats sur le flanc nord. Il ordonna également à sa réserve, la Garde impériale et la division de grenadiers, de marcher vers le Pratzen.

Depuis sa nouvelle position sur le Staré Vinohrady, Napoléon allait pouvoir contempler la dernière tentative de renverser le cours de la bataille : l'attaque de la Garde impériale russe. Mais alors que la bataille faisait rage sur le Pratzen, les deux armées s'étaient également violemment heurtées au nord du champ de bataille.

Bagration, commandant l'avant-garde de l'armée, avait été promu lieutenant général en récompense de ses actions d'arrière-garde contre les Français à Schöngrabern. Il formait à présent l'aile droite de l'armée, attendant que le mouvement tournant des coalisés se mette en branle avant d'entamer son mouvement.

LES COMBATS AU NORD

Le grand affrontement de cavalerie

Conformément au plan, Bagration devait tenir sa position sur les collines autour de Posoritz jusqu'à ce qu'il devienne clair que la bataille était engagée. Il devait alors avancer et repousser les Français devant lui. La Ve colonne de Liechtenstein, entièrement composée de cavalerie, occuperait la vaste plaine légèrement ondulée, entre Bagration et la IVe colonne. La Garde impériale russe, sous les ordres du grand-duc Constantin, soutenait ces deux corps. En face de Bagration, à environ cinq kilomètres à l'ouest, se trouvaient le 5e corps de Lannes et la réserve de cavalerie de Murat.

La confusion qui régnait à l'aube sur le plateau embrumé de Pratzen empêcha Liechtenstein de prendre ses positions entre les villages de Blazowitz et de Krug à l'heure prévue. En raison de la perturbation engendrée par la traversée de la IIIe colonne, les cavaliers arrivèrent en deux corps séparés, les régiments russes arrivant les premiers. Bagration était déjà en mouvement lorsque la cavalerie russe arriva, sa gauche était appuyée sur les villages de Krug et d'Holubitz, tandis que sa droite s'étendait au-delà de la route Brünn-Olmütz, jusqu'aux hauteurs au nord-ouest de la maison de poste de Posoritz. La cavalerie russe étendait ses lignes jusqu'à Blasowitz et les Autrichiens protégeaient la gauche de la ligne, entre Blasowitz et le pied du Staré Vinohrady. L'arrivée tardive de Liechtenstein avait forcé le grand-duc Constantin à envoyer le bataillon de chasseurs de la Garde occuper Blasowitz, soutenu par un bataillon de fusiliers du régiment Semenovski.



Le *feldmarchalleutnant* Johann Liechtenstein, commandant autrichien de la Ve colonne, force de cavalerie austro-russe. La cavalerie de Liechtenstein tarda à rejoindre ses positions en raison de la confusion sur le plateau. (David Hollins)

Comme Bagration, Lannes avait reçu l'ordre de ne rien entreprendre avant que la bataille ne commence, puis de marcher le long de la route Brünn-Olmütz, pour se mettre en position de couper toute retraite coalisée dans cette direction. Il avait placé la division Suchet à gauche de la route et celle de Caffarelli à droite. Les bataillons du 17e léger étaient détachés, le 2e gardant la colline du Santon sur laquelle s'appuyait la ligne, et le 1er se trouvant devant Bosenitz. Murat déploya sa cavalerie sur les flancs et plaça ses deux divisions de cavalerie lourde en réserve. Son déploiement terminé, cette force se mit en marche entre 9 heures et 10 heures. Pour arrêter ce mouvement, la cavalerie russe, peut-être la seule brigade du géneral-adjudant Ouvarov (dragons de Kharkov et de Tchernigov, hussards d'Elisabethgrad) s'avança sous une pluie de projectiles, provenant de toute la première ligne d'infanterie et d'artillerie du corps de Lannes. L'attaque fut repoussée et les Russes se replièrent pour se reformer. Murat envoya la division de cavalerie légère de Kellermann (2e, 4e, 5e hussards et 5e chasseurs à cheval) protéger la première ligne du corps de Lannes. Observant ce mouvement et ne souhaitant pas attendre que la brigade d'Ouvarov soit ralliée, les uhlans du grand-duc Constantin chargèrent la cavalerie légère. Face à cette masse de cavaliers russes, Kellermann se replia à travers l'infanterie de Lannes, et les uhlans furent accueillis par une grêle de balles tirées à bout portant tout le long de la ligne. Ils se dégagèrent, au prix de lourdes pertes, laissant leur colonel ainsi que 16 autres officiers aux mains des Français. S'ensuivit une séquence confuse de charges et de contre-charges, les cavaleries française et russe se jetant tour à tour dans la mêlée, avant de se replier, de se

reformer et de charger à nouveau. Du côté français, se trouvaient les cuirassiers et carabiniers de Nansouty et d'Hautpoul, avec les hussards et les chasseurs à cheval de Kellermann et les dragons de Walther. Ils affrontaient les dragons et les hussards d'Ouvarov (V^e^ colonne) et les cuirassiers et dragons de l'avant-garde. À droite de la position de Lannes, la division Rivaud du corps de Bernadotte apparut devant Jirzikowitz et attira l'attention du 7e régiment de cuirassiers de Lorraine-Autriche, qui ralentit leur avance. Tandis que cette bataille de cavalerie se déroulait, Bagration débuta un mouvement sur son aile droite, en direction du village de Bosenitz et du point d'appui du Santon, situé derrière. Effectuant un grand arc de cercle, le 5e chasseurs russe, soutenu par les hussards de Marioupol et les cosaques de Khaznenkov, approcha de Bosenitz. Les avant-postes du 1er bataillon du 17e léger furent repoussés et le village fut pris. Derrière le village, le gros du bataillon se replia lentement sur le Santon, depuis lequel un feu d'artillerie commença sur les poursuivants russes. Les hussards de Marioupol effectuèrent un certain nombre de charges contre le bataillon français, mais ne parvinrent pas à le briser. Alors qu'il se rapprochait du Santon, le 2e bataillon commença à faire feu. Assailli par ces deux bataillons et par l'artillerie du Santon, le 7e chasseurs russe commença à perdre du terrain. Ce recul dégénéra lorsque le 2e bataillon du 17e descendit du Santon à sa poursuite, soutenu par les brigades de cavalerie légère de Milhaud et de Treillard, qui repoussèrent les hussards de Marioupol.

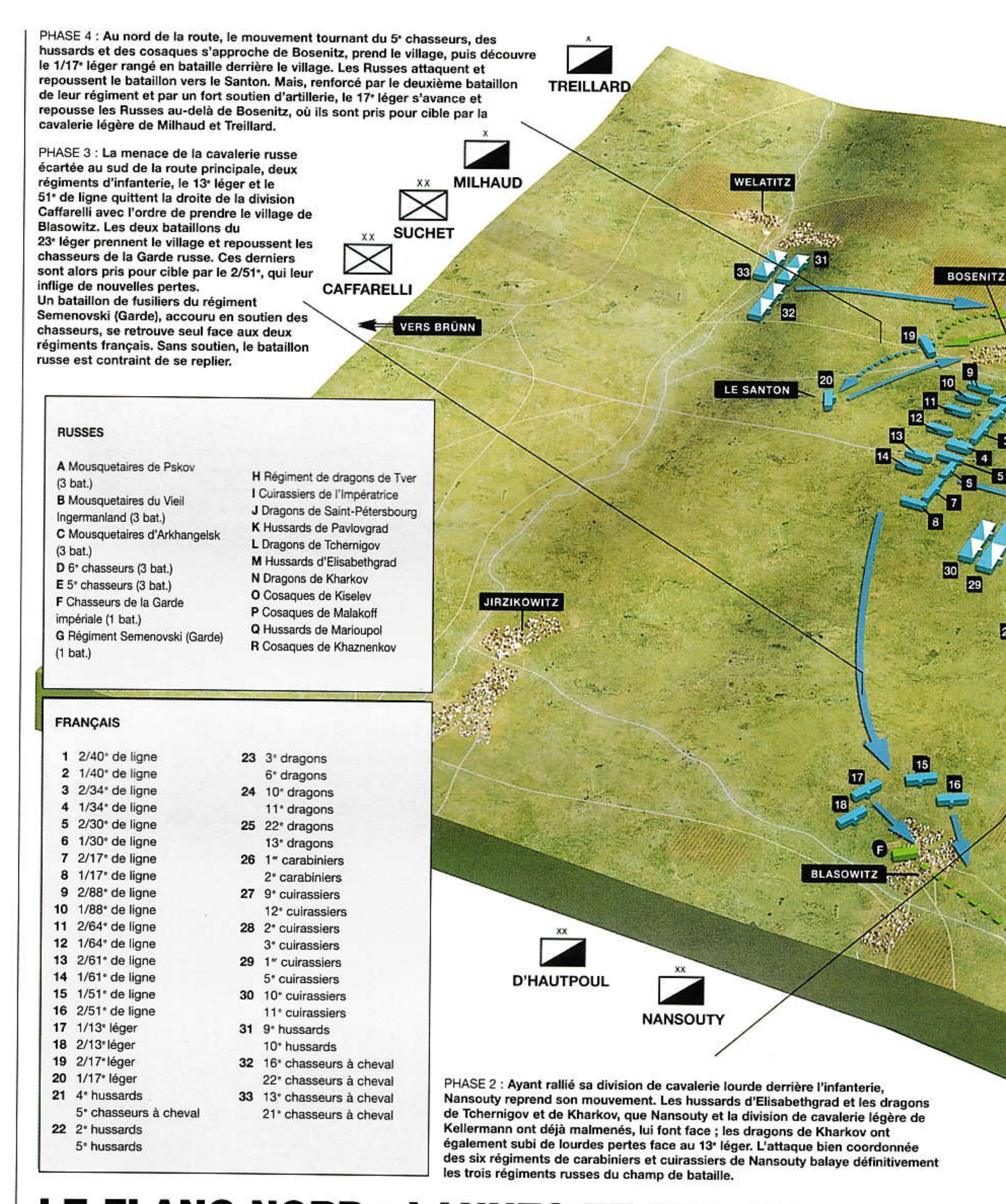
Sur la route, la bataille de cavalerie continuait, mais les charges répétées des régiments d'Ouvarov avaient causé de lourdes pertes aux Français. Permettant à sa cavalerie lourde de se reformer derrière l'infanterie, tandis que le 13e léger, à droite de la division Caffarelli repoussait une charge des dragons de Kharkov, Murat leur ordonna de charger. La division Nansouty en tête, la cavalerie lourde se mit en ligne. Pendant que Nansouty arrangeait sa division, avec les 1er et 2e carabiniers et le 2e cuirassiers en première ligne, les 3e, 9e et 12e cuirassiers derrière, la cavalerie autrichienne tentait, au sud, sa dernière charge. La division Vandamme ayant capturé Staré Vinohrady, la division Rivaud reprit son mouvement. Hohenlohe lança les cuirassiers de Nassau-Usingen n° 5 à l'encontre de ce mouvement, mais avec Vandamme sur son flanc, le général autrichien dut rapidement faire battre sa cavalerie en retraite, hors de portée de canon.



Le maréchal Jean Lannes, commandant le 5e corps français. Lannes était installé de part et d'autre de la route Brünn-Olmütz, en face de Bagration. Les deux hommes avaient pour ordre de ne commencer leurs mouvements qu'une fois la bataille engagée.

La partie nord du champ de bataille, observée depuis le Santon, n'a guère changé depuis 200 ans. L'ancienne route Brünn-Olmütz, axe d'attaque de Lannes et de Bagration, courant le long de l'horizon, est clairement visible.





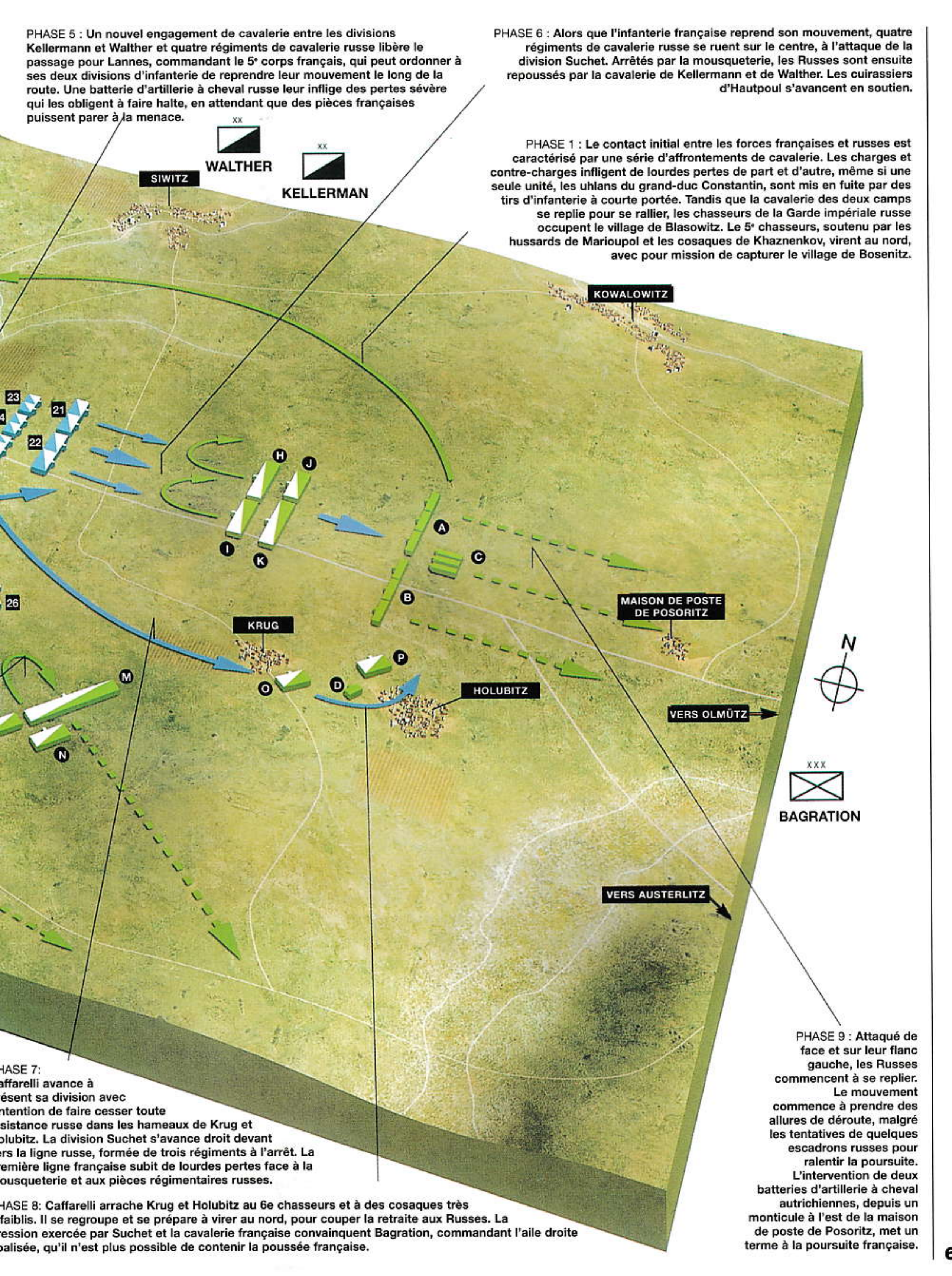
LE FLANC NORD : LANNES ET MURAT REPOUSSENT L'AVANT-GARDE DE BAGRATION

2 décembre 1805, vue du sud-est, montrant l'affrontement le long de la route Brünn-Olmütz entre l'avant-garde russe de Bagration et une partie de la Vᵉ colonne de Liechtenstein, et les Français des corps de Lannes (5ᵉ corps) et de Murat (réserve de cavalerie).

PHASE 5 : **Un nouvel engagement de cavalerie entre les divisions Kellermann et Walther et quatre régiments de cavalerie russe libère le passage pour Lannes, commandant le 5e corps français, qui peut ordonner à ses deux divisions d'infanterie de reprendre leur mouvement le long de la route. Une batterie d'artillerie à cheval russe leur inflige des pertes sévère qui les obligent à faire halte, en attendant que des pièces françaises puissent parer à la menace.**

PHASE 6 : **Alors que l'infanterie française reprend son mouvement, quatre régiments de cavalerie russe se ruent sur le centre, à l'attaque de la division Suchet. Arrêtés par la mousqueterie, les Russes sont ensuite repoussés par la cavalerie de Kellermann et de Walther. Les cuirassiers d'Hautpoul s'avancent en soutien.**

PHASE 1 : **Le contact initial entre les forces françaises et russes est caractérisé par une série d'affrontements de cavalerie. Les charges et contre-charges infligent de lourdes pertes de part et d'autre, même si une seule unité, les uhlans du grand-duc Constantin, sont mis en fuite par des tirs d'infanterie à courte portée. Tandis que la cavalerie des deux camps se replie pour se rallier, les chasseurs de la Garde impériale russe occupent le village de Blasowitz. Le 5e chasseurs, soutenu par les hussards de Marioupol et les cosaques de Khaznenkov, virent au nord, avec pour mission de capturer le village de Bosenitz.**



HASE 7: **affarelli avance à ésent sa division avec ntention de faire cesser toute sistance russe dans les hameaux de Krug et olubitz. La division Suchet s'avance droit devant rs la ligne russe, formée de trois régiments à l'arrêt. La remière ligne française subit de lourdes pertes face à la ousqueterie et aux pièces régimentaires russes.**

HASE 8: **Caffarelli arrache Krug et Holubitz au 6e chasseurs et à des cosaques très faiblis. Il se regroupe et se prépare à virer au nord, pour couper la retraite aux Russes. La ression exercée par Suchet et la cavalerie française convainquent Bagration, commandant l'aile droite palisée, qu'il n'est plus possible de contenir la poussée française.**

PHASE 9 : **Attaqué de face et sur leur flanc gauche, les Russes commencent à se replier. Le mouvement commence à prendre des allures de déroute, malgré les tentatives de quelques escadrons russes pour ralentir la poursuite. L'intervention de deux batteries d'artillerie à cheval autrichiennes, depuis un monticule à l'est de la maison de poste de Posoritz, met un terme à la poursuite française.**



CI-DESSUS **Le général de division Suchet tenait l'aile gauche française avec sa division. Avec la division du général Caffarelli, elle fut la cible des attaques de la cavalerie russe, au fur et à mesure que les combats se déroulaient sur le flanc nord. (Philip Haythornthwaite)**

CI-CONTRE **Les cuirassiers de Nansouty s'avancent vers la cavalerie russe de la Ve colonne, sur le terrain ondulant entre Blasowitz et Krug. (Girbal – Collection Alfred et Roland Umhey)**

Les cavaliers de Nansouty étaient prêts et se dirigèrent entre Krug et Blasowitz, où les cavaliers d'Ouvarov, épuisés, tentaient de se reformer. Les Russes essayèrent de s'opposer à cette charge, mais le contact fut décisif et les cavaliers d'Ouvarov s'enfuirent jusqu'aux hauteurs situées entre le Raussnitz et la route d'Austerlitz. Ils y retrouvèrent le tsar et ce qui restait de sa suite.

Lannes et Murat s'assurent du nord

Un large trou était ouvert entre la droite coalisée et son centre, seulement occupé par le bataillon de chasseurs de la Garde russe à Blasowitz, ce qui plaçait Bagration en fâcheuse posture. Bagration n'avait pas reçut un seul ordre depuis le début de la bataille et ne savait rien du résultat des combats qui se déroulaient ailleurs. La menace de la cavalerie coalisée ne pesant plus sur sa droite, Lannes lança son infanterie en avant, ordonnant au 13e léger et au 51e de ligne d'arracher Blasowitz aux chasseurs. Bien qu'inférieurs en nombre, les chasseurs parvinrent à repousser une attaque du 13e,



mais lorsqu'il attaqua une seconde fois et en force, les chasseurs évacuèrent le village à toutes jambes, pour être fusillés par un bataillon du 51e. Les chasseurs s'enfuirent alors vers l'est, rapidement suivis par les 500 hommes du bataillon de fusiliers de la Garde Semenovski qui, placés derrière Blasowitz, étaient devenus la cible des quatre bataillons français. La plaine au sud de la route Brünn-Olmütz et le plateau de Pratzen étaient tout entiers aux mains des Français.

Lannes et Murat s'avancèrent vers Bagration. Un violent échange d'artillerie se déroula et, s'il ne parvint pas à briser la ligne russe, la força à reculer. Les Russes protégèrent leur retraite par une suite mal coordonnée de charges de cavalerie, effectuées par les régiments qui s'accrochaient encore. Bagration recula derrière l'important croisement de la route Brünn-Olmütz, dont une branche menait à Austerlitz, et reforma ses hommes sur les hauteurs de Welleschowitz. La pression française ne faiblissant pas, Bagration se voyait déjà repoussé le long de la route d'Olmütz et coupé du reste de l'armée, lorsqu'on lui vint en aide. Deux batteries d'artillerie autrichiennes, commandées par le major Frierenberger, arrivèrent à toute vitesse sur la route d'Olmütz, et se déployèrent sur les hauteurs au nord de Welleschowitz. La ligne française venait d'atteindre la maison de poste de Posoritz, mais n'avait pas de quoi répliquer au tir précis de ces 12 pièces. Les batteries françaises reculèrent et perdirent quelques pièces au passage ; l'infanterie s'arrêta. Mais la poussée française au nord avait atteint son but.

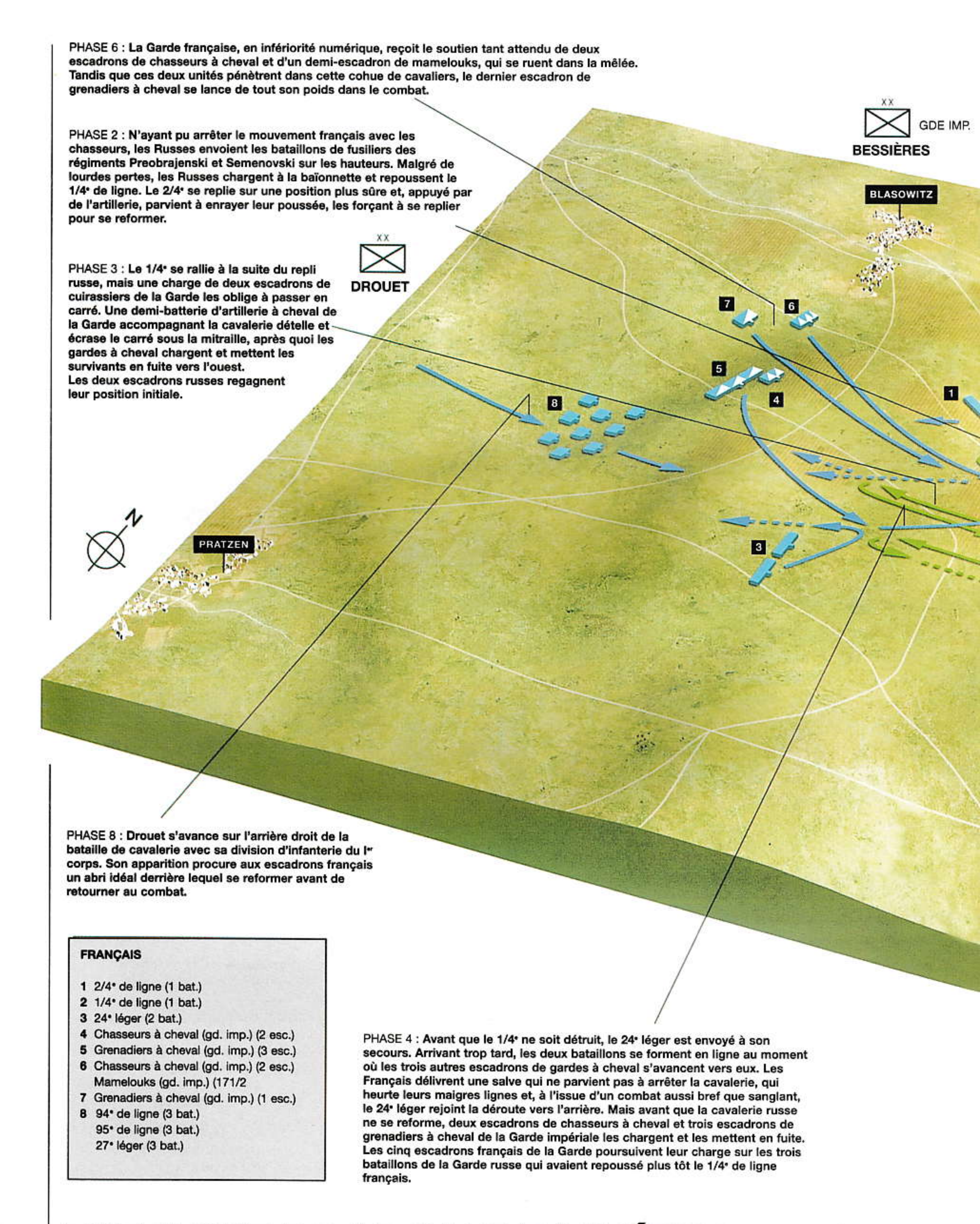


EN HAUT **Le Santon depuis les faubourgs de Bosenitz. Le 5e chasseurs russe captura le village, mais dut ensuite faire face à l'opposition du 17e léger et à l'artillerie placée sur le sommet.**

CI-DESSUS **Un officiers du 5e hussards français, de la division de cavalerie Kellermann. Le 5e hussards participa activement aux engagements de cavalerie qui se dérou Pèrent au nord du champ de bataille. (Philip Haythornthwaite)**

L'ATTAQUE DE LA GARDE IMPÉRIALE RUSSE

Tandis que la bataille faisait rage dans le nord, les combats avaient repris sur le Pratzen. Durant la matinée, le grand-duc Constantin avait fait mouvement à l'est de Blasowitz avec la Garde impériale russe, la plaçant sur



PHASE 6 : **La Garde française, en infériorité numérique, reçoit le soutien tant attendu de deux escadrons de chasseurs à cheval et d'un demi-escadron de mamelouks, qui se ruent dans la mêlée. Tandis que ces deux unités pénètrent dans cette cohue de cavaliers, le dernier escadron de grenadiers à cheval se lance de tout son poids dans le combat.**

PHASE 2 : **N'ayant pu arrêter le mouvement français avec les chasseurs, les Russes envoient les bataillons de fusiliers des régiments Preobrajenski et Semenovski sur les hauteurs. Malgré de lourdes pertes, les Russes chargent à la baïonnette et repoussent le 1/4ᵉ de ligne. Le 2/4ᵉ se replie sur une position plus sûre et, appuyé par de l'artillerie, parvient à enrayer leur poussée, les forçant à se replier pour se reformer.**

PHASE 3 : **Le 1/4ᵉ se rallie à la suite du repli russe, mais une charge de deux escadrons de cuirassiers de la Garde les oblige à passer en carré. Une demi-batterie d'artillerie à cheval de la Garde accompagnant la cavalerie dételle et écrase le carré sous la mitraille, après quoi les gardes à cheval chargent et mettent les survivants en fuite vers l'ouest. Les deux escadrons russes regagnent leur position initiale.**

PHASE 8 : **Drouet s'avance sur l'arrière droit de la bataille de cavalerie avec sa division d'infanterie du Iᵉʳ corps. Son apparition procure aux escadrons français un abri idéal derrière lequel se reformer avant de retourner au combat.**

FRANÇAIS

1 2/4ᵉ de ligne (1 bat.)
2 1/4ᵉ de ligne (1 bat.)
3 24ᵉ léger (2 bat.)
4 Chasseurs à cheval (gd. imp.) (2 esc.)
5 Grenadiers à cheval (gd. imp.) (3 esc.)
6 Chasseurs à cheval (gd. imp.) (2 esc.)
Mamelouks (gd. imp.) (171/2
7 Grenadiers à cheval (gd. imp.) (1 esc.)
8 94ᵉ de ligne (3 bat.)
95ᵉ de ligne (3 bat.)
27ᵉ léger (3 bat.)

PHASE 4 : **Avant que le 1/4ᵉ ne soit détruit, le 24ᵉ léger est envoyé à son secours. Arrivant trop tard, les deux bataillons se forment en ligne au moment où les trois autres escadrons de gardes à cheval s'avancent vers eux. Les Français délivrent une salve qui ne parvient pas à arrêter la cavalerie, qui heurte leurs maigres lignes et, à l'issue d'un combat aussi bref que sanglant, le 24ᵉ léger rejoint la déroute vers l'arrière. Mais avant que la cavalerie russe ne se reforme, deux escadrons de chasseurs à cheval et trois escadrons de grenadiers à cheval de la Garde impériale les chargent et les mettent en fuite. Les cinq escadrons français de la Garde poursuivent leur charge sur les trois bataillons de la Garde russe qui avaient repoussé plus tôt le 1/4ᵉ de ligne français.**

L'ATTAQUE DE LA GARDE IMPÉRIALE RUSSE

2 décembre 1805, vue du sud-est, montrant l'échec de l'attaque de la Garde impériale russe.

PHASE 1 : **Les chasseurs et les hussards de la Garde russe sont envoyés s'opposer au mouvement vers l'est du 4e de ligne français. Les chasseurs et le 2/4e s'engagent dans un long duel de mousqueterie, mais le poids des effectifs force les chasseurs à se replier.**

PHASE 5 : **Les trois bataillons de la Garde russe, bien que malmenés, tiennent bon. Sept escadrons de cavalerie de la Garde russe rejoignent la mêlée. Trois escadrons de chevaliers-gardes et deux de cosaques se ruent dans cette masse tournoyante, laissant les deux autres escadrons de chevaliers-gardes sur le flanc droit de la cavalerie de la Garde française. Les Russes reprennent l'avantage et leur infanterie peut se reformer.**

PHASE 9 : **Les escadrons de la Garde française commencent à prendre l'avantage sur les escadrons russes, les enfoncent et les forcent à se replier vers l'est. Ainsi exposés, les quatre bataillons d'infanterie de la Garde s'effondrent après une nouvelle charge de cavalerie et l'arrivée de l'infanterie de Drouet. La Garde russe est à présent en complète retraite, laissant les Français maîtres incontestés du Pratzen. Des escadrons de hussards de la Garde russe et trois régiments de cuirassiers autrichiens protègent la retraite.**

XX
HOHENLOHE

XX
GDE IMP.
CONSTANTIN

VERS AUSTERLITZ

RAUSNITZ

KRZENOWITZ

PHASE 7 : **Les deux escadrons de Garde russe à cheval qui avaient chargé le 1/4e de ligne reçoivent l'ordre de rejoindre la bataille de cavalerie, arrivant presque en même temps que le dernier escadron de grenadiers à cheval.**
17 escadrons et demi de cavalerie russe et française s'affrontent pour l'emporter.

RUSSES

A	Chasseurs de la Garde (1 bat.)
B	Hussards de la Garde (5 esc.)
	Régiment Semenovski (2 bat.)
C	Régiment Preobrajenski (2 bat.)
D	Gardes à cheval (2 esc.)
E	Gardes à cheval (3 esc.)
F	Chevaliers-gardes (3 esc.)
G	Cosaques de la Garde (2 esc.)
H	Chevaliers-gardes (2 esc.)
I	Régiment Ismaïlov (1 bat.)
J	Grenadiers de la Garde (3 bat.)
K	Cuirassiers de Lorraine n° 7 (6 esc.)
L	Cuirassiers de l'empereur n° 1 (6 esc.)
M	Cuirassiers de Nassau n° 5 (6 esc.)

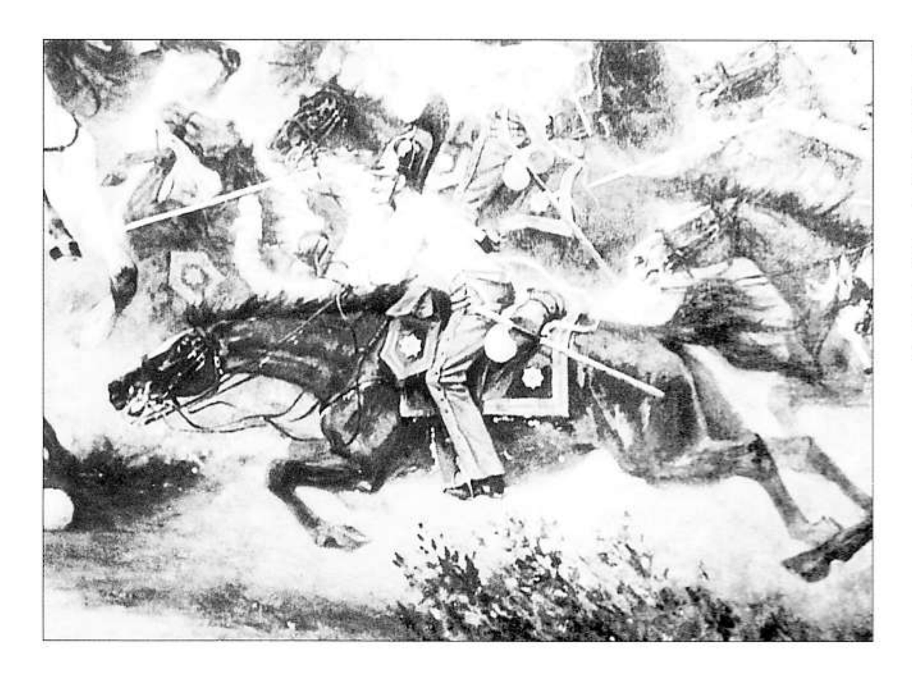
trois lignes. Les trois bataillons du régiment de grenadiers étaient loin derrière. Après avoir envoyé les chasseurs et un bataillon du Semenovski défendre Blasowitz, Constantin fut appelé à l'aide par Miloradovitch sur le Pratzen. En réponse, il envoya un bataillon de fusiliers du régiment Ismaïlov, qui arriva au moment où le flot des fuyards autrichiens et russes quittait Staré Vinohrady sous la pression de Vandamme, et fut entraîné dans la déroute. Réalisant combien sa position était fâcheuse, Constantin rappela la Garde derrière le Raussnitz, où il espérait se réunir aux éléments ralliés de la IVe colonne. Les chasseurs et le bataillon du Semenovski repoussés par les Français le rejoignirent. Hohenlohe rallia ses cuirassiers derrière lui, protégeant ses flancs.

Vandamme, sur le mamelon, avait une assez bonne vision de ce réalignement des coalisés et réorganisait sa propre division, mise en désordre par la capture de Staré Vinohrady. En préparation du mouvement suivant, il envoya le 4e de ligne prendre les vignes qui bordaient les coteaux nord du Staré Vinohrady, afin d'y ancrer sa ligne. Dans une démonstration de force destinée à empêcher les Français de descendre du plateau, Constantin repassa le Raussnitz avec son corps réorganisé. Les chasseurs, qui semblaient avoir digéré leur défaite à Blasowitz, protégeaient le flanc nord de la formation avec les hussards de la Garde, lorsqu'ils reçurent l'ordre de s'opposer au mouvement du 4e de ligne. Ils entrèrent dans les vignes et échangèrent des tirs avec le 2e bataillon du régiment français. Les rangs des vignes courant d'est en ouest, les hussards de la Garde, qui soutenaient les chasseurs, durent rester en arrière. Cet engagement commencé, Constantin envoya quatre bataillons de fusiliers des régiments Semenovski et Preobrajenski remonter la pente douce à travers les vignes. Ces hommes étaient si pressés d'en venir aux mains avec les Français qu'ils en perdirent toute discipline et couvrirent les 200 derniers



EN HAUT **L'attaque de Lannes se dirige vers le village de Bosenitz. Les Russes tiennent leur ligne un peu à l'ouest de Krug et Holubitz. (Tapetenmuseum, Cassel – Collection Alfred et Roland Umhey)**

CI-DESSUS **Les attaques répétées de la cavalerie française contre le corps de Bagration en repli ne parvinrent pas à mettre ce dernier en déroute. Ici, un grenadier russe, en shako modèle 1805, fait face à des cavaliers du 4e hussards. (Girbal - Collection Alfred et Roland Umhey)**



CI-CONTRE **L'escadron de tête des gardes à cheval de la Garde impériale russe charge le carré formé à la hâte par le 1er bataillon du 4e de ligne français. (Musée de l'artillerie de Saint-Pétersbourg – Collection Alfred et Roland Umhey)**

CI-DESSUS **Des soldats du 4e de ligne repoussèrent le 1er escadron de la Garde russe, mais le 2e les mit en déroute. (Girbal – Collection Alfred et Roland Umhey)**

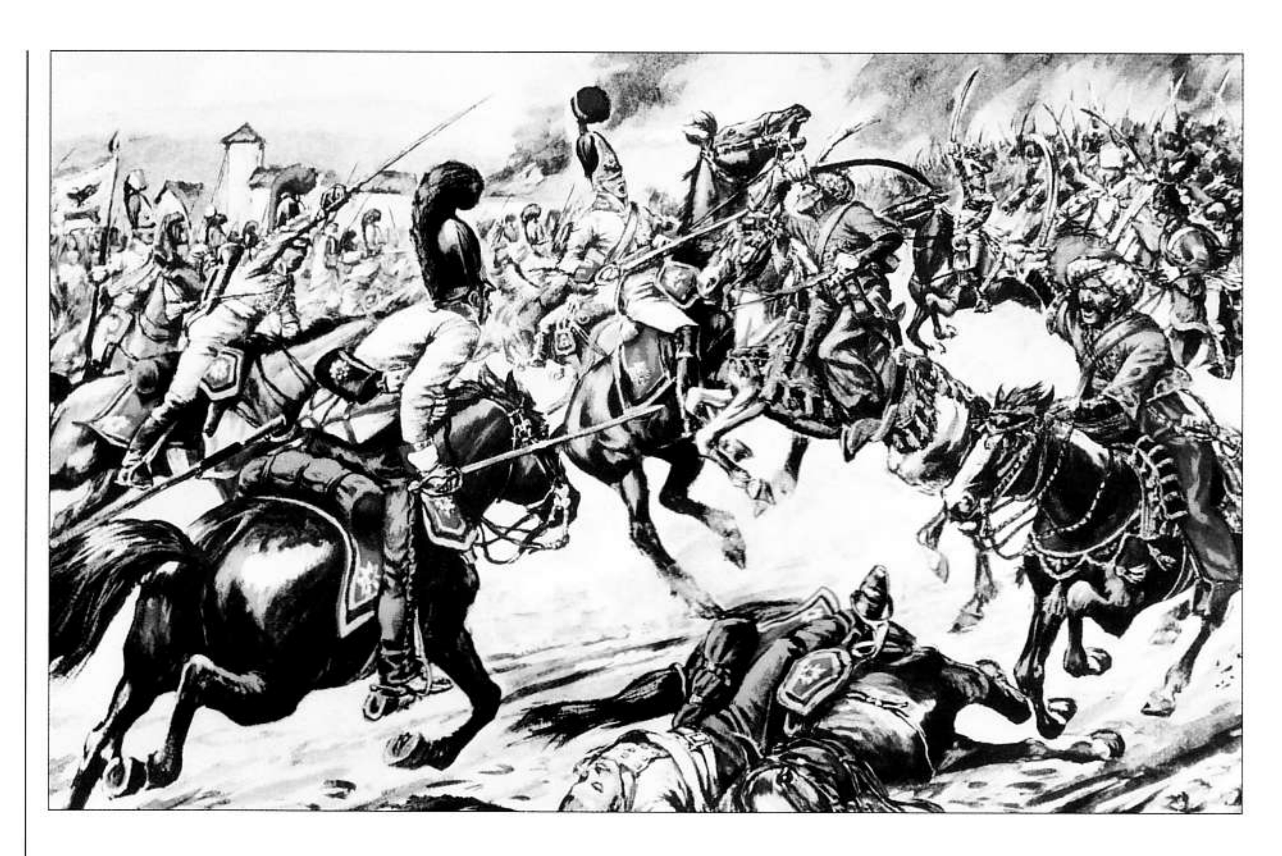


PAGES SUIVANTES
LA CHARGE DE LA GARDE IMPÉRIALE RUSSE
La division Vandamme occupant Staré Vinohrady, au nord du Pratzen, le grand-duc Constantin, commandant la Garde impériale russe, était déterminé à l'empêcher d'avancer davantage. Un assaut des fusiliers de la Garde rencontra un premier succès avant d'être repoussé par les feux de mousqueterie et d'artillerie. Alors que le 1er bataillon du 4e de ligne se reformait, il se trouva chargé par la cavalerie de la Garde russe. Le bataillon français forma le carré en toute hâte, mais alors qu'il attendait l'inévitable choc, des canons russes ouvrirent le feu sur sa formation compacte. Saisissant l'opportunité, Constantin lança deux escadrons des gardes à cheval sur lui. L'escadron de tête reçut une salve à courte portée et recula, mais le deuxième se tailla un chemin dans le carré qui se désintégra. L'aigle du régiment attirait les Russes comme des mouches sur le miel. Les gardes finirent par l'arracher des mains du sergent-major Saint-Cyr, et ce brave sous-officier s'écroula sous le poids de nombreuses blessures reçues aux bras et à la tête. (Christa Hook)

mètres qui les en séparaient en courant. Malgré le tir concentré du 1er bataillon du 4e de ligne, leur état d'épuisement et le désordre causé par cette course à travers les rangées de vigne, les gardes russes frappèrent le bataillon de plein fouet et le mirent en déroute à coups de baïonnettes. Durant cette attaque, le 2e bataillon, qui avait repoussé les chasseurs de la Garde, s'était retiré sur une batterie d'artillerie. Les Russes continuèrent, toujours en désordre, vers cette deuxième ligne, mais la concentration de mousqueterie et de mitraille les empêcha de l'atteindre. Très affaiblis, ils se retirèrent au pied de la colline pour se reformer.



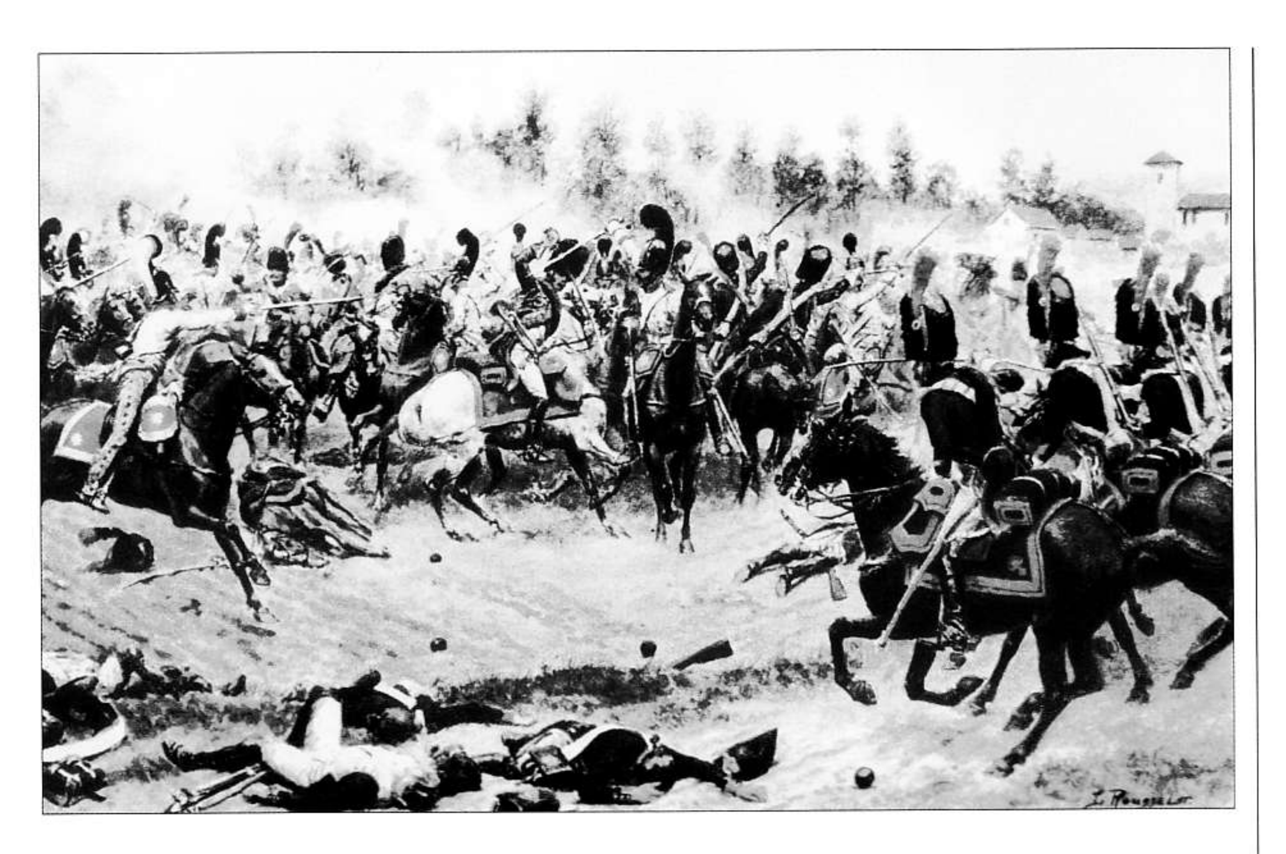

L'EMPEREUR



Les Russes commençant à l'emporter, Napoléon envoya dans la mêlée ses deux derniers escadrons de chasseurs à cheval et un demi-escadron de mamelouks. Nous voyons ici les mamelouks affronter les chevaliers-gardes. (Hourtoulle – Collection Alfred et Roland Umhey)

La Garde russe reculant, le 1er bataillon du 4e de ligne put se reformer. Il venait à peine de le faire, quand une force de cavalerie, forte de 17 escadrons de la Garde impériale, s'avança vers lui. Le bataillon français se mit en carré au milieu des rangs de vigne et le 24e léger reçut l'ordre de les soutenir, mais les Russes dételèrent immédiatement une demi-batterie d'artillerie à cheval de la Garde, qui commença à mitrailler cette formation compacte. Pensant le carré français suffisamment affaibli, les gardes à cheval se préparèrent à charger. Le grand-duc Constantin les haranguant aux cris de « Pour Dieu, le Tsar et la Russie ! », deux escadrons de ce régiment se ruèrent sur le carré. Le 1er escadron, avançant le longs des rangs de vigne, allait atteindre les positions françaises quand il fut mitraillé d'une telle manière que ses cavaliers s'enfuirent. Mais le 2e escadron en réchappa et pénétra dans le carré, le brisa en deux, taillant de pointe et de taille à coups de sabres. Les derniers défenseurs du 4e s'agglutinèrent autour de leur aigle, mais elle leur fut arrachée ce fut ce jour-là le seul trophée des coalisés, maigre consolation en regard du grand nombre de drapeaux capturés par les Français.

Les deux escadrons russes regagnèrent leur position pour se rallier, le 24e léger arriva à bout de souffle, entra dans les vignes et se forma en ligne en face des positions russes. Voyant cela, les trois derniers escadrons des gardes à cheval chargèrent cette ligne bleue. Sous le poids de leur charge, la ligne française fut transpercée et rejetée dans la plus grande confusion. Les soldats du 24e rejoignirent leurs camarades du 4e de ligne. Napoléon et son état-major atteignaient le Staré Vinohrady au moment où cette masse en déroute s'enfuyait. Incapable de rallier ses hommes, Napoléon comprit le danger et



Le dernier escadron de grenadiers à cheval se rue dans la mêlée. Les Russes envoyèrent eux aussi leurs derniers escadrons, mais en dépit de leur infériorité numérique, les cavaliers français, grâce à leur discipline, commencèrent à faire effet. (Collection privée, photo A. Umhey)

ordonna au maréchal Bessières, commandant la Garde impériale, d'attaquer la cavalerie russe. Avec en tête deux escadrons de chasseurs à cheval de la Garde, soutenus par trois escadrons de grenadiers à cheval et deux batteries d'artillerie à cheval, les Français se ruèrent sur les escadrons de la Garde russe, désorganisés par leurs charges, et les balayèrent. L'élan de la charge fut tel qu'il amena la cavalerie française dans les vignes, droit sur les bataillons de fusiliers des rèfiments Semenovski et Preobrajenski. Malgré la surprise, les Russes, soutenus par un bataillon du régiment Ismaïlov, tinrent le choc : mousquets et baïonnettes contre épées, sabres et pistolets. Constantin décida de lancer, dans ce combat indécis, ses dernières réserves : cinq escadrons de chevaliers-gardes et deux de cosaques de la Garde. Leur arrivée fit tourner le combat à l'avantage des Russes. Pour redresser la situation, Napoléon, qui voyait le combat se dérouler, lança les derniers escadrons de la Garde dans cette masse en furie. Les deux derniers escadrons de chasseurs à cheval, commandés par Rapp, aide de camp impérial, et le demi-escadron de mamelouks se ruèrent dans la mêlée, mais leur impact fut atténué par la masse compacte des hommes et des chevaux. Napoléon envoya le dernier escadron des grenadiers à cheval rejoindre le massacre, et en réponse, Constantin envoya les deux escadrons de gardes à cheval qu'il avait lancés contre le 4e de ligne. L'action devint alors si confuse que les fusiliers russes furent incapables d'ouvrir le feu, de peur de tirer sur leur propre cavalerie.

À l'ouest de ce combat, le général Drouet faisait avancer sa division. L'arrivée de cette division du 1er corps (Bernadotte) s'avéra providentielle pour la cavalerie de la Garde française, qui commençait à



Le général de brigade Rapp, aide de camp impérial, présente à l'Empereur des trophées pris durant la bataille de cavalerie. Parmi les prisonniers, le commandant des chevaliers-gardes, le prince Repnine. (Hulton Getty)

fatiguer. Derrière les rangs serrés de ces neufs bataillons, la Garde se regroupa et retourna au combat. La cavalerie de la Garde russe était plus nombreuse qu'elle, mais la discipline française était bien supérieure et les escadrons russes commencèrent à plier. Leurs fiers cavaliers battus, les fusiliers de la Garde tentèrent de s'extraire du maelström de fer et de sang qui s'abattait sur eux et y parvinrent, retraitant vers Krzenowitz. Certains escadrons des hussards de la Garde russe, stationnés au nord, empêchèrent la cavalerie française de poursuivre efficacement l'infanterie russe.

Les trois régiments de la cavalerie autrichienne d'Hohenlohe qui gardaient les environs de Krzenowitz donnèrent à l'infanterie russe le soutien dont elle avait besoin pour éviter la déroute. L'apparition, longtemps attendue, des trois bataillons de grenadiers de la Garde russe aida aussi à stabiliser la situation.

La victoire appartenait déjà à Napoléon. Le centre coalisé était brisé et les forces françaises poussaient petit à petit les Russes vers le nord. La bataille épique pour le Pratzen et l'engagement au nord avaient pris fin alors que Davout et Legrand continuaient de retenir l'aide gauche coalisée dans la vallée du Goldbach. La question qui demeurait était celle de l'étendue de la victoire. Laissant Bernadotte tenir le nord du Pratzen avec la division Drouet, Napoléon retourna le reste de ses forces vers le sud, afin d'encercler et d'écraser les troupes de Buxhöwden.

SOULT ATTAQUE L'AILE GAUCHE DES COALISÉS

Après la destruction de la IVe colonne coalisée sur le Pratzen, Koutouzov fit donner l'ordre à Buxhöwden de se désengager et de se retirer. Reçut-il cet ordre et si oui, comprit-il la gravité de la situation ? Rien n'est moins clair. Ce qui est certain, c'est que lorsque les Français apparurent au sommet du plateau et se préparèrent à marcher sur ses arrières, l'aile gauche des coalisés était toujours en train de livrer bataille autour de Sokolnitz.

La menace de la Garde impériale russe écartée, Napoléon ordonna aux divisions pourtant éprouvées de Saint-Hilaire et de Vandamme de marcher au sud du plateau. Elles étaient suivies par la Garde impériale et la division de grenadiers. Il devait être 14 heures lorsque Saint-Hilaire atteignit son objectif, sur la crête du plateau, au-dessus de Sokolnitz, occupant la position laissée vacante à l'aube par la 2e colonne de Langeron. Vandamme avait besoin de temps pour reformer les deux brigades qui avaient combattu la Garde russe, mais sa troisième, celle de Candras, s'était mise en marche et s'était placée derrière Saint-Hilaire. Pour préparer l'assaut final, Legrand forma les trois brigades de sa division sur la droite de Saint-Hilaire, étendant sa ligne jusqu'au nord de Sokolnitz. Les combats recommencèrent autour du village et du château, Davout reprenant ses attaques audacieuses afin de fixer les coalisés. À ce moment précis, Langeron et Prebyshevsky, déjà inquiétés par la diminution de leurs munitions, virent Saint- Hilaire entamer sa descente du plateau, sur leurs arrières. Il devint clair pour eux que la bataille était perdue et qu'ils devaient donc tenter d'extirper leurs hommes du mieux qu'ils pouvaient. Langeron, qui avait commencé la bataille avec 17 bataillons en avait déjà perdu 8 contre Saint-Hilaire sur le Pratzberg. Rassemblant cinq bataillons (trois des mousquetaires de Viborg et deux du 8e chasseurs), Langeron marcha au sud, s'éloignant de Saint-Hilaire. Ses quatre

La position occupée par la division Saint- Hilaire sur le Pratzen, au-dessus de Sokolnitz (à droite sur la photo). Les colonnes de Langeron et de Prebyshevsky étaient encore engagées autour du village lorsque les hommes de Saint-Hilaire tombèrent sur leurs arrières.

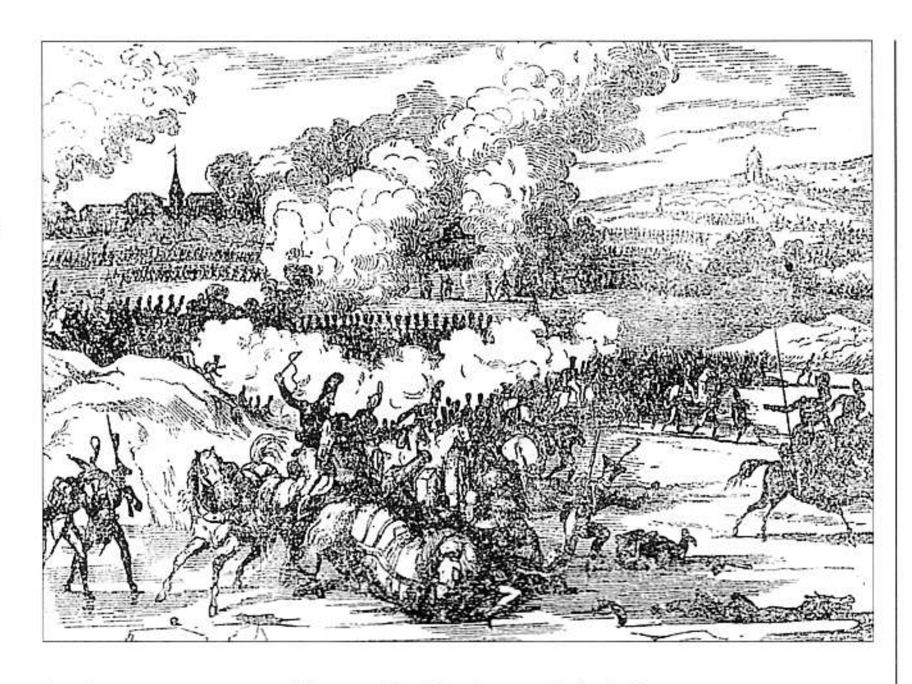


autres bataillons, en lutte avec les hommes de Friant autour de Sokolnitz et du château, ne pouvaient être dégagés à temps. Après les premiers assauts sur Sokolnitz, Przibyschewski avait à ce point étendu son commandement qu'il défendait aussi bien la faisanderie que le château. Les régiments de Galicie et de Boutyrsk occupaient la faisanderie, tandis que les régiments de Narva, d'Azov et de Podolsk, très affaiblis, se tenaient en réserve, à l'est. Pour éviter la capture, Przibyschewski ordonna à ses hommes de tenter une percée vers le nord, où il espérait, conformément au plan coalisé, trouver la IVe colonne. Les communications étaient alors à ce point rompues qu'il ignorait que la IVe colonne avait cessé d'exister. Cet effort, bien que brave, était condamné d'avance. Prebyshevsky continua d'exercer son commandement sur des hommes de plus en plus désespérés jusqu'aux étangs de Kobelnitz, mais la pression devint alors insupportable. Le volume des feux concentriques français, provenant des divisions Legrand, Saint-Hilaire et Oudinot, et l'incapacité à se réapprovisionner en munitions, entraînèrent la désintégration de la IIIe colonne. Przibyschewski fut fait prisonnier, ainsi qu'un grand nombre d'officiers et encore plus de soldats. Sokolnitz et son château étaient entre-temps retombés aux mains des Français, et leurs défenseurs russes, en fuite. Les combats avaient été aussi sanglants que furieux. La rue principale du village était, selon un témoin : « ... jonchée de morts et de blessés des deux camps. Les corps se chevauchaient les uns les autres. » Un autre participant baptisa du nom de « massacre » cet affrontement dans des bâtiments en ruine, où des soldats russes isolés continuaient de se battre au milieu des cadavres de leurs camarades.

LA FUITE SUR LA GLACE

Pendant la descente française sur les arrières des IIe et IIIe colonnes, Kienmayer et Doctorov, sur l'aile gauche des coalisés, avaient encore le temps d'organiser leur retraite. Buxhöwden fut le premier à partir, espérant rejoindre la IVe colonne plus à l'est, bien que ne sachant pas où elle se trouvait. Ce qui restait de la IIe colonne de Langeron suivit le gros de la Ire colonne. Kienmayer et Doctorov firent de leur avant-garde une arrière-garde, renforcée par un bataillon du 7e chasseurs. Ces soldats pleins de confiance, qui avaient été les premiers à ouvrir le feu le matin même, couvraient à présent la retraite d'une armée vaincue.

Une fois ce corps en marche, l'arrière-garde abandonna le village de Telnitz vers les hauteurs, à l'est, continuant de couvrir la retraite. Sur les ordres de Kienmayer, le GM Nostitz, qui ouvrait la marche de l'arrière-garde, marcha au sud avec sa brigade de cavalerie, essentiellement composée des hussards d'Hessen-Homburg. Il avait pour ordre de tenir les hauteurs entre Satschan et Ottnitz, pour empêcher les Français de barrer la route de l'arrière-garde. Longeant les rives de l'étang gelé de Satschan, il tourna vers l'est et s'avança sur une chaussée étroite, le séparant de l'étang de Menitz. Ce mouvement attira l'attention de l'artillerie française près de Telnitz. Son tir précis provoqua l'explosion d'un caisson sur la chaussée, obligeant à l'abandon de certains canons et les troupes suivantes à se déplacer sur

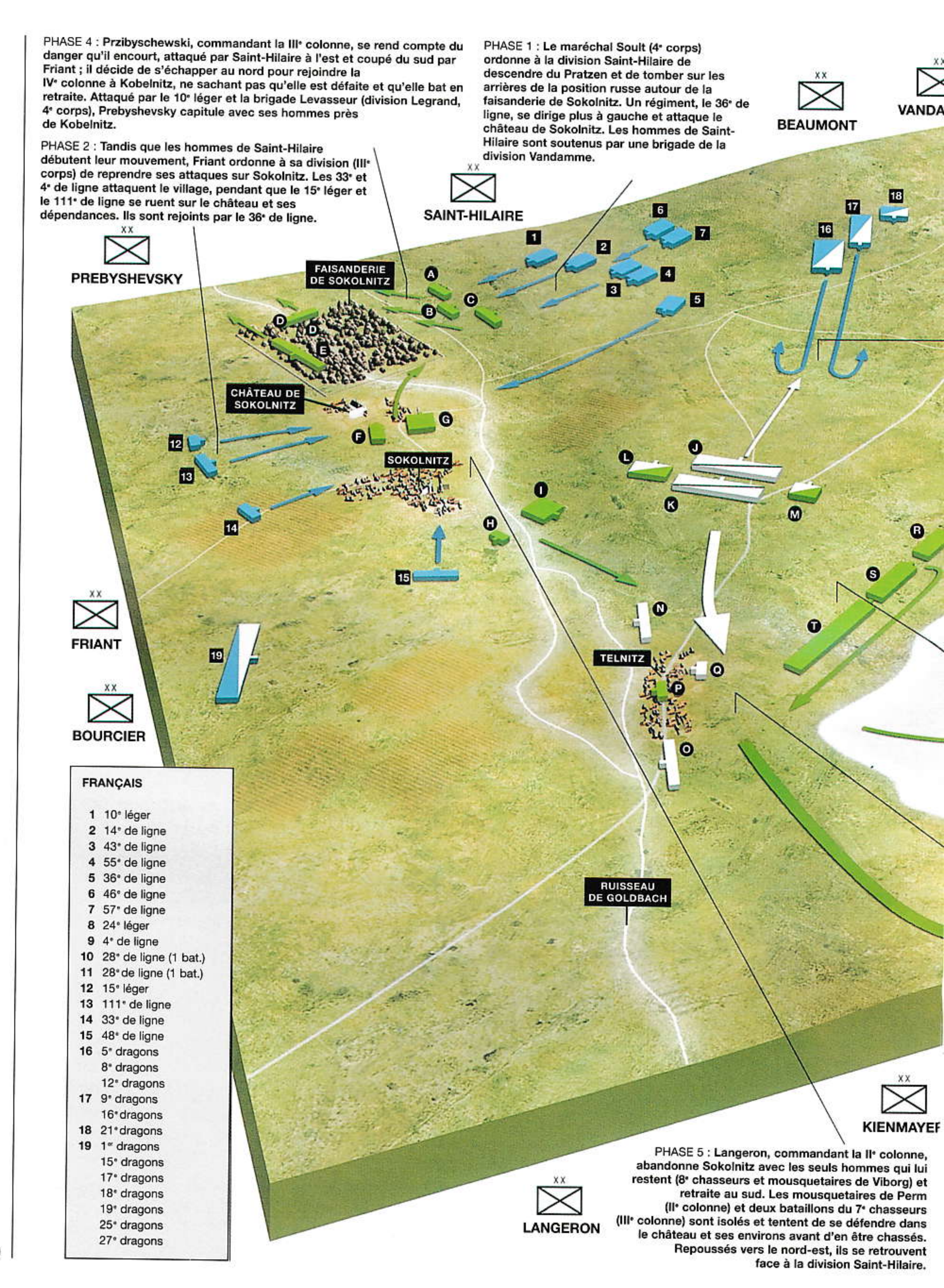


La retraite vers Augezd coupée et les ponts étroits sur les étangs détruits, les éléments de tête des colonnes coalisées en retraite s'échappèrent sur la glace. Mais cette dernière se cassa sous leur poids et l'artillerie française ajouta à la confusion. (Collection Alfred et Roland Umhey)

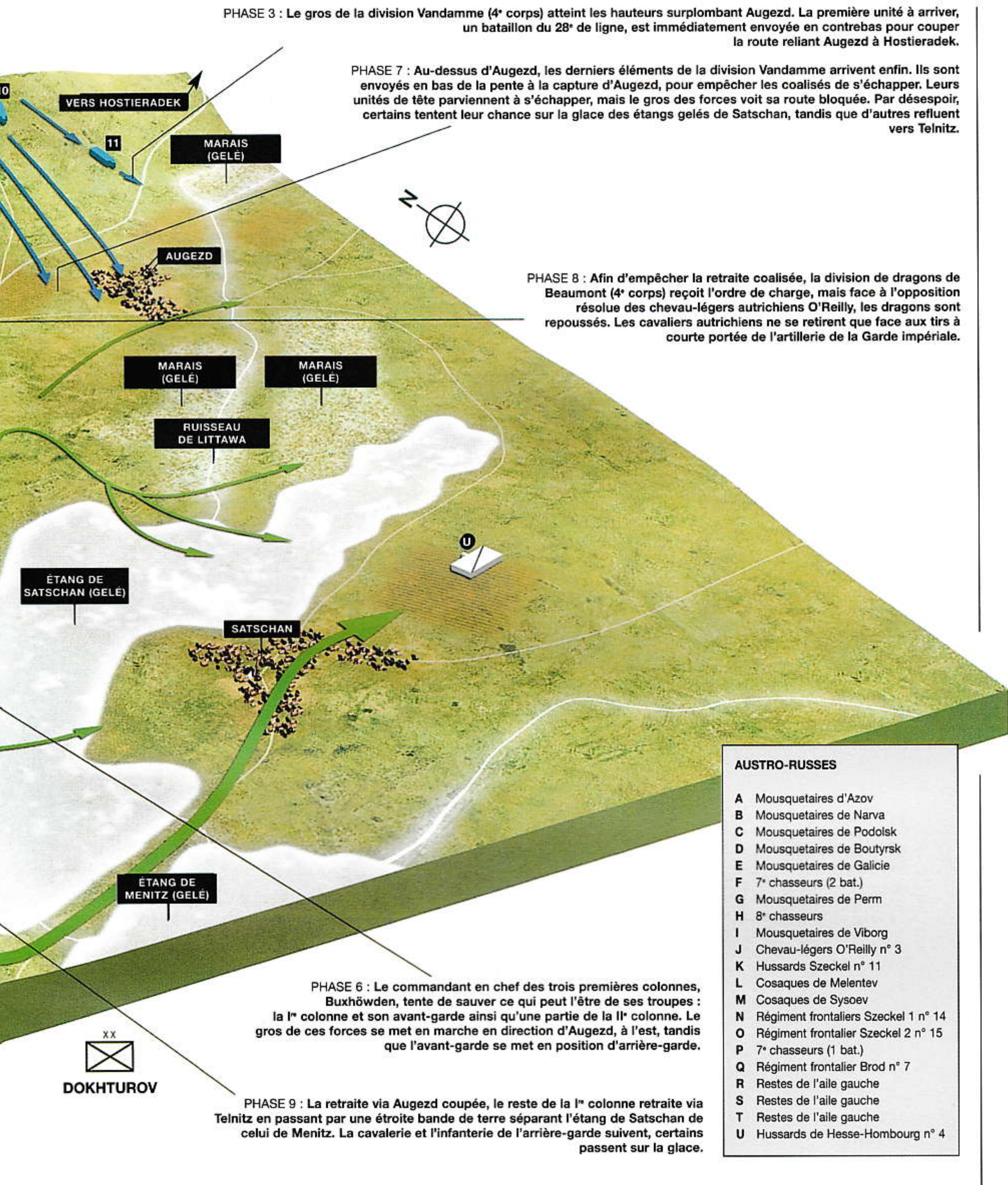
la glace recouvrant l'étang de Menitz, qui était heureusement assez solide pour supporter leur poids.

Buxhöwden avait atteint Augezd sans rencontrer la moindre opposition. Des éléments de l'infanterie française étaient apparus sur les hauteurs, hors de portée de mousquet, et une batterie russe leur tirait dessus. Le défilé était étroit entre le village et l'étang de Satschan; le 8e chasseurs reçut donc l'ordre, pour protéger la ligne de retraite, de tenir les maisons du village tandis que l'arrière-garde le passait lentement. Mais les Français, dont les brigades de Vandamme, qui avaient tant souffert sur le Staré Vinohrady, arrivaient en masse. Le premier à descendre fut le 1er bataillon du 28e de ligne, que l'on envoya couper la route de l'est, vers Augezd. L'artillerie de la division à présent en position et les autres régiments formés, Vandamme ordonna aux 4e de ligne, 24e léger et au 2e bataillon du 28e de dévaler la pente et de prendre Augezd. Ce torrent emporta le 8e chasseurs et les artilleurs russes, qui défendirent leurs pièces jusqu'à la fin. Retraiter par Augezd était à présent exclu et seul un petit nombre était déjà parvenu à passer. Les autres, menés par Buxhöwden et son état-major, pivotèrent au sud, vers un étroit pont de bois. Buxhöwden passa sans encombre, mais la masse des fuyards fit s'écrouler le pont, privant la colonne de cet échappatoire. Le poids des hommes, des chevaux et des attelages était trop important et la glace se rompit, engloutissant les soldats dans les profondeurs glacées de l'étang. L'artillerie française ajouta à la confusion en ouvrant le feu sur eux. Heureusement, l'eau était peu profonde et de nombreux soldats parvinrent à gagner l'autre rive. Près de 200 hommes moururent dans l'étang, leurs corps furent repêchés par leurs camarades ou par les hommes de Vandamme. Bien plus furent faits prisonniers. La partie arrière de la colonne, assistant au massacre, se retourna vers Telnitz, où l'arrière-garde tenait toujours.

La cavalerie de l'arrière-garde formait un écran derrière lequel l'infanterie hébétée se reposa un instant avant de se diriger vers la chaussée entre Satschan et Menitz, seule route encore ouverte.



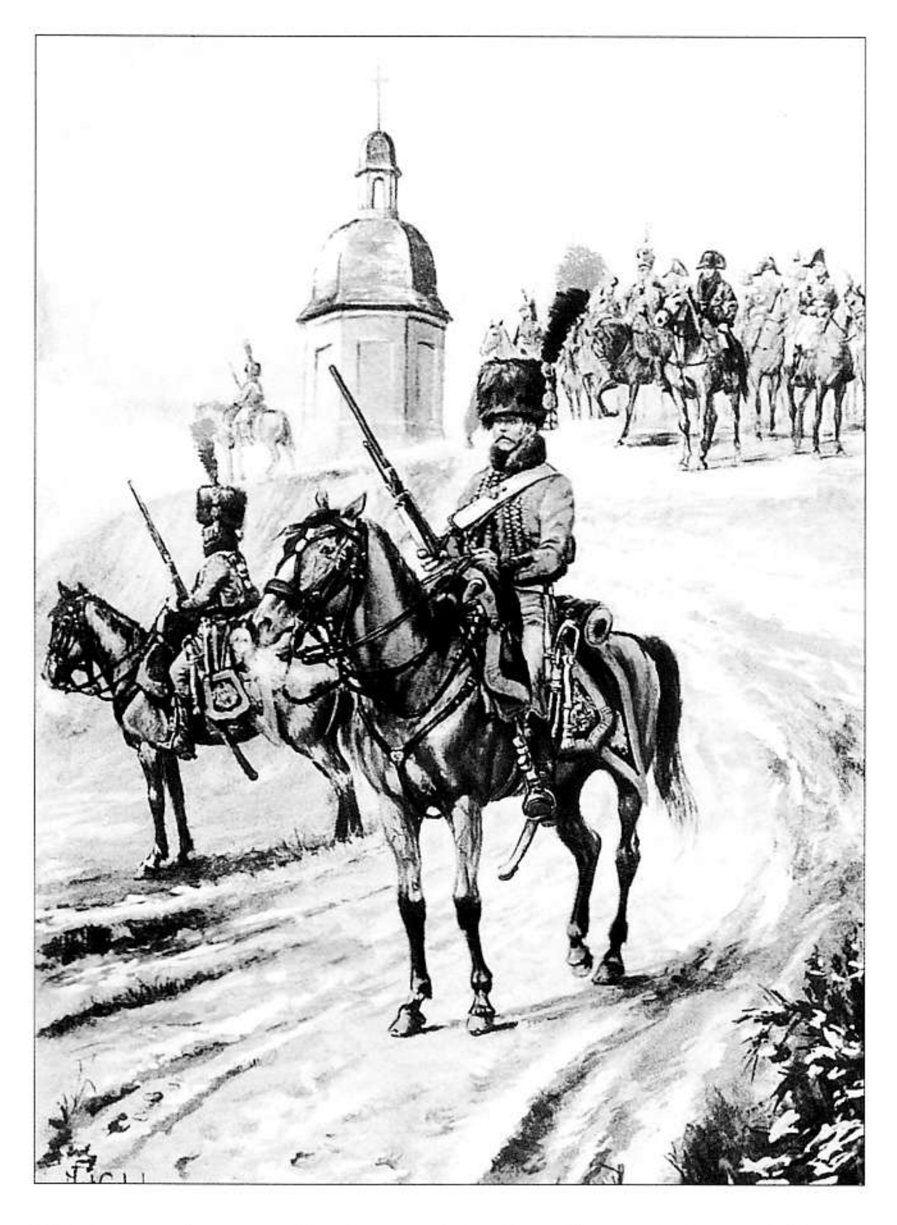
PHASE 4 : Przibyschewski, commandant la IIIᵉ colonne, se rend compte du danger qu'il encourt, attaqué par Saint-Hilaire à l'est et coupé du sud par Friant ; il décide de s'échapper au nord pour rejoindre la IVᵉ colonne à Kobelnitz, ne sachant pas qu'elle est défaite et qu'elle bat en retraite. Attaqué par le 10ᵉ léger et la brigade Levasseur (division Legrand, 4ᵉ corps), Prebyshevsky capitule avec ses hommes près de Kobelnitz.
PHASE 1 : Le maréchal Soult (4ᵉ corps) ordonne à la division Saint-Hilaire de descendre du Pratzen et de tomber sur les arrières de la position russe autour de la faisanderie de Sokolnitz. Un régiment, le 36ᵉ de ligne, se dirige plus à gauche et attaque le château de Sokolnitz. Les hommes de Saint-Hilaire sont soutenus par une brigade de la division Vandamme.
PHASE 2 : Tandis que les hommes de Saint-Hilaire débutent leur mouvement, Friant ordonne à sa division (IIIᵉ corps) de reprendre ses attaques sur Sokolnitz. Les 33ᵉ et 4ᵉ de ligne attaquent le village, pendant que le 15ᵉ léger et le 111ᵉ de ligne se ruent sur le château et ses dépendances. Ils sont rejoints par le 36ᵉ de ligne.
XX
BEAUMONT
VANDA
XX
SAINT-HILAIRE
XX
PREBYSHEVSKY
FAISANDERIE DE SOKOLNITZ
CHÂTEAU DE SOKOLNITZ
SOKOLNITZ
TELNITZ
RUISSEAU DE GOLDBACH
XX
FRIANT
XX
BOURCIER
XX
KIENMAYEF
XX
LANGERON
PHASE 5 : Langeron, commandant la IIᵉ colonne, abandonne Sokolnitz avec les seuls hommes qui lui restent (8ᵉ chasseurs et mousquetaires de Viborg) et retraite au sud. Les mousquetaires de Perm (IIᵉ colonne) et deux bataillons du 7ᵉ chasseurs (IIIᵉ colonne) sont isolés et tentent de se défendre dans le château et ses environs avant d'en être chassés. Repoussés vers le nord-est, ils se retrouvent face à la division Saint-Hilaire.
FRANÇAIS
1 10ᵉ léger
2 14ᵉ de ligne
3 43ᵉ de ligne
4 55ᵉ de ligne
5 36ᵉ de ligne
6 46ᵉ de ligne
7 57ᵉ de ligne
8 24ᵉ léger
9 4ᵉ de ligne
10 28ᵉ de ligne (1 bat.)
11 28ᵉ de ligne (1 bat.)
12 15ᵉ léger
13 111ᵉ de ligne
14 33ᵉ de ligne
15 48ᵉ de ligne
16 5ᵉ dragons
8ᵉ dragons
12ᵉ dragons
17 9ᵉ dragons
16ᵉ dragons
18 21ᵉ dragons
19 1ᵉʳ dragons
15ᵉ dragons
17ᵉ dragons
18ᵉ dragons
19ᵉ dragons
25ᵉ dragons
27ᵉ dragons



LA RETRAITE DE L'AILE GAUCHE (BUXHÖWDEN) DE L'ARMÉE AUSTRO-RUSSE.

2 décembre 1805, 14 h-16 h, vue du sud-ouest, montrant la retraite de l'aile gauche coalisée et la fuite sur les étangs gelés.

Napoléon et son état-major à la chapelle Saint-Antoine, à l'extrémité sud du Pratzen, en surplomb du village d'Augezd. Napoléon put y observer sa cavalerie qui tentait d'éliminer l'arrière-garde coalisée. (Girbal – Collection Alfred et Roland Umhey)



Certains passèrent sur la glace, qui tint bon. La cavalerie autrichienne était déployée sur deux lignes, les chevau-légers O'Reilly n° 3 devant (GM Stutterheim) et les hussards Szeckel n° 11 (GM Moritz Liechtenstein) derrière. Les cosaques de Sysoev et de Melentev se tenaient sur leurs flancs et de l'infanterie russe s'accrochait encore à côté du village. Déterminés à empêcher ce qui restait des coalisés de s'échapper, la 3ᵉ division de dragons de Beaumont, attachée au 4ᵉ corps, reçut l'ordre de disperser cet écran de cavalerie. Face aux chevau-légers O'Reilly et au tir précis de l'artillerie autrichienne, les dragons reculèrent. Napoléon s'impatientait de voir sa cavalerie impuissante à empêcher l'infanterie russe de se replier lentement et en bon ordre. Les chevau-légers O'Reilly tinrent bon, jusqu'à ce que les tirs d'une batterie d'artillerie de la Garde impériale ne leur infligent des pertes qui les forcèrent à se retirer. Ils avaient permis aux survivants de la Iʳᵉ colonne d'échapper à la capture. Les hussards étaient restés en soutien des chevau-légers, y compris durant l'attaque des



Une batterie d'artillerie à cheval autrichienne et les chevau-légers O'Reilly empêchèrent les dragons de la division Beaumont de charger l'infanterie coalisée en retraite. Ce n'est qu'après qu'une batterie d'artillerie de la Garde ait ouvert le feu sur eux que les chevau-légers se retirèrent.

dragons et sous les tirs d'artillerie. L'arrière-garde se dirigea alors vers la chaussée, certains s'aventurant sur la glace. Il était environ 16 heures, le ciel d'hiver s'assombrissait et une pluie glacée se mit à tomber sur les vainqueurs et les vaincus. La poursuite française cessa. La bataille d'Austerlitz était terminée.

Napoléon parcourt le champ de bataille après la fin des combats. Il s'arrêta régulièrement pour parler avec les blessés. Sur cette illustration, il reçoit des officiers coalisés prisonniers et un étalage de trophées. (Château de Grosbois – Collection Alfred et Roland Umhey)





Napoléon regarda les restes de l'armée austro-russe s'enfuir dans la nuit. Accompagné de Berthier et de Soult, il se rendit des pentes du Pratzen vers l'étang de Satschan, passant au milieu de ses soldats victorieux. Puis il marcha au nord, s'arrêtant régulièrement pour réconforter ses soldats blessés, avant d'atteindre la maison de poste de Posoritz, où il passa la nuit, en se souvenant sans doute, avec le sens de la mise en scène qui était le sien, que ce jour était l'anniversaire de son couronnement. Il y écrivit sa proclamation à l'armée. Elle débutait par : « Soldats, je suis content de vous », et se terminait, après avoir évoqué l'étendue de la victoire, par : « Mon peuple vous recevra avec joie et il vous suffira de dire : 'J'étais à Austerlitz' » ; pour que l'on vous réponde : « Voilà un brave ».

PAGES PRÉCÉDENTES

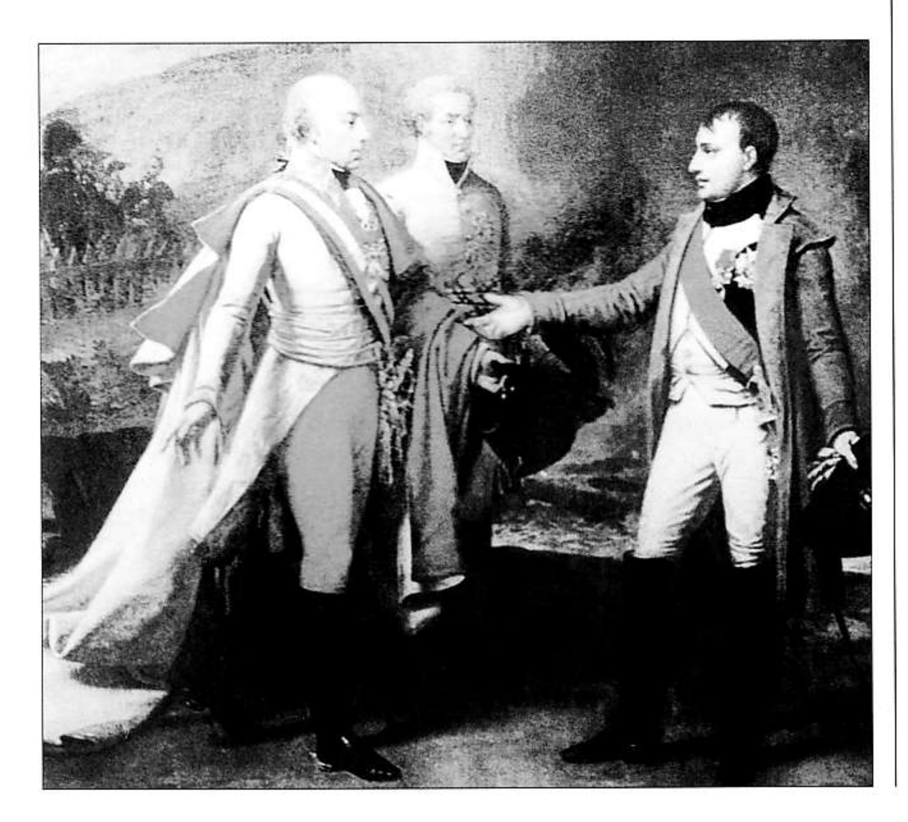
L'ARTILLERIE FRANCAISE TIRE SUR LES FUYARDS

La bataille clairement perdue, les coalisés encore à même de s'er extirper se ruèrent vers la seule route encore ouverte entre le sud du Pratzen et l'étang gelé de Satschan. Les Français bloquèrent rapidement cette issue passant par Augezd, et les unités de tête des coalisés durent virer au sud, en direction d'un petit pont enjambant la glace. Il s'effondra bien vite sous leur poids et, sans autre choix, les soldats se risquèrent sur la glace, bientôt rejoints par les caissons et attelages d'artillerie. Incapable de soutenir une telle masse humaine, la glace se rompit. Voyant cela, les artilleurs français, stationnés au-dessus d'Augezd, ouvrirent le feu sur l'étang gelé, ajoutant encore à la confusion. L'étang n'était pourtant pas profond et peu d'hommes s'y noyèrent, malgré le chiffre de 20 000 morts annoncé par Napoléon. Plutôt que de risquer leur vie sur la glace, les derniers reculèrent et s'échappèrent en contournant l'étang au sud, protégés par une arrière-garde résolue. (Christa Hook)

LES CONSÉQUENCES

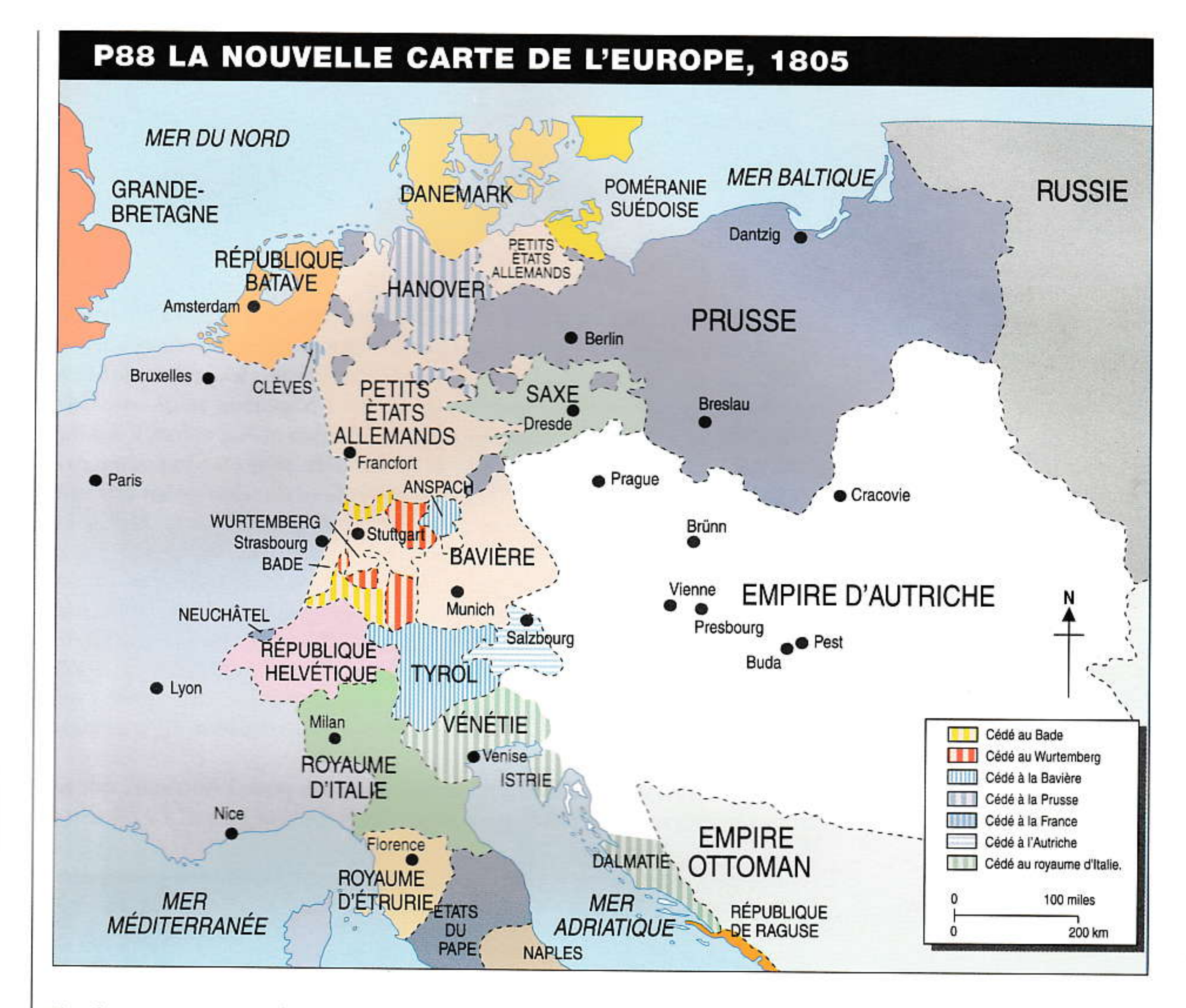
Durant la nuit du 2 au 3 décembre, les éléments séparés de l'armée coalisée se rejoignirent à Czeitsch, sur la route menant vers la Hongrie. Aux premières heures du matin, le prince Johann Liechtenstein se rendit au quartier général de Napoléon pour convenir d'une entrevue entre les deux empereurs, François et Napoléon. L'armée poursuivit sa retraite sous un climat épouvantable, sans être inquiétée par les Français qui la croyaient en route vers Olmütz. Ce n'est qu'en arrivant à Austerlitz que Napoléon reconnut son erreur et rappela Murat et Lannes. Le 4 décembre, les coalisés traversèrent la March à Holic. L'entrevue entre Napoléon et François eut lieu le même jour et un armistice fut conclu, prenant effet le lendemain. L'armée française rattrapa les coalisés le jour de l'entrevue, trop tard pour lui livrer bataille. Le tsar Alexandre accepta les termes approuvés par François, qui prévoyaient que l'armée russe regagne ses frontières. Elle le fit avec joie, laissant les Autrichiens négocier seuls ce qu'il adviendrait de leur pays occupé.

Les pourparlers qui suivirent furent très durs pour l'Autriche, qui se trouva grandement amputée pour sa participation à la guerre. Le traité de



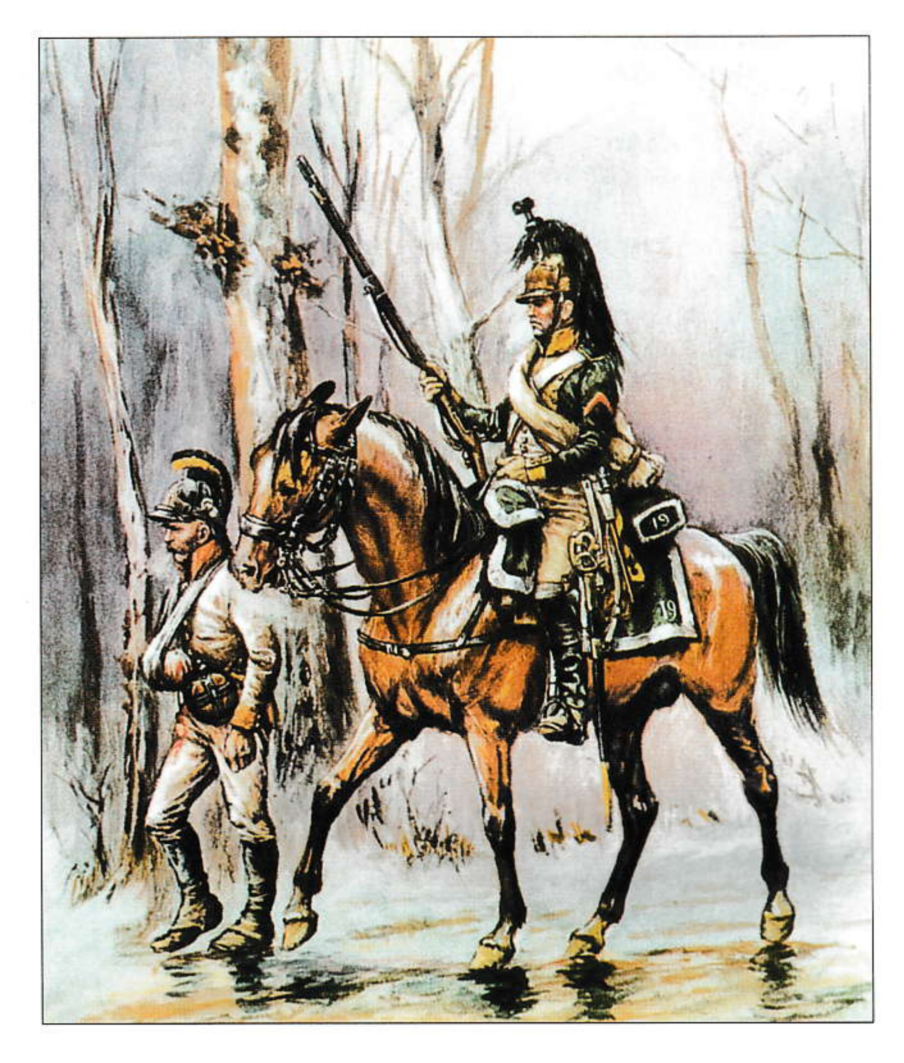
L'entrevue entre Napoléon et François au moulin de Spaleny, le 4 décembre. Accompagné du prince Liechtenstein, François I[er] conclut un armistice avec Napoléon Ier qui mit un terme aux combats.

P88 LA NOUVELLE CARTE DE L'EUROPE, 1805



Presbourg, signé le 27 décembre, entraîna la perte de la Dalmatie, de l'Istrie et de Venise au profit du nouveau royaume d'Italie, la Bavière gagna le Tyrol et le Vorarlberg pour récompenser son soutien. Le grand-duché de Bade et celui du Wurtemberg s'agrandirent également, tandis que l'Autriche devait verser une humiliante indemnité de 40 millions de francs à la France. L'affaiblissement autrichien en Allemagne entraîna, l'année suivante, la disparition du Saint Empire romain germanique, premier pas vers la création d'une Confédération du Rhin. La Prusse avait failli intervenir, mais la bataille d'Austerlitz avait tout changé. Napoléon reçut des garanties de la Prusse, qui lui laissait les mains libres dans le sud de l'Allemagne et en Italie, tout en la forçant à céder Anspach à la Bavière et deux petites principautés à la France. Il fit passer la pilule en cédant à la Prusse le territoire depuis longtemps convoité du Hanovre, qui appartenait à titre personnel à la maison régnante de Grande-Bretagne.

Les Russes et les Autrichiens avaient été vaincus à Austerlitz sans que les autres attaques prévues par la stratégie coalisée ne soient mises en pratique. Le débarquement en Italie fut longtemps retardé. Il eut lieu bien après Austerlitz, ce qui força Britanniques et Russes à remettre leur projet. Les autres efforts furent abandonnés, mettant un terme à la



Un dragon français escorte un prisonnier autrichien blessé vers la captivité. Les pertes des coalisés furent très importantes, environ 29 000 hommes. Les Russes avaient eu 16 000 tués ou blessés, les Autrichiens quelque 600 tués et 1 200 blessés. Le nombre des prisonniers s'élevait à 9 500 Russes et 1 670 Autrichiens. Le total des pertes françaises s'éleva à 8 800, dont 1 290 tués, 6 990 blessés et 570 prisonniers, mais ces chiffres pourraient être sous-estimés. (Girbal – Collection Alfred et Roland Umhey)

troisième coalition. L'Autriche était la plus amère, en raison des humiliations imposées par Napoléon et elle reprendrait les armes contre lui en 1809. La Prusse sera écrasée, en octobre 1806, à Iéna et Auerstadt. La Russie subira un sort similaire à Friedland, en juin 1807.

Austerlitz fut une victoire écrasante de Napoléon. Son armée, entraînée à la perfection dans les camps de la Manche, avait totalement déjoué les manœuvres aussi maladroites que désordonnées des coalisés. L'efficacité du commandement de l'armée coalisée fut d'ailleurs compromise par la présence du tsar Alexandre qui, assumant le commandement suprême, se laissa séduire par un entourage aussi arrogant qu'inexpérimenté. Napoléon put ainsi attirer l'armée coalisée sur le champ de bataille qu'il avait lui-même choisi. Le plan compliqué des coalisés nécessitait une coordination parfaite bien supérieure aux capacités des deux armées, et les exposa à la contre-attaque que Napoléon avait prévue sur le centre. Témoin de ce talent manœuvrier de l'armée française (et particulièrement des divisions Saint-Hilaire et Vandamme), le fait qu'après la bataille Alexandre croyait fermement que la défaite des coalisés s'expliquait par la supériorité numérique française sur tous les points cruciaux du champ de bataille. Pourtant seules deux divisions avaient suffi à capturer le Pratzen, à défaire la IVe colonne, à repousser une attaque de la Garde russe, à attaquer les Russes reculant sur Augezd et à marcher sur les arrières des IIe et IIIe colonnes à Sokolnitz.

Il est non moins intéressant de savoir que sans la présence d'Alexandre, il n'y aurait sans doute pas eu de bataille d'Austerlitz. Koutouzov était clairement en faveur d'un repli et de jouer la montre, mais il ne fut pas écouté. Renforcé par l'armée d'Italie de l'archiduc Charles et avec la promesse d'une intervention imminente de la Prusse, il aurait pu reprendre l'offensive contre une armée française exposée, au bout de ses lignes de communication, dans une zone vidée de toute nourriture et de tout fourrage par les coalisés. Le résultat aurait alors été très différent de celui d'Austerlitz.



Caricature française sur la mort de William Pitt. Le diable emmène Pitt aux enfers, faisant claquer les rênes sur les épaules du roi George III, qui trébuche vers l'abîme sur un sac remplis des crimes du gouvernement anglais. Certains affirmèrent qu'Austerlitz avait causé la mort de Pitt.

Aux yeux des populations locales, le champ de bataille constitua une horreur indescriptible. Le 4 décembre, elles commencèrent à rejoindre leurs maisons dévastées et y trouvèrent « des corps raidis et des mourants émaciés, dont certains tentaient de replacer leurs entrailles à l'intérieur de leurs ventres crevés ». Deux jours plus tard, elles reçurent l'ordre de retirer tous les cadavres de chevaux de l'étang de Satschan et en récupérèrent entre 130 et 150 ; on n'y trouva que deux ou trois cadavres en plus des 200 morts de la bataille. Le chiffre de 20 000 morts avancé par le 30e Bulletin de la Grande Armée est pure propagande. On récupéra également une trentaine de pièces d'artillerie une fois l'étang asséché. Le 8 décembre, six jours après la bataille, les villageois de Satschan s'aventurèrent sur le champ de bataille. Un homme encore choqué par ce qu'il avait vu, écrivit qu'il y avait là « des milliers de cadavres », parmi lesquels « une main par ici, une jambe par là, un corps décapité, un torse. Il y avait un homme, horriblement défiguré, qui leva sa main ensanglantée vers nous, en demandant de l'aide. Il y en avait un autre, dans la boue jusqu'aux hanches, qui plongeait profondément ses mains dans ses plaies infectées et nous suppliait de l'achever. »

La nouvelle de la grande victoire de Napoléon ne parvint à Londres qu'à la toute fin de l'année. Lorsqu'il l'apprit, William Pitt, Premier ministre britannique, architecte de la troisième coalition et « sauveur de l'Europe » en fut atterré. Avisant une carte de l'Europe qui ornait son bureau, il déclara de manière prophétique : « Rangez-là, nous n'en aurons pas besoin avant dix ans. » D'une santé déjà fragile, Pitt dut s'aliter, et il mourut le 16 janvier 1806. Beaucoup ont dit qu'il fut la dernière victime de la bataille d'Austerlitz.

LE CHAMP DE BATAILLE AUJOURD'HUI

Deux siècles ont passé depuis que les aigles de France, de Russie et d'Autriche se sont affrontées sur les champs gelés de Moravie, mais une bonne partie du champ de bataille est restée intacte. En 1992, le gouvernement tchèque a classé le champ de bataille comme site historique, ce qui devrait garantir son état pour les générations futures.

Le champ de bataille peut être visité en une journée, ce qui permet de s'en faire une bonne idée, mais si vous souhaitez visiter le château de Slavkov, prévoyez un peu plus. Notez également que les noms des lieux ont changé. Les anciens noms allemands sont à présent remplacés par des noms tchèques. La liste suivante est donc assez utile :

Nom original	Nom actuel
Austerlitz	Slavkov u Brna
Augezd	Ujezd u Brna
Blasowitz	Blazovice
Bosenitz	Tvarozna
Brünn	Brno
Holubitz	Holubice
Jirzikowitz	Jirikovice
Kobelnitz	Kobylnice
Krug	Kruh
Krzenowitz	Krenovice
Olmütz	Olomouc
Puntowitz	Ponetovice
Pratzen	Prace
Satschan	Zatcany
Slapanitz	Slapanice
Sokolnitz	Sokolnice
Telnitz	Telnice

La plus grande ville à proximité est Brno, qui peut servir de camp arrière, même si le champ de bataille n'est qu'à deux heures de route de Vienne. De Brno, une autoroute traverse le flanc nord du champ de bataille, parallèlement à l'ancienne route Brünn-Olmütz. En approchant du champ de bataille, des panneaux blancs arborant les silhouettes de trois soldats et les noms de Santon, Zuran ou Mohyla Miru (Monument à la paix) indiquent la sortie vers l'ancienne route (la 430). La route à suivre sur le champ de bataille est ensuite une question de goût, mais comme point de départ, vous pouvez suivre mes pas.

À partir de la jonction avec l'autoroute, suivez les panneaux jusqu'au Zuran, la colline où Napoléon avait installé son état-major au début de la bataille. On y trouve un parking et une carte en relief du champ de bataille. D'ici, le visiteur peut apprécier l'étendue du champ de bataille



Photographie du village de Bosenitz (Tvarozna) prise depuis le Santon. Une réplique d'une pièce de 8 livres française a été placée sur le sommet, à côté d'une chapelle construite en 1832 pour remplacer celle détruite en 1805.

pour la première fois. En retournant vers l'autoroute et en la traversant, vous vous retrouverez sur le Santon, colline sur laquelle Napoléon ancra son aile gauche. Laissant votre voiture à Tvarozna (Bosenitz), suivez un des chemins pédestres jusqu'au sommet du Santon, d'où l'on peut admirer la partie nord du champ de bataille. Sur les vastes champs qui s'étendent à vos pieds, Lannes mena ses deux divisions contre les forces de Bagration. À Tvarozna, dans les bâtiments qui abritent le bureau de poste et la mairie, se trouve un diorama de la bataille. En retournant sur la 430, tournez à gauche et suivez la route jusqu'à « Stara Posta » (l'ancien bureau de poste). Ce bâtiment récemment restauré joua un rôle primordial dans la bataille. Au matin du 2 décembre, il servit de QG à Bagration, et Napoléon y passa la nuit après son entrevue avec Liechtenstein. Le bâtiment abrite aujourd'hui un restaurant, une cave et un petit musée.

Reprenez la route jusqu'à la 430 et tournez à gauche vers Blazovice. La plaine ondulante de chaque côté de la route vit les cavaleries russe et française livrer leurs combats furieux. Depuis Blazovice, suivez la route au sud, passez la voie ferrée et remontez jusqu'au mamelon de Staré Vinohrady (les vieilles vignes), où le régiment Salzbourg accrocha les soldats de Vandamme, en traversant le site de la contre-attaque de la Garde russe au passage. Retournez à Blazovice, en direction de Jirikovice et prenez la mesure de l'attaque de Soult sur le Pratzen. Si vous vous arrêtez entre Blazovice et Jirikovice, en regardant la gauche de la route, vous verrez le chemin emprunté par Saint-Hilaire et Vandamme. À Jirikovice, tournez vers Ponetovice et en suivant la route, vous traverserez la zone où ces deux divisions se déployèrent avant l'assaut. D'ici, la valeur du terrain saute aux yeux, car il se dérobe à la vue du haut du Pratzen. La route menant de Potenovice à Prace suit l'itinéraire des hommes de Saint-

Hilaire, quand ils attaquèrent le village. À Prace, suivez les panneaux jusqu'au Mohyla Miru (monument à la paix). Terminé en 1912, ce monument abrite une chapelle sous laquelle se trouve un ossuaire où reposent les restes de victimes des combats. Un musée se trouve également dans le monument. Le monument, bâti sur le Pratzberg, marque l'emplacement des féroces combats entre Saint-Hilaire, Kaminski et Kollowrath. Malheureusement, cette partie du champ de bataille est rendue inaccessible par des barbelés protégeant une station radar.

Depuis le monument, tournez à gauche en sortant du parking et suivez la route jusqu'à l'extrémité sud du plateau, d'où vous pourrez admirer les côteaux de vignes qui descendent jusqu'aux villages d'Ujezd, Zatcany Telnice et Sokolnice. Des étangs qui jouèrent un si grand rôle à la fin de la bataille, plus une trace. Vous pouvez continuer vers Telnice ou retourner vers Mohyla Miru et tourner à gauche, ce qui vous mènera à la faisanderie de Sokolnice. Le long des murs de la faisanderie se trouvent des marques sensées indiquer la position d'une batterie d'artillerie française. Mais je n'ai trouvé aucune preuve que les Français aient tenu cette partie orientale de la faisanderie à un quelconque moment de la bataille. Au sud, dans le village de Sokolnice vous trouverez le château restauré qui vit des combats si intenses, un vaste grenier à blé et bon nombre de bâtiments de la période. Derrière Sokolnice se tiennent les villages de Telnice, où l'on s'affronta durement, Zatcany, qui marque l'extrémité sud du grand étang, remplacé par des terres cultivées, puis Ujezd, qui vit le premier mouvement des coalisés. Au-dessus de ce village, cachée dans des jardins privés, se trouve la chapelle Saint-Antoine. Construite en 1863, elle remplace la chapelle originale, détruite en 1814. C'est ici que Napoléon regarda les Russes tenter de s'échapper sur les étangs gelés à la fin de la bataille.

Aucune visite ne serait complète sans un passage à Slavkov (Austerlitz). Le château de Slavkov et ses environs appartenaient à la famille Kaunitz. À quelques jours d'intervalle, il abrita les trois empereurs : Alexandre, François et Napoléon.

Pour planifier votre visite, rendez-vous sur l'excellent site www.austerlitz2005.com, qui propose des informations utiles, en tchèque, en français et en anglais.

LECTURES CONSEILLÉES

Pour une bataille aussi importante qu'Austerlitz, il existe peu d'ouvrages analysant la campagne et sa conclusion du 2 décembre. Du point de vue français, on pourra se reporter au volume consacré à la campagne de 1805 par le baron Jean Thiry : *Ulm, Trafalgar, Austerlitz*, Paris, 1962, ainsi que l'ouvrage du commandant Henri Lachouque, *Napoléon à Austerlitz* (Éditions Guy Victor) ; plus récemment, le n° 22 Hors Série de Tradition magazine, *La campagne de 1805 Austerlitz*, 2002 et *Austerlitz, le soleil de l'Aigle*, de F.G. Hourtoulle, Paris, 2003 (Histoire et collection), sont très précieux pour leurs nombreux dessins d'uniformes des différentes armées en présence.

Parmi les ouvrages en langue anglaise, on peut se reporter à Christopher Duffy, *Austerlitz 1805* (Londres, 1977, récemment republié en poche), sans oublier celui du colonel F.N. Maude *The Ulm Campaign, 1805*, (Londres 1912), qui n'a pas été réédité, ce qui est regrettable, mais qui offre un aperçu aussi splendide que détaillé du début de la campagne. Maude livre d'intéressants commentaires sur la géographie de la région, qui eut des conséquences sur le mouvement des Autrichiens, et explique en partie le plan de Mack. La réédition du livre du major général Stutterheim, *A Detailed Account of the Battle of Austerlitz* (Londres 1807, réimprimé, Cambridge, 1985) rend disponibles de nombreuses informations en provenance des coalisés.

Le livre du colonel G.A. Furse, *The campaigns of 1805 : Ulm, Trafalgar,* Austerlitz (1905 ; réimprimé Tyne & Weat 1995) est un des premiers récits en anglais de la campagne et contient des informations précieuses, mais ne doit pas être lu seul. Furse a inclus des annexes contenant les recherches contredisant le chiffre effarant avancé par Napoléon du nombre de noyés coalisés dans les étangs. L'*Austerlitz* de Claude Manceron (Paris, 1963) est très intéressant, mais n'est qu'un récit romancé de la bataille, essentiellement du point de vue français. Le livre du capitaine F.W.O. Maycock, *The Napoleonic Campaign of 1805* (Aldershot, 1912) a été rédigé à l'attention de militaires et n'est qu'un survol général de la campagne. Le livre le plus récent sur le sujet est celui de Scott Bowden, *Napoleon and Austerlitz – The Glory Years of 1805-1807* (Chicago, 1997). Bowden poursuit la voie empruntée par Duffy en mettant un peu plus en avant le point de vue des coalisés.



ARMÉES ET BATAILLES

GRANDES BATAILLES vous fait revivre, par le biais de fascicules extrêmement précis et documentés, les conflits qui ont fait date dans l'histoire militaire, tant par l'originalité de leur stratégie, leurs enjeux historiques que par la singularié de l'affrontement lui-même.
Grâce à ses 90 illustrations, ses cartes et ses plans en trois dimensions, chaque ouvrage vous propose une description détaillée du contexte et de l'évolution du conflit ainsi que des tactiques adoptées par les stratèges.

GRANDES ARMEES retrace la constitution, les caractéristiques, les uniformes, l'équipement et l'évolution des interventions armées des corps d'élite passés et présents.
Les hommes les mieux préparés au combat de tous les temps représentés dans le feu de l'action, sous les ordres des plus grands stratèges et au coeur des conflits qui ont fait l'histoire.